[illegible]

Ursuline 1r Monastère
Rue des Capucins Rouen

LES

TROIS VOCATIONS.

Les exemplaires non revêtus de ma signature seront réputés contrefaits, et tout contrefacteur ou débitant de contrefaçon de mon ouvrage, sera poursuivi suivant la rigueur des lois.

POITIERS, chez Barbier, imprimeur-libraire.

NIORT, chez { Robin, imprimeur-libraire.
Pathouot, libraire.
Faugère, libraire.
Clouzeau, libraire.

SAINTES, chez Charrier, libraire.

ANGOULÊME, chez Abel Cognasse.

LYON, chez Pélagaud, Lesne et Crozet, successeurs de Rusand.

POITIERS. — IMPRIMERIE DE F.-A. SAURIN.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lestroisvocation00aube

... Joye, avec moi pour combattre et me soutenir.

LES TROIS VOCATIONS,

LETTRES

Recueillies & Dédiées

AUX MÈRES CHRÉTIENNES.

Par

M. l'Abbé Auber,

Chanoine honoraire, Directeur
de l'École Cléricale de Poitiers

AUTEUR D'ADOLPHE & MÉLANIE.

Pour qui ne veut pas nier le Dogme de la providence il doit être indubitable que Dieu ne peut destiner tous les hommes au même genre de vie ... Il exerce donc sur eux une action directe les mène vers un but qu'il se propose, et subordonne aussi le bonheur de chacun à l'influence de la religion

Lettre VI

PARIS

chez Gaume, Libraire,
Rue du Pot de Fer St Sulpice N°. 5.

POITIERS

chez Dradet, Libraire Éditeur,
Rue de la Mairie N°. 10.

1837.

LES

TROIS VOCATIONS,

LETTRES

PUBLIÉES ET DÉDIÉES AUX MÈRES CHRÉTIENNES,

Par M. l'abbé Auber,

CHANOINE HONORAIRE ET DIRECTEUR DE L'ÉCOLE CLÉRICALE
DE POITIERS,
AUTEUR D'*Adolphe et Melanie*.

> Pour quiconque ne veut pas nier le dogme de la Providence, il doit être indubitable que Dieu ne peut destiner tous les hommes au même genre de vie... Il exerce donc sur eux une action directe, les mène vers un but qu'il se propose, et subordonne ainsi le bonheur de chacun à l'influence de la religion.
>
> (LETTRE VI.)

Paris,
CHEZ GAUME FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 6.

POITIERS,
CHEZ FRADET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE LA MAIRIE, N° 10.

1837.

AUX MÈRES CHRÉTIENNES.

Madame Sainte-Sophie, épouse d'un officier supérieur de l'empire, resta veuve jeune encore, et se voua, dans un ordre religieux qui renaissait à peine, à l'instruction des jeunes personnes. Quatre de ses élèves, après leur sortie de pension, établirent entre elles et leur pieuse institutrice des rapports nouveaux dont cette correspondance est le résultat (1).

Ces lettres sont donc beaucoup moins

(1) Nous renverrons le lecteur, pour plus de détails sur cette dame, à la lettre 29e, où elle-même a esquissé son histoire.

une fiction sous la forme épistolaire qu'on ne sera peut-être porté à le croire. Dire comment elles sont tombées entre nos mains, qu'importe, si elles doivent être utiles ? et quelle autre espérance pourrions-nous avoir en les publiant ?

Nous ne connaissons aucun livre où soient traitées avec les développements qu'elles trouvent dans celui-ci les matières importantes que nous offrons à nos lecteurs, ou plutôt à nos jeunes lectrices, car ce sont elles que les *Trois Vocations* regardent particulièrement. Eclairer sur le choix d'un état ; déterminer par les motifs de la raison naturelle et d'une conscience religieuse à un genre de vie qui ne soit pas un obstacle au bonheur et au salut ; faire voir d'avance les chances diverses qui se partagent toutes les positions de la société, en signaler les inconvénients et les avantages, afin qu'après avoir lu on agisse en toute connaissance de cause : voilà le but de cette correspondance.

Toute jeune personne qui voudra lire

dans l'esprit de la sagesse chrétienne les avis que Mme Sainte-Sophie prodigue tour à tour à ses élèves sur le célibat, le mariage ou la vie religieuse, ne manquera pas d'acquérir une certaine connaissance de son propre cœur, démêlera ses dispositions cachées, et pourra devenir aussi heureuse qu'Alodie ou Constance, éviter les malheurs de Valentine, ou, comme Éléonore, trouver le bonheur dans un choix qui décidera de toute sa vie.

En offrant ce livre *aux mères chrétiennes*, nous ne craignons pas d'en prendre toute la responsabilité. Elles y retrouveront, nous osons le croire, leurs sentiments et leurs pensées. Elles, qui tremblent tous les jours pour l'avenir de leurs filles, nous sauront gré d'avoir concouru à leur rendre facile la tâche douce et pénible que leur imposent la Providence et la nature. Elles, qui n'ont pas assez de toute leur vigilance pour garantir des cœurs simples et naïfs de tant d'ouvrages romanesques et dangereux, nous voudront du bien pour un livre dans lequel pas un

seul mot ne blessera la plus scrupuleuse délicatesse. Mais si pour elles, si pour les dignes objets de leurs plus vives sollicitudes, nous nous sommes imposé quelque soin, puissions-nous trouver dans leurs pieux souvenirs la récompense de notre bonne volonté !...

C. A.

LES

TROIS VOCATIONS.

LETTRE PREMIÈRE.

Alodie à madame Sainte-Sophie.

De L... 6 août 1831.

Que votre lettre m'a surprise, ma bonne mère!... presque autant qu'elle m'a causé de plaisir. J'y ai bien reconnu l'âme tendre et charitable de celle qui daigna me dire si souvent qu'elle était ma meilleure amie, et à qui j'aime tant à donner un nom qui m'est encore plus précieux. Il est vrai, le silence que j'ai gardé envers vous depuis un an devait m'accuser dans votre cœur ; et moi-même je comprends à peine comment j'ai pu consentir à paraître vous oublier. Vous le voyez au moins, Alodie n'est pas ingrate, puisqu'une seule lettre, un mot de vous suffirait pour éveiller en elle un sincère repentir. Le peu d'intervalle que je laisse entre vos questions et ma réponse n'en serait-il pas une autre preuve ?

Non, non, je n'ai jamais oublié la maison de N..... où vous êtes encore au milieu de vos

sœurs et de vos enfants ; où votre vie s'écoule parmi des travaux pénibles mais consolants, et les soins de cette perfection chrétienne à laquelle vous aspirez toujours, quoiqu'il semble que déjà vous l'ayez atteinte. Oh ! n'eussé-je habité qu'un mois votre pieuse solitude, n'eussé-je pu y prendre que ces leçons de vertu qui se donnent partout où le nom du Seigneur est connu et honoré, c'en serait assez pour que toujours je fusse pleine de cette pensée. Mais que d'autres motifs empêchent que mes bonnes Ursulines ne s'effacent de mon cœur!.. C'est où vous êtes que j'ai appris non-seulement à connaître, mais à aimer cette religion qu'il est si doux de comprendre et de pratiquer ; c'est là qu'avec vous j'ai passé de si agréables moments dans votre conversation si variée et si intéressante. Je vois encore la grande salle dans laquelle, entourée de vos disciples, vous nous expliquiez tantôt les sciences humaines qui contribuent au bonheur de ce monde, et tantôt les rapports admirables qui unissent l'homme à son Créateur. Dans ce petit berceau, au fond du jardin, je vous faisais part de mes joies d'enfant que rien ne troublait, car j'étais encore enfant dans ce temps-là ; et vous, mêlant toujours sans que je m'en aperçusse une aimable morale à vos discours, vous formiez insensiblement à la vertu mon âme toute simple et ne sachant rien des dangers du monde que par les utiles préventions que vous cherchiez à lui inspirer. Et nos jours de

fêtes que vous saviez embellir chaque année par quelque charme de plus ; et nos promenades dans le grand pré ; et ces couronnes de fleurs qui passaient de nos mains sur le front de Marie dans la petite chapelle du bosquet !... Oh ! qui pourrait oublier tant de choses et quand on les a perdues, n'est-ce rien de s'en souvenir ?

Croyez-le bien, ma bonne mère, c'est là que je suis encore tous les jours par mes pensées; vous ne sauriez croire combien de fois je songe à ces chers objets. Qui pourrait me les rendre ? Je n'ose y prétendre, et cependant je les désire aussi ardemment qu'avant de les posséder. Je le sens : il fut un temps où j'étais heureuse, et je n'ai jamais apprécié mon bonheur comme depuis que je ne l'ai plus. Hélas ! si je l'avais encore, j'aurais bien des choses à vous dire ; et ce ne serait plus de ces confidences d'un moment, mais des épanchements dont je sens le besoin et que vos conseils me rendraient si utiles... Oui, vous me l'aviez dit, et je l'ai compris surtout depuis que je vous ai quittée : la vie est pleine de changements qui froissent le cœur, et plus on s'avance dans cette carrière difficile, plus on reconnaît qu'il est bon d'en toucher le but. Priez pour moi, ma bonne mère. N'oubliez pas qu'une de vos enfants se désole et a besoin de secours. Si je l'avais osé, il y a longtemps que je vous aurais dit toutes mes peines ;

personne ne les sait que ceux qui pourraient les guérir !...

Malgré tout, je vous promets de n'être plus en retard avec vous pour notre correspondance : j'y trouverai certainement une foule d'avantages, et peut-être celui de pouvoir vous ouvrir mon cœur. Comptez sur lui ; et si vous voulez bien me répondre, soyez assurée que, ne pouvant ajouter à ma reconnaissance pour vos bontés d'autrefois, je n'en sentirai pas moins tout ce que vous faites encore pour votre

ALODIE DE VILLIER.

LETTRE II.

Madame Sainte-Sophie à Alodie.

De N... 13 août 1831.

Je vous reconnais aujourd'hui, ma chère fille, à l'empressement qui a dicté votre lettre. J'en ressens une véritable joie, car elle me prouve, comme vous le dites, qu'en effet vous ne devez rien perdre de mon amitié. Cependant, faut-il vous le dire, ou plutôt ne l'aurez-vous pas prévu, même en écrivant : je ne puis me défendre, après cette lecture, d'un sentiment de peine qui me cause parfois une profonde tristesse.

Que veulent dire ces derniers mots, ces moitiés

de confidences qui répandent sur toute votre lettre un air de mystère et de restriction? D'où viennent les inquiétudes dont vous semblez agitée, et ces tristes préoccupations qui paraissent vous accabler! Que de plaintes en si peu de lignes!... Les avez-vous ainsi prodiguées pour me faire partager votre douleur, ou vous seriez-vous plu à me chagriner inutilement, en me laissant croire que vous n'êtes pas heureuse? Je ne sais à laquelle de ces conjectures m'arrêter. Vous seule, si vous m'aimez, pourrez me le dire.

Alodie, vous savez que je vous ai toujours aimée; le nom de mère, que vous me donniez autrefois et que je viens de retrouver encore sous votre plume, m'a laissé, du moins je l'ai cru, bien des droits sur votre cœur. Je n'oublierai jamais le jour où vous me priâtes de prendre pour vous les sentiments de celle que Dieu vous enlevait dans un âge si tendre; et vous savez que j'ai tenu mes promesses d'alors. Ne soyez donc pas surprise, ma chère fille, si je reprends ici le langage que souvent je vous fis entendre, et qu'en vous adressant de nouveaux conseils, je réclame comme une dette toute la confiance que je mérite de vous. Ce peu de mots ne vous en dit-il pas assez? et déjà ne craignez-vous pas que je n'aie pénétré votre secret?...

Autrefois j'ai vu le monde; je m'y suis trouvée assez longtemps engagée pour savoir combien de

dangers y menacent une jeune personne. Que de fois j'ai béni le Seigneur de m'avoir alors donné cette crainte extrême de lui déplaire qui seule pouvait être ma sauvegarde! Mais cette crainte est-elle la vôtre aujourd'hui, mon enfant? Je suis portée à le croire, si je considère comment vous me parlez de cette religion *qu'il est si doux de comprendre*. Néanmoins (pardonnez à une amie qui ne sait point vous dissimuler ses inquiétudes), les principes solides que vous aviez puisés avec nous dans les saintes règles de la piété vous protégent-ils encore de toute leur force? Votre cœur si bon, et par là même trop facile peut-être, se méfie-t-il assez de ses dispositions secrètes pour s'entourer de toutes les précautions nécessaires; et ne jouez-vous pas son repos contre des illusions dont vous ignorez les funestes conséquences? Vous vous rappelez que de fois j'ai voulu vous prémunir contre les écueils de votre imagination, que d'exemples je vous ai cités des ravages qu'elle peut faire dans votre âme. Oh! je vous le répète maintenant avec une nouvelle force et un plus tendre intérêt: veillez sur vous, et craignez qu'à l'âge où l'on rêve le bonheur, le vôtre ne soit imaginaire.

Vous voyez bien, ma chère Alodie, quelle est ma pensée; mais je ne veux pas vous laisser croire que je pousse trop loin mes appréhensions: elles sont toutes conformes à ce que je sais de vous, c'est-à-dire qu'en vous supposant quelque attache-

ment qu'aura pu former une circonstance imprévue, je ne saurais me persuader que cette inclination pût blesser en rien la pureté de votre cœur. Seulement, vous n'aurez pas assez comprimé dans ce cœur un premier sentiment de la nature ; votre bonté excessive vous aura caché le piége qui se révèle à présent, et la raison, impuissante contre une affection qu'il fallait combattre, n'aura plus trouvé en vous ses ressources habituelles. Dès lors plus de paix intérieure, plus rien de ce calme qui jusque-là avait rendu si beaux tous les jours de votre vie ; et si un père qui vous chérit est venu ensuite opposer ses raisonnements et sa volonté aux espérances que vous aviez trop écoutées, je m'étonne peu que sa résistance ait augmenté votre trouble, et qu'enflammée ainsi par un vent contraire, l'étincelle n'ait causé enfin un vaste incendie. Dites-moi si ce n'est pas là votre histoire, ma pauvre enfant....

Je vous plaindrais beaucoup, Alodie, si je vous connaissais moins. Heureusement j'ai lu souvent toutes vos pensées, et je n'ignore pas quelles armes vous opposerez à celles qui menacent de vous frapper. J'ai confiance surtout dans votre docilité aux sages conseils, dans votre désir de rester bonne et vertueuse, dans ce fonds de piété sans lequel tout le reste serait inutile.... Je regarde encore comme impossible que vous puissiez consentir à causer la moindre affliction à votre excellent père ;

et, dans une affaire semblable, c'est lui, ma fille, que la divine Providence vous désigne comme le guide le plus éclairé et le plus sûr.

Bientôt vous me direz ce que vous pensez de cette lettre; je compte que vous ne la trouverez pas sévère, et qu'en retour vous ne me cacherez plus rien. Faites, mon enfant, comme si vous étiez encore avec votre *bonne mère*. Qu'importe la distance à des âmes qui savent se comprendre et s'apprécier? Vous ne voulez pas, je vous l'assure, votre bonheur plus ardemment que moi. Si je puis y contribuer un peu par mes paroles, quelle consolation n'en aurai-je pas! Priez pour que notre divin Sauveur m'exauce; je le conjure de faire descendre dans votre esprit la divine sagesse qui assiste à ses conseils et opère de si admirables fruits dans les âmes. Puisse-t-elle vous inspirer dignement, et vous rappeler qu'en moi vous aurez toujours la plus sincère amie!

SAINTE-SOPHIE.

LETTRE III.

Alodie à madame Sainte-Sophie.

L... 18 août 1831.

Quoi, ma bonne mère! y avez-vous bien pensé, et puis-je croire que c'est à moi que vous écrivez? Et vous m'avez devinée, dites-vous? et je pourrais

vous laisser une heure de plus dans une erreur si étrange! Oh! non... je vous ai à peine lue, et aussitôt je veux vous détromper. Votre jugement sur mon compte m'intéresse trop, et je vais compter les minutes d'ici au jour où cette lettre vous parviendra. Pour abréger, sachez donc bien vite ce qu'il faut penser de moi, et combien vous avez fait de jugements téméraires.

Non, Alodie n'a point le mal que vous lui supposez. Son cœur est tranquille, malgré ses agitations et ses peines; elle le possède toute seule, ou plutôt elle le garde pour un objet qui n'est pas celui que vous croyez, et qui doit seul le remplir. Voilà que je m'explique déjà plus ouvertement que je ne voulais d'abord; j'aurais dû vous laisser en suspens pour me venger un peu de votre petite guerre. Mais je le vois encore, avec vous je ne puis vouloir que la paix. Apprenez donc ce qui va bien vous étonner peut-être : vivre solitaire et retirée, chercher le bonheur quelque part où il ne soit troublé par aucune chose du monde.... un cloître, une cellule, voilà l'objet de mes vœux, voilà ce que tous les jours je demande.

C'est là toute l'*inclination*, tout l'*attachement* que vous me reprochez avec un ton quelque peu sévère, mais aussi, je l'avoue, avec une réserve d'expressions qui ne peut venir que d'une amie véritable. Je ne suis donc point fâchée contre vous. J'éprouve maintenant qu'au sentiment de

déplaisir que me causaient vos soupçons en succède un autre tout différent, comme si je triomphais de n'avoir pas été coupable.

Il est vrai, vous m'aviez souvent exhortée à me méfier de moi-même, et je m'en suis souvenue depuis le jour de notre séparation, jour où je pleurai tant, comme si j'eusse pressenti mes chagrins à venir. Oh ! comment pourrai-je vous raconter tout ce que j'ai souffert! Un an s'est passé tout entier pour moi dans de grandes peines. J'ai souvent songé à vous, jalouse de votre bonheur, et conjurant le ciel de ne pas m'en priver. Mais les difficultés qui d'abord m'avaient paru surmontables se multiplient chaque jour. Mon père (vous en seriez-vous doutée?) mon père qui m'aimait tant, que vous avez vu pour moi si plein de tendresse, ne consent pas à mes désirs : il s'élève avec force contre mes projets, il blâme ce qu'il appelle un coup de tête, il veut que je me jette dans le monde dont les plaisirs m'ennuient et qui ne peut me détourner de mes résolutions. Mais c'est un parti pris au fond de mon âme; je ne fléchirai point devant des exigences qui me semblent injustes, et il faudra bien que l'on cède, si je ne cède pas. Jusqu'à présent tout a été employé pour me vaincre : supplications de nos parents, conseils de quelques amies qu'on avait mises dans la confidence, cadeaux précieux, voyages et distractions de toutes sortes, rien n'a été oublié ; c'est au point que j'en ris quel-

quefois en moi-même, dans la pensée que tant de frais ne réussiront pas envers une ingrate, et que *pour me vaincre*, comme nous le chantions à N..., *il faut bien d'autres armes.* On a même parlé de me marier, et l'on ne manquait pas de me vanter la fortune et les qualités personnelles du prétendant.... Je crois bien, par exemple, que le bon jeune homme ne savait rien des démarches qu'on faisait pour lui, ou il a parfaitement joué son rôle d'ignorant; et c'est à merveille, puisqu'il devait s'attendre à un refus. Ce refus a rebuté quelque peu l'obligeante cousine qui m'entretenait de cette grande affaire : il n'en est plus question, grâce à Dieu, jusqu'à ce que mon père se charge en personne d'une nouvelle proposition qui n'ébranlera pas ma fermeté. D'ailleurs, indépendamment de la répugnance que je me sens pour toute autre vie que la vôtre, ma bonne mère, je ne me déciderai pas facilement, je crois, à prendre un parti qui offre en même temps de si nombreuses chances pour ou contre ceux qui s'y engagent. Cela me fait penser à cette pauvre Valentine, dont j'ai reçu une lettre il y a quelques jours, et qui m'annonce qu'elle va bientôt vous écrire : elle a, autant que moi peut-être, besoin de vos avis.

Je n'en dirai pas plus aujourd'hui : il me tarde que vous ayez cette réponse; je vous écrirai cependant encore demain. J'espère avoir le temps de vous entretenir plus au long de tout ce qui m'oc-

cupe. J'avais pourtant résolu de ne pas vous en parler, dans la crainte qu'on ne crût ici que vous avez influencé ma détermination. Voilà le véritable motif de mon silence avec vous. Mais à présent, que m'importe? ce sont vos pensées que je réclame, c'est votre ancienne amitié dont je cherche une nouvelle preuve dans l'intérêt que vous prendrez à mon sort. De grâce, ma bonne mère, trouvez-moi auprès de vous un petit coin où j'oublie toute la terre pour n'y voir que Dieu et mon salut, où je me trouve heureuse d'une paix que rien ne me ravisse, où le monde ne puisse plus me poursuivre et m'atteindre. Là, sans doute, je n'oublierai cependant pas ceux que je laisserai derrière moi dans le chemin que j'aurai quitté : je prierai pour celui qui met aujourd'hui tant d'entraves à mes vœux ; pour mon bon frère, plus heureux que moi et qui me console de temps à autre; pour Constance, qui n'a pas changé; pour Valentine qui n'est plus la même, à son cœur près, puisqu'elle nous aime toujours vous et moi; enfin, pour vous à qui je devrai tout.... Voyez, il me semble que tout est consommé, et que je suis Ursuline. Hélas! non, pas encore ; mais quelque chose me dit qu'un jour viendra... Adieu, soutenez-moi, par charité. Adieu encore.

Toujours votre ALODIE.

LETTRE IV.

De la même à la même.

27 août 1831.

Ma bonne mère,

Ce n'est pas une longue histoire que je vais écrire aujourd'hui, comme je me l'étais promis d'abord. Il faut que je sois courte : il vient de nous arriver compagnie ; c'est ma tante de Villeloin avec ses deux petits enfants. Elle doit passer quelques jours avec nous. Je me trouve donc obligée de vous quitter promptement, ne sachant quand je pourrai vous retrouver.

Afin de ne point retarder la lettre que j'attends de vous, je me suis décidée à vous faire passer un cahier qui suppléera à la mienne. Je ne l'avais écrit que pour moi seule ; si je vous le confie, c'est parce que je m'assure qu'il ne sera lu que de vous, et que, toutes réflexions faites, il vous fera probablement mieux connaître mes dispositions intérieures que tout ce que je vous aurais écrit ; car il y a sur toutes ces feuilles beaucoup de choses que je ne croyais dire qu'à Dieu seul. Enfin, tel quel, vous le lirez. Qu'il vous suffise de savoir, ma bonne mère, que j'en ai conçu l'idée en lisant dans

sainte Thérèse un passage que j'ai pris pour épigraphe, et qui vous mettra au fait de mon intention. Vous pourrez appeler cela les *Confessions d'Alodie*. Pauvre Alodie! Dieu lui fera-t-il la même grâce qu'à saint Augustin?

Je termine à la hâte, car je veux faire affranchir mon gros paquet, et il se fait tard. Surtout je compte sur la discrétion de Mme Ste-Sophie, comme elle-même peut compter sur le cœur de sa fille.

ALODIE.

CAHIER

D'ALODIE.

« J'ai dit cela afin que, lorsque le » sentiment de ma misère se réveille, » et que ma raison me paraît comme » tout obscurcie et couverte de ténè- » bres, je me cherche et je tâche de » me trouver moi-même dans ce pa- » pier écrit de ma main. »

(Ste Thérèse, XVII médit. apres la communion.)

21 mai 1831....

Ce matin j'ai eu le bonheur de communier : aujourd'hui est la fête de mon père, qui ne se doute pas combien j'ai prié pour lui. Rentrée dans ma chambre, je me suis livrée encore malgré moi à mes tristes pensées; puis, réfléchissant tout-à-coup que j'avais promis d'être plus raisonnable, j'ai pris un volume de sainte Thérèse où se trouvent les méditations qu'elle écrivit quelquefois après ses

communions. J'y ai retrouvé ce courage qu'elle demandait, aussi elle, dans ses afflictions d'un autre genre. Mais j'ai été frappée surtout des paroles que je viens de transcrire, et la pensée m'est venue d'écrire, comme la pieuse réformatrice du Carmel, mes sentiments, mes affections, mes craintes, mes espérances. En jetant un regard sur ce qui s'est passé ici depuis mon retour de N..., j'ai cru qu'il ne serait pas inutile d'y tracer aussi quelques souvenirs. Plus tard, quel que soit l'avenir que la Providence me réserve, je relirai ces lignes que personne autre ne verra jamais; et si parfois je me sentais plus faible dans le bien, je puiserais des forces dans cette lecture, comme j'y trouverais de puissants motifs de persévérance, en me rappelant tout ce que j'éprouve aujourd'hui de consolations et de repos.

O mon Dieu, qui voyez le fond de mon cœur, recevez toutes ces pensées. Pas une seule, Seigneur, pas une ligne même, pas un mot enfin qui ne soit pour vous. Au milieu des plus grandes peines que j'aie encore supportées de toute ma vie, c'est de vous seul que me viennent d'inexprimables douceurs. C'est vous qui me soutenez en m'éprouvant, et je vois dans cette conduite de votre Providence sur moi des desseins que vous manifesterez plus tard au grand jour. Tout me le dit : c'est votre voix qui m'appelle, et vous savez si mon cœur vous répond !..

C'est au mois de septembre 1829 que j'ai laissé mes bonnes Ursulines de N... Près de deux ans se sont donc évanouis entre elles et moi. Hélas! j'aurais voulu toujours y rester; et quand mon cœur se resserrait tant au jour de mon départ, c'était un trop sûr présage des tourments qui m'attendaient ailleurs. Tout ici, en effet, me parut étranger et me devint bientôt à charge. Outre que je n'y étais jamais demeurée aussi longtemps sans ma mère, dont le souvenir me fit à plusieurs reprises verser bien des larmes, je n'y avais plus mes pieuses institutrices à qui je devais tant, et surtout ma bonne dame Sainte-Sophie qui m'avait été une autre mère et que je ne puis plus nommer que de ce nom. Souvent je me suis surprise alors à penser à elle au point d'en être tout absorbée. En effet, elle me fut si excellente, elle savait si bien former tous mes penchants, et son aimable piété avait tant contribué à me faire aimer nos pieuses habitudes! Oh! heureuses celles que le Seigneur a confiées à de telles mains!

C'est à elle que j'ai dû de savoir apprécier la religion qu'on dénature si souvent dans le monde parce qu'on ne la connaît pas assez. Madame Sainte-Sophie s'est attachée à m'en donner des idées justes, c'est-à-dire grandes et par conséquent durables. Elle m'a fait comprendre que, si la religion est vraie, nous ne pouvons la pratiquer trop parfaitement; que la pensée de Dieu doit réveiller en nous

un sentiment profond d'amour, de reconnaissance, de dévoûment; que les hommes ne le servent mal que parce qu'ils l'ignorent, et que l'étude attentive des vérités révélées par Notre-Seigneur a pour conséquence nécessaire une inébranlable conviction : et de là ce que nous appelons la piété, ou l'accomplissement exact et sévère, mais doux et consolant, des préceptes et des conseils de l'Évangile. Quand on a vu pendant huit ans toutes les vertus appuyées sur une telle base, et pratiquées dans l'union la plus touchante par trente personnes qui ne se sont jamais démenties, vivant dans la perfection chrétienne sans minuties ni scrupules, soumettant leurs volontés à celle d'une seule qui n'en abuse jamais, se faisant pauvres par l'abandon des richesses ou de l'aisance, enfin renonçant à tout ce qui flatte la nature pour suivre de plus près Celui qu'elles aiment par-dessus tout : oh! oui, quand on a vu tout cela, on est bien forte ; on a pour soi la théorie et les exemples ; et quelque part qu'on se trouve, quelque vocation qu'on ait reçue du ciel, il faut être chrétienne et pieuse ou renoncer à la raison.

Mais, mon Dieu, que cette raison a besoin d'être secourue! Que le monde a de dangereux attraits! Je conçois, malgré le dégoût que vous m'avez donné pour toutes ces folies, qu'on peut s'y laisser prendre quand tout s'efforce de nous y entraîner. Grâces soient à vous, qui n'avez pas encore voulu

que je cède, et dont la grâce me soutient si puissamment! Sans un secours surnaturel, trouverais-je en moi tant de force et de résolution!

A peine sortie de pension, mon père crut devoir me produire, et je fus accueillie partout avec un intérêt marqué : on se rappelait cette petite fille qu'on avait vue si jeune et si folâtre quelques années auparavant, et que sa taille développée, un ton formé par l'éducation, peut-être aussi certains autres avantages dont on lui parlait beaucoup trop, avaient rendue depuis une tout autre personne. J'avoue que les égards et les flatteries auraient pu me faire tourner la tête, si je ne m'étais pas rappelé souvent les leçons de madame Sainte-Sophie. Dieu me fit la grâce de craindre le mauvais ange de l'orgueil, et ce fut en me jetant dans les bras de l'un que j'évitai les piéges de l'autre. Pour mon père, qui ne devinait pas mes dispositions, il s'enivrait bien plus que moi de la fumée qu'on prodiguait à sa fille; sa tendresse l'aveuglait parfois jusqu'à y joindre lui-même des louanges qu'il aurait sans doute désapprouvées dans tout autre père : c'est que le sentiment peut égarer tous les hommes, et que les bons cœurs devraient le plus s'en méfier. S'il est des faiblesses que Dieu pardonne, celle-là, je le crois, doit être du nombre. Pour moi, je ne pressentais pas encore tout ce que j'en devais souffrir bientôt. L'hiver me surprit avec son inévitable et insipide cortége de bals, de dîners et de

spectacles. On commença par faire des projets, on régla les jours de réunions; ce devait être admirable, et chacun s'extasiait d'avance, excepté moi. Je cherchais au contraire, dans toutes les ressources de mon esprit, comment je concilierais tant de choses opposées : la danse et les théâtres allaient peu avec les principes de ma conscience, et cette incohérence était d'autant plus marquée, que sur cet article on ne m'avait rien dit qu'on ne m'eût clairement prouvé. Je dirai même qu'après ce que maintes personnes de bon sens et peu disposées à l'exagération en ont dit et écrit, je ne conçois guère qu'une jeune personne veuille en même temps rester chrétienne et ne pas renoncer à ces plaisirs. Malheureusement les mêmes enseignements n'avaient pas prémuni contre eux toutes celles de notre société : le plus grand nombre avait déjà dans plusieurs rencontres noté en mal mes prétendus scrupules; deux seulement ne me blâmaient pas, mais protestaient contre ma conduite par la leur. Il fallait donc me borner à ne pas manifester trop ouvertement mes répugnances, et c'était entre mes sentiments et mon langage un combat qui me devenait singulièrement pénible.

Je vis qu'il fallait prendre un parti avant que les soirées commençassent. Tout cela s'était passé dans les quinze premiers jours après mon arrivée, et je n'avais pas encore choisi mon directeur. Il m'avait semblé naturel de m'adresser à M. le curé

de Saint-Saturnin ; son titre de pasteur à mon égard commandait ma confiance autant que ses vertus la lui méritaient. Mais c'était déjà un vieillard presque infirme, et qui ne pouvait plus diriger sa paroisse que par le bien qu'il y avait fait. Ne sachant donc vers qui me tourner, je cherchai à me procurer des renseignements auprès de quelques-unes de mes nouvelles compagnes. Je crus pouvoir interroger en toute confiance deux d'entre elles qui m'avaient paru sympathiser davantage avec mes goûts et mes opinions. Mais fiez-vous à ces apparences !... L'une me répondit que tous les confesseurs lui semblaient bons, et que d'ailleurs elle parlait au sien *à tout le moins une fois l'an ;* l'autre, pour renchérir spirituellement sur la petite espièglerie qu'elle venait d'entendre, ajouta sur un ton d'indifférence affectée qu'*elle y allait au moins à Pâques humblement.* J'avoue que je fus déconcertée, car je ne m'étais guère attendue à pareille réponse ; cela me fit faire d'amères réflexions sur l'esprit du monde par rapport à la religion. Ce qui m'étonnait le plus, c'était d'entendre mademoiselle Hortense parler si légèrement du choix d'un confesseur, quand saint François de Sales avait dit, je ne sais plus où, qu'il fallait le choisir entre dix mille (1).

(1) Saint François de Sales a dit cela dans son excellent livre de l'*Introduction à la vie dévote*, et nous verrons

J'étais donc toujours dans mon incertitude, et une semaine se passa ainsi, non sans que j'éprouvasse un grand vide en me sentant éloignée de mes anciennes habitudes jusqu'à ne savoir où prendre des avis qui me devenaient indispensables. Enfin, lasse de cet état pénible, j'avais pris la résolution de le faire cesser en allant dès le lendemain à la paroisse consulter le premier prêtre que j'y rencontrerais, lorsqu'un soir, étant seule au salon où je lisais les lettres de Fénélon à Ramsay, on annonça M. l'abbé Derbigny. Mon père était sorti, et comme on avait dit à cet ecclésiastique qu'il ne devait pas tarder à rentrer, celui-ci avait consenti à l'attendre. Je vis donc entrer un homme dont le nom ne m'était pas inconnu, mais qui m'apparaissait pour la première fois, et qui avec son maintien grave et modeste, ses traits déjà vénérables et ses cheveux presque blancs, m'inspira dès l'abord un respect mêlé, je crois, d'un peu de trouble. J'avais entendu parler de lui comme d'un aumônier de la garde royale que la dernière révolution avait confiné à l'hospice central, et qui ne sortait de cette espèce d'obscurité où le jetaient ses saintes fonctions que lorsqu'il lui arrivait de porter quelquefois la parole au milieu d'un auditoire empressé de se rendre à ses instructions toujours fort goûtées. Après les

madame Sainte-Sophie expliquer plus tard le sens de cette parole. (*V.* lettre XII.)

premiers compliments et quelques mots sur mon père qu'il visitait parfois afin de l'intéresser à des bonnes œuvres, il s'excusa d'avoir interrompu ma lecture. Je ne manquai pas de saisir cette occasion de diriger la conversation vers quelque objet moins frivole que la pluie et le beau temps, et je hasardai une ou deux réflexions sur ce que je venais de lire. M. Derbigny y répondit par d'autres qui me parurent fort judicieuses; je m'aperçus bientôt à sa diction qu'il ne manquait pas plus de ces formes polies qui font l'homme agréable que de cet esprit orné qui attache par des observations saillantes et justes; en un mot, quand mon père revint, j'étais déjà convaincue que je venais de m'entretenir avec un prêtre très-éclairé. Je crois que, d'après cette observation, je me serais déterminée à lui faire part de mes cas de conscience; nous fûmes interrompus trop tôt, à mon grand regret. Le reste de la soirée se passa à discourir de choses et d'autres, et le bon aumônier se retira en laissant tout le monde content de lui.

Cette visite me préoccupa jusqu'au moment de me coucher. Je me demandai si la Providence ne m'aurait pas envoyé cet homme comme celui qu'elle me destinait : cela pouvait être, et l'éloge qu'en fit mon père m'aurait portée à le croire. Mais j'eus soin de me rappeler ce qu'on m'avait dit maintes fois, « de ne pas m'arrêter légèrement à une pre-

mière pensée sur quelque objet que ce fût (1). » Je voulus donc m'éprouver encore, et je me promis de chercher une autre rencontre où je pourrais me former un jugement mieux fondé.

Elle se présenta dès le lendemain. J'appris que M. Derbigny devait prêcher à St-Magloire (2). Ce n'était qu'à deux pas : j'y allai, accompagnée seulement de Louise (3). Déjà le prédicateur était monté en chaire et parlait depuis quelque temps. Jamais, qu'il m'en souvienne, je n'écoutai plus attentivement un sermon, et vraiment, soit réalité ou prévention favorable, je ne remarquai rien qui ne me parût dit avec onction, avec dignité, et dans le feu d'un zèle apostolique. Tout était noble, mais simple et compréhensible : c'était une élocution facile, un style pur sans affectation, des comparaisons claires, des citations à propos, et par-dessus tout une douceur qui persuadait... J'en concluais que la veille je pouvais bien ne m'être pas trompée, et je priais Dieu d'achever de m'instruire.

Il y avait un quart d'heure que mon prédicateur avait quitté la chaire, et déjà tout le monde

(1) Et le saint auteur de l'*Imitation* a dit : « Il ne faut pas suivre d'abord tout mouvement qui paraît bon, mais il ne faut pas aussi rejeter d'abord celui qui paraît mauvais. » (Chap. XI, liv. 3.)

(2) C'est le nom de l'hospice dont M. Derbigny était aumônier.

(3) Femme de chambre d'Alodie.

s'était retiré, à l'exception d'une religieuse placée non loin d'un confessionnal; je pensais comment je pourrais parler à M. Derbigny, car je m'y sentais fort disposée. Tout-à-coup M. Derbigny se rendit à ce même confessionnal, et j'y vis entrer en même temps la bonne sœur. Alors je me résolus de ne pas laisser échapper cette occasion : je m'approchai doucement, et quand la sainte fille se retira, je me glissai à sa place, avant même que le prêtre eût songé à la suivre. Je me fis connaître avant tout, et lui demandai les conseils dont j'avais tant besoin, sans lui cacher quel sentiment de confiance m'amenait vers lui. Voici à peu près ce qu'il me dit : c'est qu'il fallait absolument éviter le théâtre, où tant d'objets devenaient dangereux où les passions trouvaient un aliment toujours plus nuisible, où tout entraînait vers le monde au détriment de la piété et trop souvent aussi de la pudeur. Pour les bals, il m'avoua qu'il ne les condamnait point absolument, *eu égard aux dispositions qu'il me reconnaissait et aux circonstances où je me trouvais alors;* que si quelqu'un ayant sur moi une autorité réelle *tenait beaucoup* à m'y voir aller, je pouvais céder sans blesser ma conscience; mais il y mit quatre conditions expresses : la 1re de danser le plus rarement possible; la 2e d'éviter absolument la valse et les danses qui s'en rapprochent; la 3e de m'occuper de pensées chrétiennes et sérieuses pendant le bal; la 4e de m'examiner au retour sur les

fautes que j'aurais pu y faire. Avec ces précautions, je pouvais céder à mon père ; mais il ajoutait que je ne devais regarder en cette décision qu'une *exception* à la règle générale, et qu'un grand saint l'ayant donnée en une semblable occasion, il ne croyait pas tomber dans le relâchement en me la donnant à moi-même.

Je pris la liberté de demander quel était ce saint : c'était celui que j'aime le mieux, saint François de Sales (1). J'ai eu souvent à remarquer, depuis, que M. Derbigny connaissait beaucoup les pensées de ce grand évêque.

Ce soir-là je revins à la maison bien consolée : j'avais un gros fardeau de moins sur le cœur. Résolue de tenir la conduite qu'on m'avait tracée, et pensant fréquemment à ce que j'avais entendu, je me promis d'attendre les circonstances pour faire valoir mes raisons.

J'attendis peu. Au milieu de toutes mes anxiétés, on avait disposé de toutes les soirées à venir, et tantôt monsieur, tantôt madame tel ou telle devait recevoir. M. de Villier avait aussi pris son jour, et chez lui nécessairement Alodie devait faire les honneurs. Une fois on parla du spectacle. Je ne dis mot jusqu'à ce qu'enfin, interrogée par mon père sur le silence que j'affectais de garder, j'avouai que je ne me croyais pas permis d'assister à ces sortes de

(1) *Introd. à la vie dévote*, 3e partie, chap. 33.

fêtes, et que je lui demanderais de m'en abstenir. Là-dessus grande rumeur : il fallut s'expliquer ; heureusement je le fis avec l'accent de la conviction, et je m'aidai de tels arguments que mes adversaires n'en purent opposer de semblables. M. d'Erizal, qui d'abord m'avait combattue, se rangea lui-même bientôt de mon côté, et dit hautement qu'il fallait sur cet article laisser à chacun sa liberté de penser et d'agir. Mais au moins, ajouta-t-il, vous ne refuserez pas, Mademoiselle, d'accompagner M. votre père à nos bals. Non, lui répondis-je, car j'ai sur cela des instructions un peu plus larges ; les dangers n'y sont pas les mêmes, et il paraît que la loi peut à cet égard se relâcher *quelquefois* de sa rigueur. J'userai de cette indulgence, s'il plaît à mon père, qui verra bien d'ailleurs qu'on peut être fort bonne fille sans aller voir jouer *Robert le Diable* ou *Hernani*.

On ne sut trop que répondre, et on me laissa tranquille. Je m'abstins donc de paraître au théâtre de tout l'hiver ; quand on y allait je restais seule à la maison, où je lisais toute la soirée quelque bon livre de littérature ou de religion. Quelquefois j'étais visitée par certaines de nos jeunes connaissances, forcées par les maux de nerfs ou la migraine de renoncer pour un jour à la danse ; et alors je me plaisais à leur recommander une patience bien payée d'ailleurs par les plaisirs qu'elles s'étaient procurés. Pour les bals, il ne m'était pas

possible d'y échapper aussi facilement : quoique mon père eût la bonté de craindre de me gêner en m'y entraînant, je n'osais moi-même refuser trop souvent de l'y suivre ; mais, surtout quand il les donnait, il fallait bien faire contre fortune bon cœur.

Dieu seul a vu ce que je souffrais dans ces réunions bruyantes. Tout y concourait à me les faire détester : ce bruit confus que je hais partout où je le rencontre ; cet éclat de toilettes étalées avec affectation par tant de vaines gens ; cette ennuyeuse série de compliments qu'il faut essuyer du premier venu qui vous parle ; ces cérémonies qui ne finissent point, que sais-je? mille raisons, qui viennent toutes se résumer dans le vide que laisse en mon âme ce que tant d'autres appellent des délassements, me dégoûtèrent bientôt de ces importunités brillantes, et j'en vins à m'en trouver accablée, même lorsqu'on ne faisait qu'en parler.

Comment s'est-il fait, ô mon Dieu, que j'eusse de tels sentiments sur des choses qui flattent le plus grand nombre, et que ce qui sert à captiver ordinairement les jeunes personnes de mon âge ne m'ait paru dès ce temps que de frivoles illusions ? Comment pourrai-je m'expliquer l'éloignement, puis le mépris que j'en concevais, et tant d'efforts que je fis pour éviter ce que tant d'autres recherchent? O Seigneur, ce n'est que par vous : vous seul m'avez donné ces dispositions dont je vous

rends grâce ; et quand la fortune et les biens de ce monde, les honneurs et les prévenances de mes inférieurs et de mes égaux devaient éblouir mon âme si jeune, si inexpérimentée, vous daigniez la ravir à tant de piéges, et lui faire sentir que ce n'était pas là le bonheur.

Parmi ces distractions qui se renouvelaient plus d'une fois chaque semaine, je recueillais cependant quelques leçons qui ne m'étaient pas inutiles. Mes réflexions s'alimentaient de ce que j'avais vu, et je pensais quelquefois que du moins j'en retirais une certaine expérience : j'apprenais, en voyant comme on traite légèrement la religion dans ce qu'on appelle la société, à n'y penser qu'avec plus de respect; plus je voyais commettre de fautes, plus je me méfiais de moi-même, et je m'affermissais dans le bien à mesure que je le voyais plus rarement pratiqué. Il me semblait que je devais cette espèce de dédommagement à un Dieu qui n'était point assez connu, et qu'il me fallait tendre à plus de vertu à proportion qu'on l'oubliait davantage. Au reste, ce plan de conduite dont je tenais singulièrement à ne pas me départir, je le devais à la direction de M. Derbigny, qui était devenu, de l'aveu même de mon père, l'intime confident de toutes mes pensées. Après notre première entrevue, j'étais retournée à son confessionnal, je lui avais ouvert tout mon cœur : il avait approuvé mes sentiments sur les dangers de ma position ; mais, tout en me rassurant contre

des appréhensions qui lui paraissaient excessives, il avait voulu que je me fisse un devoir de ne pas trop contrarier mon père sur les choses dont il prévoyait que je n'aurais pas à souffrir. J'avoue que, tout en cédant, j'accusais parfois sa morale de n'être pas assez étroite; il fallait, pour lui donner raison dans mon esprit, que je fusse frappée de la persuasion qu'avec des sentiments bien chrétiens on peut, à la rigueur, échapper à des écueils contre lesquels je ne me risquais pas d'ailleurs sans pilote.

Ainsi se passèrent quatre grands mois qui me furent aussi longs qu'une année. Heureusement le carême vint mettre un terme aux bals, et les cendres rappelèrent tout-à-coup à une cinquantaine de dames de ma connaissance qu'il faudrait faire ses pâques, et qu'au préalable une conversion de six semaines n'était pas de trop.

Ainsi donc tout rentra dans l'ordre. Aux danses et aux folies succédèrent les bonnes œuvres et les sermons. Ces mêmes personnes, qui trouvaient tant de plaisir à danser jusqu'à trois heures du matin ou à rire des niaiseries d'un acteur, furent tout-à-coup visiter les pauvres, se réunirent afin de travailler pour eux, se trouvèrent exactement aux instructions de chaque soir dans leur paroisse. C'était là un hommage éclatant rendu à la religion par des âmes qui tenaient au monde; mais je n'admire pas moins comment on peut s'aveugler sur tant d'inconséquences, et entendre froidement condamner dans la chaire ces mêmes plaisirs qu'on

a poursuivis naguère avec tant d'ardeur. Je ne sais, mais les pauvres et les prédicateurs doivent se trouver bienheureux qu'il y ait encore un carême.

Quoi qu'il en soit, cette transition subite de tant de vanités à des choses si sérieuses opéra en moi une utile diversion : je me trouvais plus gaie, je me sentais un contentement intérieur qui me rappelait encore les beaux jours de ma pension. Rien ne m'empêchait de suivre régulièrement les exercices de dévotion qu'on donnait chaque jour à St-Saturnin, et ce genre de vie me plaisait fort. Ces habitudes tranquilles et douces laissaient dans mon âme un calme indicible ; surtout quand j'avais eu le bonheur de me confesser ou de communier, j'étais toute pleine d'une paix que je ne puis décrire.

A cette époque arriva ici une cantatrice dont le nom est européen. Elle donna un concert, et il fallut l'entendre. J'aime beaucoup la musique ; mais, dans le temps de pénitence où nous étions, je me serais volontiers passée de celle-là. Je le regardais même très-convenable, car nous touchions à la semaine sainte, et j'aurais voulu me recueillir tout entière dans les mystères de notre foi. Cependant, forcée encore de céder au torrent, bon gré mal gré, j'allai au concert. Je ne crois pas, je l'avoue, qu'on puisse mieux disposer de sa voix que ne le fit cette femme. Je sentais en l'écoutant qu'il était facile de se laisser prendre à un tel piége, et

d'en aimer beaucoup plus ce genre de délassement. Cette mélodie d'une voix enchanteresse, ces accents d'une musique voluptueuse qui pénètre jusqu'au fond du cœur, l'énerve, le captive et finit toujours par triompher de lui, l'accoutument peu à peu à préférer le plaisir à la vertu. Je me disais tout cela, ou plutôt, disons mieux, je le sentais, et j'avais besoin d'élever mon âme vers Dieu, de penser à lui avec effort, pour ne pas me laisser vaincre par un sentiment indéfinissable qui m'eût infailliblement attachée à ce que je voulais combattre. Oh ! qu'il faut bien peu se connaître, ou beaucoup s'étourdir, pour ne pas condamner le théâtre, où tant d'objets réunis à la magie de tant d'instruments sont si capables d'altérer la simplicité du cœur !

Revenue ici, ces pensées ne me quittèrent pas ; elles m'étaient assez ordinaires chaque fois que je venais d'assister à une de ces séances que je maudissais si cordialement. On me faisait même la guerre sur ce qu'on appelait mon humeur noire : mon père m'accusait de n'être pas aimable, et plus d'une compagne de mon âge riait de *ma sagesse prématurée*. Ce soir-là, plus préoccupée encore, je ne pus me distraire des réflexions qui m'avaient frappée ; je ne répondais qu'à demi-mots aux témoignages d'admiration qu'excitait le talent de la cantatrice, et je ne savais pourquoi il me tardait de rester seule pour me livrer à moi-même

tout à loisir. Enfin je fus libre; on se sépara, et je me retirai dans ma chambre, où je me jetai à genoux pour faire ma prière : là je songeai encore à ce qui venait de se passer, je calculai combien il y avait loin de ce que le monde promet à ce qu'il tient; quelquefois en pension je m'étais figuré que je trouverais des plaisirs purs, quand j'aurais une liberté désirée de moi comme de tant d'autres, et déjà je me voyais détrompée par une triste expérience de la vanité de tous ces plaisirs. Mille idées confuses se croisaient dans mon esprit; j'avais le cœur gros et les yeux pleins de larmes; penchée immobile sur mon prie-dieu, je regardais, sans pouvoir m'en détacher, ce crucifix d'ivoire que m'a donné ma bonne Sainte-Sophie : cette vue ajoutait au contraste que je trouvais entre le christianisme et le grand nombre des chrétiens, puis naturellement me reportait vers les lieux d'où me venait ce précieux objet. Hélas! me disais-je, pourquoi ne suis-je plus là-bas avec mes premières amies, avec cette mère que j'y avais, avec toutes ces âmes vertueuses qui du moins ne savaient que m'édifier! Alors j'étais heureuse : pas une peine, pas un soupir. Oh! Seigneur, que ne suis-je encore avec elles! N'y pourrai-je donc jamais retourner?....

Cette dernière pensée m'arrêta. Je venais de faire à Dieu une interrogation dont j'entendis aussitôt la réponse au fond de mon âme, et cette réponse je ne sais ici comment l'exprimer; mon souvenir en est

plein, sans que des paroles me suffisent pour la rendre. Ce n'était pas une voix intérieure comme on en peut entendre quelquefois dans certaines perplexités de la conscience ; ce n'était pas non plus un sentiment vif et subit qui nous dirige vers une détermination longtemps indécise : c'était je ne sais quoi de doux et de persuasif qui pénétrait bien avant dans mon cœur, et y retentissait comme une promesse pour l'avenir. Et tout cela se passa en beaucoup moins de temps que je n'en mets à l'écrire. Mais comment dirai-je ce que je ressentis dans ce moment ? Je restai plongée dans un abîme de pensées qui se succédèrent à l'infini, remplirent mon imagination et l'agitèrent, sans cependant la fatiguer le moins du monde. J'éprouvais une jouissance ineffable à m'y arrêter, et toutes mes réflexions venaient se confondre dans cette idée fixe, mille fois reproduite : Oh! mon Dieu ! si je pouvais être religieuse !

J'ignore combien de temps durèrent ces préoccupations, qui se seraient encore prolongées si Louise n'était venue m'avertir qu'il était onze heures, et que sans doute j'oubliais de me coucher.

Je me couchai donc, mais je ne m'endormis que sur le matin ; mon esprit n'avait pu se dessaisir de son nouveau penchant, et même dans mes quelques heures de sommeil mon imagination frappée m'offrit encore toutes les formes d'une heureuse réalité. Il en fut ainsi pendant les trois ou quatre

jours qui suivirent. Partout cette inspiration m'accompagna ; elle me jetait dans une rêverie involontaire, et maintes fois, dans ce court intervalle, je m'aperçus que mon père m'observait sans rien dire et semblait rêver à son tour. Peut-être me croyait-il captivée par quelque chimère bien différente, et qu'il aurait préférée à ce qu'il a depuis appelé de ce nom.

Cependant cet état d'application continuelle à un même objet ne pouvait se soutenir : l'imagination est comme toutes les autres facultés de l'intelligence ; elle ne se lasse que la dernière, il est vrai, mais une trop vive exaltation ne lui est pas naturelle, et l'habitude même d'y céder la ramène bientôt à son calme ordinaire. C'est ce qui m'arriva; et, par un de ces retours qui ne sont pas non plus sans exemple, le premier sentiment que je reconnus en moi après ces agitations si douces fut la crainte de m'être trompée et de n'avoir cédé qu'à une passagère illusion. Me voilà donc agitée en sens contraire, et je m'attachais d'autant plus à ces nouvelles inquiétudes que mes premières espérances m'avaient procuré plus de bonheur. De là un combat assez pénible dans lequel l'une ou l'autre de ces deux pensées triomphait alternativement. Au milieu de ces anxiétés, le seul parti à prendre était d'aller consulter M. Derbigny. Malheureusement le digne prêtre était malade. Il fallut me résigner et attendre ; ce

ne fut pas sans prier Dieu cent fois le jour de m'éclairer et de m'instruire. Oh ! combien je lui demandai avec ardeur de ne pas me tromper moi-même, et d'agréer la sincère volonté où j'étais de ne faire que ce qu'il voudrait !

Seigneur, vous êtes admirable dans toutes les dispositions de votre Providence ! J'ai lu quelque part que *vous aimez les âmes* (1), et j'en suis bien convaincue en voyant ce que vous avez fait pour la mienne et ce que vous lui faites encore tous les jours. Quand vous commencez à nous conduire dans une route plus étroite que celle du commun des hommes, nous sommes comme de pauvres aveugles ignorants du chemin qu'ils doivent tenir : nous n'apercevons point les voies où nous guide votre sagesse infinie ; nous nous étonnons de n'y rien comprendre, et quelquefois, hélas ! nous osons vous interroger de nos murmures. Mais vous, toujours bon et toujours adorable, vous nous poussez vers le but que vous connaissez ; à mesure que nous nous approchons, une secrète influence de votre grâce opère sur notre entendement ; peu à peu nos yeux se dessillent, et bientôt le grand jour nous laisse voir les précipices qui s'ouvraient sous nos pas et qui nous auraient engloutis, si votre main toute miséricordieuse ne nous

(1) Ces paroles se trouvent dans le livre de la *Sagesse*, chap. XI, v. 27. « Vous êtes indulgent envers tous, parce que tout est à vous, ô Seigneur, qui aimez les âmes. »

ent prévenus contre les vaines ressources de notre prudence. Ainsi m'avez-vous dirigée, ô mon Dieu! Vous permîtes, vous préparâtez vous-même ces anxiétés qui me désolèrent, afin qu'après elles mon jugemen tmieux formé se fixât plus mûrement. Ce conflit de mouvements opposés fit bientôt place au plus grand calme; vous me conseillâtes vous-même à defaut du guide que je n'avais pas, et je m'accoutumai à penser sans trouble à mon avenir, me confiant d'avance aux conseils que j'irais chercher auprès de M. Derbigny.

Dès qu'il me fut possible, j'y courus. Je déroulai toute mon âme à ce saint homme : j'aurais voulu qu'il y pût lire comme j'y voyais de mes propres yeux; aussi je m'expliquai avec toute la clarté que je regardais comme indispensable dans une affaire de ce genre. Il me fit de son côté beaucoup de questions afin de mieux s'éclairer, et finit par me dire qu'il ne voyait rien à mépriser dans mes prétentions; que bien des vocations avaient commencé de la sorte; que néanmoins il fallait peser avec prudence les desseins de Dieu sur moi; que je ne pouvais pas les connaître encore, le penchant actuel que je ressentais pour l'état religieux pouvant être aussi bien une tentation de quelques jours qu'un attrait de la Providence. Selon lui, le meilleur moyen à prendre pour découvrir la vérité était de m'éprouver encore, de ne rien dire à qui que ce fût de mes sentiments, de prier beaucoup

l'Esprit saint, d'être fidèle à mes devoirs envers Dieu, et de lui protester chaque jour que je ne ferais jamais rien que selon sa volonté, pour sa gloire et pour mon salut. Il m'exhorta à ne penser à cette vocation qu'avec une grande indifférence, la remettant parfaitement entre les mains du Seigneur, et me soumettant d'avance à ce qu'il me ferait connaître plus tard.

J'ai admiré depuis la sagesse de ces avis : il fallait me garder contre l'ardeur de mon caractère, et lui opposer une sorte de froideur systématique à l'aide de laquelle mes réflexions devaient gagner nécessairement une fort utile maturité. Mais alors je ne devinai pas ce plan; je ne m'y soumis que par obéissance, sans chercher à en pénétrer le principe, et uniquement afin que ma docilité me devînt un jour une garantie contre les reproches de ma conscience.

Cependant trois mois s'écoulèrent, et pas la moindre variation n'était venue me faire douter de moi-même. Je m'étais fait une règle de me confesser tous les quinze jours; et, dans l'intervalle d'une confession à l'autre, M. Derbigny me permettait toujours plusieurs communions. Que j'étais heureuse quand ce bonheur m'arrivait ! Je ne pouvais m'empêcher alors de demander à Notre-Seigneur de m'entraîner dans quelque solitude où je demeurerais avec lui. Pour me désister de cette prière si formelle, il me fallait recourir à la règle

qui m'était imposée, et je revenais promptement à n'implorer que la grâce de me soumettre au bon plaisir de celui qui se donnait à moi. Mais je dois le dire : tout en me soumettant, il me semblait que cette volonté céleste était conforme à mes désirs; malgré moi je songeais à une vie qui me souriait plus que toute autre; et dans le reste de la journée toutes mes pensées se reportaient à cet objet, me plaçaient dans un grand calme, me laissaient croire souvent que je n'aurais pas d'autre vocation, et finirent tellement par m'accoutumer à le croire, que bientôt je regardai comme une chose fort naturelle de ne songer à aucun autre parti.

J'étais dans cet état lorsque enfin M. Derbigny me demanda un jour, en me confessant, si je pensais toujours *à ce dont je lui avais parlé*. Les précautions qu'il paraissait prendre en me faisant cette question indiquaient un homme qui ne voulait revenir qu'avec une grande réserve sur une affaire délicate : je le sentis; et comme soulagée d'un poids qui me pesait depuis longtemps, car j'avais attendu qu'il voulût bien me remettre sur cette voie pour en causer avec lui, je lui exprimai tous mes sentiments, toutes mes espérances, et cela avec une force et une vivacité qui dut, je crois, faire passer tout mon esprit dans le sien. « Oui, mon père, lui dis-je; oui, j'y pense toujours. Rien ne peut m'en distraire. Ce n'est plus seulement

une idée, un aperçu vague et indéterminé sur mon avenir; c'est une persuasion qui m'est douce ; c'est une conviction profonde, une lumière qui pénètre mon âme et la remplit. Tous mes projets, toute mon ambition reposent dans cette pensée qui fait mon bonheur. Que j'ai souffert de ne pas vous en parler ! Ces trois mois m'ont semblé trois longues années. Pour vous voir si souvent et ne vous en rien dire, il a fallu tout l'empire que j'ai voulu laisser prendre sur moi à l'obéissance; il a fallu que je compte trouver dans la grâce de ma vocation une récompense à cette vertu. Hélas! si vous saviez combien je souffre et quel bien vous me feriez en me disant que vous pensez comme moi ! Oh! mon père, quand sera-ce donc que vous me direz : Oui, soyez religieuse. Voyez comme je le désire... Dieu me laisserait-il cette soif de lui appartenir tout entière s'il ne m'appelait à me rassasier avec lui !... » Ce langage venait de mon cœur ; je me rappelle encore qu'il était plein d'énergie, et je me représente parfaitement aujourd'hui ce que j'éprouvais alors. Mon pieux conseiller parut le comprendre : il vit bien qu'il devait me répondre, et cependant il voulut auparavant sonder plus minutieusement mes inclinations. Je dus me soumettre à une série d'interrogations qui toutes avaient pour but d'examiner comment je jugeais des choses du monde; si je m'y croyais quelque penchant; de quelle façon j'envisageais la

vocation religieuse ; quelle idée je m'en étais faite jusque-là. Il voulut savoir aussi quelle influence cette pensée avait eue sur mes devoirs envers mon père, si mes préoccupations ne m'avaient pas habituellement détournée des soins qu'il m'avait confiés dans sa maison. Voilà à quoi il fallut répondre, et à mille autres choses encore ; et je ne puis dire toute la joie que j'éprouvais lorsqu'à chaque point de cet examen qui devenait presque la matière d'une confession générale, je découvrais en moi précisément tout ce qu'on voulait y trouver. Mais aussi dans M. Derbigny quelle prudence que je ne me lasse point d'admirer ! quelle parfaite connaissance de mon âme! et comme il devait l'avoir étudiée, tout en feignant de l'oublier ! Ce fut alors qu'interrompant par quelque peu de réflexion notre dialogue si grave de son côté, du mien si animé et si expressif, il me dit avec cet accent de piété profonde que lui inspirait toujours une grande pensée : « Oui, ma fille, je crois que Dieu vous appelle. J'ai bien réfléchi à tout ce que vous m'avez dit depuis cinq mois ; je puis dire que j'y ai pensé tous les jours devant le Seigneur ; et, quoique je vous aie témoigné en apparence une certaine froideur à cet égard, je n'en ai pas moins suivi tous les mouvements de votre âme ; j'y ai découvert maintes fois ce que vous ne croyiez pas me dire, et tout à l'heure même j'avais d'avance toutes vos réponses à mes questions. Je le crois donc : Dieu vous ouvre une route qui n'est point

celle de tous. C'est à vous maintenant d'y marcher avec zèle et persévérance. Il me faut une profonde conviction pour vous parler ainsi. Le peu d'hésitation que vous me voyez ne m'est pas ordinaire en matière semblable : c'est que tout me porte à vous encourager. »

Je ne puis dire quel effet produisit en moi ce peu de paroles. Un ange les eût dites sans m'apporter plus de joie. Oh ! qu'en ce moment je me sentis heureuse ! Tout était pour moi dans ce peu de mots, j'y voyais tout mon avenir ! Je pleurai de bonheur, et je ne sais si jamais personne versera de plus douces larmes...

Cette petite scène, qui n'avait que Dieu pour témoin, toucha M. Derbigny, et l'engagea sans doute à me faire part dès lors de toutes ses pensées. Selon lui je devais me préparer à combattre : mille obstacles s'élèveraient contre l'accomplissement de mes désirs, et je ne parviendrais au but que j'enviais tant qu'à travers de nombreuses épreuves. Mais rien de cela ne devait m'arrêter. En définitive, je devais reconnaître à n'en plus douter la réalité de ma vocation dans la constance que j'opposerais à de nouvelles peines. Ces prédictions ne m'épouvantèrent pas beaucoup ; je m'y arrêtai peu ; et tout le reste de la journée, jusqu'au moment où le sommeil l'emporta enfin sur mille réflexions qui dominèrent mon esprit, je ne fus livrée qu'au bonheur que je ressentais.

La fin de cette semaine s'écoula paisiblement

dans mes occupations habituelles. J'étais plus gaie que de coutume ; mon père m'en fit deux ou trois fois l'observation en plaisantant, et il ajouta enfin : « Je commençais à croire qu'Alodie voulait se faire religieuse, mais je vois qu'il n'en sera rien. » Ces paroles, que je m'efforçai de prendre sur le ton qui les accompagnait, me firent cependant une impression que je ne puis rendre. Si je ne me fusse pas détournée à l'instant, une rougeur subite m'aurait trahie, et je ne sus trop comment dissimuler mon embarras, suggéré alors par un mot qu'on ne jugeait pas sans doute aussi voisin de la vérité. Jusque-là je m'étais enivrée de mon bonheur, je l'avais savouré toute seule par l'espérance d'y parvenir, et je n'avais songé nullement aux dernières prédictions de M. Derbigny; j'avais même oublié que, puisqu'on me permettait de voir une vocation réelle dans mes désirs, il fallait bien que mon père en fût instruit : et ce fut cette pensée, dont je venais d'être frappée subitement, qui me jeta aussitôt dans une appréhension des plus pénibles. Dès que je fus seule, je me livrai sans contrainte à mes calculs ; je cherchai mille moyens d'annoncer une nouvelle si peu attendue; je me décidai successivement à des expédients divers, qui tous devaient m'offrir une ressource que je regardais comme indispensable : celle de faire connaître mes intentions sans essuyer l'orage qu'elles feraient naître. Ce fut là ce qui me tourmenta le plus, et ce jour d'incer-

titude compensa largement tout ce que j'avais eu de repos les jours précédents. Enfin, je m'arrêtai au projet de mettre M. Derbigny dans mes intérêts : il connaissait mon père, qui estimait ses vertus et ne refuserait pas de l'écouter. Je pris donc la résolution d'aller le prier dès le lendemain de me servir d'intermédiaire.

M. Derbigny consentit à se charger de cette mission, tout en m'avouant qu'elle lui paraissait délicate ; il me répéta que je trouverais des obstacles, et qu'il fallait m'attendre à de longues épreuves.

Il vint dès le soir même, et demanda à mon père un entretien particulier. Dès que je fus instruite de son arrivée, je me retirai dans ma chambre, et priai Dieu de disposer tout pour sa gloire et selon mes vœux. Je restai ainsi pendant une heure, inquiète, il est vrai, mais cherchant à me rassurer par la confiance que j'avais en Celui qui nous connaît mieux que nous-mêmes, et qui sait bien réaliser ses desseins en dépit des empêchements qu'on lui oppose.

J'étais encore à genoux devant l'image de la Sainte Vierge, quand tout-à-coup mon père entra et me trouva dans cette posture. Je me levai promptement et m'efforçai de lui sourire ; mais son air sérieux et grave m'intimida. Croyant découvrir dans ses traits une expression de mécontentement, je tremblais déjà, désirant et craignant qu'il m'adressât la parole ; et comme il tardait trop à mon

gré, par une inspiration soudaine je mis un terme à cette inaction en me précipitant dans ses bras : j'y restai quelques secondes sans dire un mot, étreinte sur son cœur où il me pressait étroitement. Ce témoignage de tendresse venait fort à propos pour me rassurer. Je versais des larmes qui coulèrent sur son visage et qui se mêlèrent aux siennes ; car, soit qu'il y fût prédisposé par ce qu'il venait d'apprendre, soit que j'eusse réveillé sa sensibilité par la mienne, il pleurait aussi, et beaucoup plus que moi. Si quelqu'un eût été alors témoin de cette scène muette, on se fût attendu à voir un homme, blessé dans ses affections les plus chères, se répandre en reproches que sa tendressse aurait assez justifiés. Il n'en fut pas ainsi toutefois : il s'assit enfin, se remit peu à peu de son émotion, et avant que la mienne, qui peut-être avait été plus profonde, disparût entièrement, il entama un long discours que j'écoutai en silence, et dans lequel il s'offorça de faire valoir tour à tour des raisons qui m'émurent et d'autres qui ne m'ébranlèrent pas. Il commença par manifester de l'étonnement de ce que j'avais chargé un *étranger* de lui annoncer une nouvelle qui l'affligeait, et que j'aurais pu, disait-il, lui donner moi-même. Ensuite, venant à la question principale, il me dit que ma détermination ne le surprenait pas moins ; que sans doute elle n'était pas encore mûrie par de solides réflexions ; qu'il comprendrait difficilement qu'à mon âge et

entourée dans le monde de tant d'espérances flatteuses, on pût songer à un parti qui semblait extrême et que personne n'approuverait ; que je pouvais faire mon salut hors d'un cloître ; qu'il était loin de vouloir gêner en rien mes goûts et mes inclinations de piété, mais qu'il lui semblait qu'on pouvait les satisfaire sans être religieuse, puisque l'Évangile n'avait jamais fait un précepte de la solitude absolue. « Au reste, ajouta-t-il en ca-
» chant mes mains dans les siennes, mon Alodie,
» je ne veux que ton bonheur ; je ne saurais ne
» pas vouloir ce qui peut le faire : mais avais-je
» tort de compter sur toi comme sur le soutien de
» ma vieillesse ; d'espérer que tu serais un jour la
» couronne de mes cheveux blancs, et que tu rem-
» placerais près de celui qu'elle aimait tant ta
» pauvre mère, dont tu m'es l'image ? Et ton
» frère !.. Quand j'ai permis qu'il suivît son incli-
» nation, je croyais du moins qu'il me resterait
» une fille... Si je dois être déçu de tant d'espé-
» rances, je m'y résignerai... Mais c'est toi qui en
» décideras : penses-y, et, quand tu le croiras à
» propos, tu me diras si tu résistes à des consi-
» dérations si puissantes, ou si l'amour de ton
» père a triomphé de chimères dont tu n'es pas
» sûre de ne jamais te repentir. »

De telles paroles étaient faites pour me donner à réfléchir. J'éprouvai pendant quatre ou cinq jours une espèce de gêne intérieure, en pensant

que mon père avait des soucis et que je les lui causais. Cette pensée me fit pleurer plusieurs fois : j'étais si peu accoutumée à lui faire du chagrin !... Mais je finis par retrouver ma tranquillité ordinaire, en me persuadant que je n'en étais du moins qu'une cause fort involontaire. Qu'y pouvais-je en effet ? N'était-ce pas, après comme avant, la même voix qui parlait à mon âme ? N'avais-je point les mêmes motifs de fuir le monde ? Et les larmes d'un père, si pénibles qu'elles fussent à supporter, devaient-elles me faire oublier les raisons si puissantes qui m'avaient déterminée ? S'il s'opposait à ma vocation et que par là je misse en danger mon salut, devais-je céder à des considérations qui tournaient à mon désavantage ? Voilà tout ce que je pensai, et je m'assurai encore de la justesse de ces vues par un entretien avec M. Derbigny, qui les approuva et m'ôta dès lors toute incertitude.

Ici c'est encore une consolation pour moi de le reconnaître : Dieu seul me soutenait dans ces difficultés qui se présentèrent si vivement à mon imagination ; et vous savez, mon Dieu, combien je vous priai de fortifier ma faiblesse en éclairant mon intelligence. Que de fois je vous conjurai de ne pas permettre que je fusse abusée par ma propre volonté ! Malgré la confiance que j'avais en ce guide choisi par vous pour me conduire, j'appréhendais quelquefois d'écouter trop mes sentiments; il me semblait que je pouvais me tromper moi-

même, et l'assurance que j'avais le plus souvent de ma vocation était traversée par bien des fluctuations et des retours. Mais toujours, bientôt après, vous me rendiez la sérénité que j'avais perdue, et toujours quelque chose me disait que je verrais l'accomplissement de mes désirs.

Au reste on ne me laissa pas longtemps dans une position qui favorisât ces inquiétudes intérieures. Par un calcul tout contraire à ses projets, mon père s'imagina qu'il fallait me distraire, et qu'en me jetant au milieu du monde et de ses plaisirs, j'irais peut-être me frapper étourdiment contre quelque objet auquel mon cœur se laisserait prendre. Les réunions recommencèrent après le carême, et je ne pus me dispenser d'aucune. On organisa aussi plusieurs parties qu'on appelait *de plaisir*, et l'on parvint tout au plus à m'y ennuyer à merveille. Il m'était facile d'apercevoir le but caché de ces innocentes manœuvres ; et, dès que je me doutai de ces intentions hostiles, je pensai à me roidir contre les enchantements qu'on préparait. Aussi, plus on me chagrina de bals et de fêtes, plus je désirai d'en être débarrassée ; plus on me vanta le monde où je ne rencontrais que gêne et contrainte, plus je soupirai après la vie du cloître et le silence qu'on y goûte. J'avais bien plus de ferveur dans la prière quand j'avais été obligée de passer une grande journée en visites inutiles ou en cérémonies fastidieuses, et les habitudes de la piété me

devenaient toujours plus chères à proportion qu'on y mettait plus d'empêchements.

Dans l'intervalle des réceptions et des fêtes, et souvent même pendant qu'on s'y livrait, quelques personnes amies de mon père, qui leur avait confié mes intentions, ne manquaient pas de venir converser avec moi de ces projets qu'elles daignaient regarder encore comme bien vagues. On sondait mon âme, on me donnait des conseils, on mêlait une certaine adresse à d'apparentes preuves d'intérêt. A toutes ces belles choses je répondais peu : je témoignais en peu de mots que je sentais toujours le même goût pour la vie retirée, et que, si quelque chose était capable de m'y faire persévérer, c'était les amusements dont la foule paraissait enivrée, et que je céderais volontiers pour une heure de solitude et de prière.

Il fallut bien changer de plan; et mon père, à qui ces conversations étaient fidèlement rapportées, trouva un autre moyen d'éprouver ma constance. De concert avec les dames de Gendray, qui nous étaient venues faire une visite de trois semaines, selon moi passablement longue, il fut convenu que je les accompagnerais à leur retour chez elles, où je leur rendrais le temps qu'elles avaient passé ici. Il fallut donc se décider à partir pour Lons-le-Saulnier. Mais, comme les excuses que j'avais essayées étaient restées sans effet, et que j'avais cru comprendre à certains signes qu'il s'agissait plus

d'un complot que d'une improvisation, je résolus de me tenir sur mes gardes. J'annonçai tout de suite à mes compagnes de voyage que, si je les suivais, ce serait pour demeurer avec elles, et non pour me répandre dans une société où je ne voulais faire aucunes connaissances nouvelles. On me promit de ne point me contrarier à cet égard : et, afin de ne pas offrir moi-même des armes contre moi, je ne pris que des toilettes fort simples ; au lieu de robes, je jetai au fond de ma malle l'*Imitation de J.-C.*, les *Lettres de St François de Sales*, et le *Triomphe de l'Evangile* que j'avais commencé à lire.

Nous partîmes donc ; et, comme si Notre-Seigneur s'était placé à côté de moi pour me défendre toutes les fois qu'un nouveau péril me menaçait, j'eus bientôt une occasion d'éprouver les admirables effets de la grâce. O mon Dieu! pourquoi cette lumière n'apparaît-elle pas aussi vive à tout le monde!

Je me sentirais presque disposée à en vouloir à ces excellents hôtes pour les complots qu'ils firent contre moi ; c'est pourquoi je veux mettre ici tout ce que j'en pense. Cette famille de Gendray est exemplaire. Les deux époux pratiquent avec une édifiante exactitude les devoirs de la religion, et c'est à la bonté et aux douces prévenances de la femme que le mari doit le bonheur qu'il trouve depuis quelques années dans cette régularité chrétienne. Il n'est pas de soins qui ne se

prodiguent à l'éducation des enfants encore jeunes; tous les domestiques suivent la marche donnée par les maîtres; tout enfin me plairait chez eux, si de trop fréquentes relations avec le grand monde n'en chassaient trop habituellement la paix que je cherche partout. Voilà pour l'acquit de ma conscience. Maintenant, pourquoi ai-je à me plaindre un peu qu'on ait voulu me tromper !..

Nous ne restâmes que trois jours à Lons-le-Saulnier qui n'a rien de fort curieux, et de là nous allâmes à la campagne. « Vous voyez, me dit Joséphine, que maman tient à la promesse qu'elle vous a faite, et vous n'aurez pas à craindre le grand monde. » Il est vrai que je goûtai infiniment cette attention; mais elle n'était pas si délicate que je ne dusse restreindre un peu ma reconnaissance : car, dès le lendemain de notre arrivée au château, j'y vis venir cinq ou six personnes dont une seule était de la famille; et, quarante-huit heures après, quinze ou vingt autres vinrent s'y installer, les unes pour un ou deux jours, les autres pour plus ou moins. Elles y avaient été invitées par madame de Gendray. Quelque poids que je me sentisse obligée de porter en voyant tout ce monde-là m'assaillir à la fois, je pris le parti de faire contre fortune bon cœur, et je ne me plaignis qu'en riant de ce que j'appelai tout doucement une trahison.

Encore... si toutes mes aventures de voyage se

fussent bornées à celle-là !... Mais, mon Dieu, vous avez des moyens si mystérieux d'attirer à vous les âmes que vous aimez !... C'est ici que je veux tracer dans une page le plus durable monument de votre miséricorde et de ma reconnaissance !.. Quand je pense que sans vous je vous échappais !...

Parmi les personnes qui restèrent le plus longtemps au château, se trouvèrent plusieurs jeunes gens dont les journées furent employées alternativement à la pêche, à la chasse, ou à des visites dans le voisinage, ou aux amusements qu'on ne manquait pas de leur procurer à la maison même. De ce nombre il en était un, frère de l'une des plus aimables jeunes personnes que nous eussions avec nous. Comme son nom ne ferait rien ici, je ne l'écrirai pas. Quoi qu'il en soit, je le distinguai tout d'abord par ses manières différentes en tout de celles de ses amis. J'entendis une fois sa mère dire qu'il avait vingt ans : et le ton de réserve qu'il faisait voir, la simplicité de toute sa conduite, la retenue de ses discours où ne se mêlaient pas ces étourderies que les jeunes gens se pardonnent volontiers, mais que la saine raison et le bon goût ne pardonnent pas toujours ; surtout ses attentions pour sa mère, et encore plus ses sentiments religieux, qu'il ne cachait point à l'occasion et dont il donna des preuves à plusieurs reprises, tout m'aurait persuadé qu'il y avait en lui plus de ma-

turité qu'on n'en possède ordinairement à cet âge. Je conçus pour lui de l'estime, sans me douter, pauvre fille! que je n'en resterais pas là. Le hasard, ou plutôt la ruse de madame de Gendray, fit qu'un soir, en l'absence du jeune homme, et dans ce moment où chacun, le chandelier à la main et prêt à gagner son appartement, prolonge sans y prendre garde la conversation de la soirée en y jetant ces mille riens qui retardent les souhaits de bonne nuit, on prononça le nom que j'ai résolu de ne point dire. Ce nom amena un éloge sur l'ensemble de la personne du cher neveu, car il l'est de madame de Gendray; et celle-ci, après une courte énumération des qualités qu'elle admirait, ajouta en me regardant cette phrase qui sert de prospectus à tant de mariages, mais qui n'est pas toujours prophétique : « Oh! pour celui-là, il ne rendra jamais sa femme malheureuse. — Cela n'est pas nécessaire, répliquai-je; il en est assez d'autres qui prennent ce soin... » Et laissant mes interlocuteurs rire de mon air de conviction, je rompis enfin notre causerie.

Le lendemain, me trouvant mêlée à un jeu pour lequel on devait se partager, le sort plaça *le neveu* de mon côté. Ce rapprochement me donna, comme malgré moi, occasion de l'observer encore, et je me confirmai dans l'opinion que je m'en étais faite; cette opinion acquit même une certaine force dans mon esprit jusqu'à l'occuper plus que de coutume.

Insensiblement je m'arrêtai volontiers à chercher de nouvelles preuves que je ne m'étais pas trompée; j'étais bien aise quand j'en découvrais une de plus; je m'intéressais aux succès du joueur, j'étais fâchée de ses revers; enfin il me sembla que c'était un jeune homme accompli. Cette idée ne se renferma pas dans le salon; elle me suivit quand j'en fus sortie, se représenta à moi avec une assiduité que je ne trouvai pas importune, et elle s'y fixa tellement, presque à mon insu, qu'à l'aide d'une simplicité qu'entretenait mon heureuse inexpérience, quelques jours de plus lui suffirent pour passer de mon esprit dans mon cœur et me rappeler les dernières paroles de madame de Gendray.

A force d'y penser, je m'aperçus que j'éprouvais des sentiments qui ne m'étaient pas ordinaires: l'idée seule de mon personnage m'occupait sans cesse, elle me poursuivait jusque dans la prière, et m'agitait au point de ne me laisser plus le repos dont j'avais toujours été si heureuse. Je n'avais jamais éprouvé de si étonnantes contradictions entre ma volonté qui repoussait ces distractions et mon esprit qui luttait pour elles... Enfin je craignis que tant de choses ne fussent les indices de quelque attachement trop naturel, et cette pensée me fut à peine venue que je ne doutai pas de sa justesse. Elle fut comme une lumière soudaine qui se répandit dans mon âme et l'éclaira sur un objet qui jusque-là n'avait été qu'une

ombre. Oh! je me rappellerai toute ma vie l'impression que me fit cette découverte : un tremblement universel s'empara de moi ; il me sembla que j'avais perdu pour toujours le repos dont jusqu'alors je m'étais trouvée si heureuse.

Dans cette extrémité je conjurai Notre-Seigneur de ne pas m'abandonner, mais je ne trouvai pas de calme dans la prière. Pour surcroît d'importunité, le lendemain, après avoir passé une nuit toute pleine des combats que j'avais livrés à ces souvenirs, je vis entrer dans ma chambre madame de Gendray, dont l'air riant et cependant mystérieux aurait dû tout d'abord me faire soupçonner quelque confidence. Je n'en finirais pas si je voulais écrire tout ce qu'elle me dit, tous les ménagements qu'elle employa pour en venir à son but, et les flatteuses espérances qu'elle s'efforça de me faire accepter. Je me contente de noter ici pour mémoire qu'il ne s'agissait de rien moins que d'un mariage avec son neveu. Ne semblait-il pas que tout se liguait contre moi? Et, comme si ce n'eût pas été assez de mes propres sentiments, il fallait encore me voir assaillie par des poursuites étrangères! Mon Dieu! vous seul pouvez savoir quel trouble agita mon cœur dans ce moment. Oui, vous le savez beaucoup mieux que moi-même ; car, si vous ne m'aviez soutenue, mon langage aurait laissé au moins quelque doute sur ma sincérité. Mais madame de Gendray avait un si long discours à

me faire, elle avait si bien disposé les précautions oratoires dont elle arma son exorde, qu'elle me donna le temps de me mettre à mon aise, de préparer ma réponse, et j'en fus quitte tout au plus pour avoir changé de couleur trois ou quatre fois pendant qu'elle pérorait. Quand elle se fut enfin arrêtée, et que tout étonnée de n'avoir pas été interrompue, elle me pressa de lui dire ma pensée, je me trouvai assez de présence d'esprit pour répondre à tous ses arguments en deux mots : d'abord je concédai au neveu toutes les qualités possibles; j'avouai qu'il était riche et de grande famille, qu'il avait de la piété, sans laquelle je ne concevais pas comment une fille pouvait jouer son sort entre les mains du plus aimable homme du monde; j'avais sujet de croire que mon père ne verrait pas ce mariage avec déplaisir, puisque peut-être il n'ignorait pas qu'on me le proposait à cette heure; mais une raison l'emportait sur tant de belles choses : je voulais être religieuse, et il n'était pas d'usage qu'on s'y disposât en se mariant.

Il fallut donc en rester là. Madame de Gendray me promit de ne parler de cet entretien ni à sa belle-sœur ni à son neveu, qui, disait-elle, n'en avaient pas été prévenus. Je voulus bien le croire, et, me reposant sur cette promesse, j'assurai que rien de tout ce qui se passait ne hâterait mon retour à L....

Aussitôt que je fus restée seule, je me jetai à

genoux pour remercier Dieu de m'avoir rendue plus forte que je n'aurais osé le croire. Je me trouvais si heureuse de cette victoire que j'en versai des larmes, et elles me furent bien douces. Celles-là, bien peu les connaissent : aussi je ne doute point que si ce cahier tombait entre les mains de quelqu'un, on ne se prît à rire. Parlez donc du soleil à un aveuglé-né !.. Enfin je me résolus aussi de faire bonne contenance, de paraître dès ce jour avoir la même gaîté et la même indifférence que j'avais eues réellement jusqu'alors. Du moins, si d'autres que moi savaient mon secret, ils seraient forcés de reconnaître combien peu j'y attachais d'importance.

Mais l'orage n'était pas fini. Dans la journée je fus prise à part et conduite par la maman elle-même jusqu'au fond du bois qui entoure le château : en nous y acheminant, nous causions de choses et d'autres très-indifférentes en elles-mêmes, et je ne doute pas qu'en secret la bonne dame ne pensât à un objet bien plus intéressant. C'était du moins ma pensée, à moi ; et quand je m'aperçus que nous nous éloignions insensiblement, et que je me doutai de ce qui allait se passer, le cœur me battit bien fort... Il faut le dire ; elle ne me fit pas languir, et m'avoua d'une façon assez brusque le but de ce qu'elle appelait une innocente supercherie. M'applaudissant encore du succès que j'avais dû quelques heures auparavant à la prolixité de

madame de Gendray, j'espérai qu'il en allait être de même. Mais c'était à tort, et j'avais affaire à une tout autre espèce de femme. Celle-ci parlait beaucoup moins et réfléchissait davantage. Je ne sais si elle voulut user de la tactique que je m'étais faite ; toujours est-il qu'à peine deux phrases entières lui sortirent de la bouche sans qu'aussitôt un repos affecté vînt me forcer à répondre : puis, quand j'hésitais, de nouvelles questions, des propositions séduisantes, des tableaux enchanteurs d'un avenir qu'on mettait entre mes mains, me pressaient au point de m'ôter jusqu'à la liberté de me reconnaître. Peu accoutumée à de pareils assauts et déçue dans le plan sur lequel j'avais compté, je me trouvai bouleversée par mille pensées contraires : je balbutiai quelques mots qui ne firent que déceler mes cruelles alternatives ; des larmes s'échappèrent de mes yeux où je m'efforçais de les retenir. et je m'assis avec la triste persuasion que, trop faible pour soutenir cette épreuve, je n'avais que trop laissé espérer qu'il ne serait pas impossible de me vaincre. Je dus à cette crainte un retour d'énergie : j'élevai mon âme vers Dieu, et, après un instant de silence, je dis à madame B...: « Oh ! pour-
» quoi voulez-vous ainsi troubler mon repos ?..
» N'est-ce pas assez que je trouve ailleurs des con-
» tradictions qui me désolent; faut-il encore que
» j'en sois venue chercher ici ? Madame, je vous
» en conjure, ne me parlez plus de vos projets...

» Vous m'aimez, dites-vous, et je dois le croire » puisque vous me proposez un nom que vous » portez : eh bien ! donnez-m'en une preuve en ne » me parlant plus de vos désirs ; ils sont opposés à » mes plus chères espérances. » Je me levai et la forçai de me suivre en me dirigeant vers la maison par une allée qui allongeait de beaucoup le chemin. J'en avais besoin pour reprendre mes sens avant de rejoindre la société.

Je m'aperçus, aux regards qui semblèrent interroger madame B..., qu'on avait disposé d'avance tout ce qui venait de se passer. Afin de me soustraire à l'embarras que j'éprouvais, je me retirai et m'enfermai seule dans ma chambre.

Là, que de pénibles tourments j'eus encore à subir! Mes calculs recommencèrent : les raisons qu'on m'avait si bien développées de songer à un établissement dans le monde se fortifièrent à mes yeux... D'autres non moins spécieuses se présentèrent à leur tour. J'avais dans la famille qui me recevait alors un exemple capable d'ébranler mes résolutions. N'y avait-il pas du mérite à contribuer, comme madame de Gendray, au bien de tant d'êtres qui lui devaient le leur? Une bonne mère, une épouse vertueuse n'était-elle pas plus utile dans la société qu'une religieuse dans son couvent? Quoi de plus saint aux yeux de Dieu même que cette mission d'une femme chrétienne, guidant au ciel, par l'autorité de sa conduite et de ses soins,

un époux qui pense et agit comme elle, des enfants qui l'aiment, l'imitent, et la rendent heureuse de leur propre bonheur?... Et d'un autre côté cependant, tel n'était pas le bonheur que je m'étais promis : tout me disait que ce n'était pas celui que Dieu me destinait. Malgré toutes mes prières, je ne pus trouver le repos. Je résolus donc de prendre un moyen qui me sauverait du danger, et j'allai prier madame de Gendray de me faire reconduire chez moi. Ce projet n'était pas exécutable, et on me le fit sentir. D'ailleurs mon père devait venir me chercher, et pourrait être surpris de mon retour imprévu. Il fallut donc attendre encore douze grands jours : mais je ne cédai qu'à la condition expresse de ne plus essuyer aucune des prétentions qui m'avaient tant fatiguée.

Ainsi je n'eus plus rien à craindre des attaques formelles du dehors. Mon cœur en fut-il plus tranquille? Il devait en être autrement après les impressions si vives qu'il avait reçues, et demeurant toujours exposé à des objets qu'il aurait dû fuir. Ces maudites pensées de plaisirs que jusque-là j'avais méprisés, ces avantages temporels dont j'avais toujours fait si peu de prix, ces titres, ces honneurs, la perspective de tout ce qui flatte les ambitieux de ce monde, se joignaient avec une adroite perfidie à un sentiment que je voulais inutilement étouffer, et dont les progrès sensibles m'effrayaient de plus en plus chaque jour. Huit jours

s'écoulèrent dans ces ennuis, qui m'accablaient d'autant plus que je devais tout mettre en œuvre pour les cacher à bien des yeux observateurs. Que de fois je pensai à M. Derbigny! Si je l'avais eu, j'aurais été me jeter à ses pieds, puiser à la source de ses consolations, lui dire de prier pour moi. Cette privation ajoutait considérablement à mes peines, et c'est là que j'ai reconnu surtout que dans les malheurs de cette vie rien ne doit être plus dur que de n'avoir pas un ami qui mérite et reçoive nos confidences. Mais il arrive parfois que Dieu prépare les choses de la sorte pour que nous n'ayons de recours qu'à lui seul, et dans cette circonstance je ne puis douter qu'il n'ait agi ainsi envers moi.

Un matin, après avoir fait ma méditation, j'offris à Notre-Seigneur toutes les anxiétés que je redoutais encore pour ce jour-là, et, pleine des pensées qu'il venait de me donner, je pris une forte résolution de ne plus écouter que sa voix intérieure qui m'avait parlé si souvent. Mais à peine revenue au milieu du groupe qui bientôt se forma autour de moi, le charme de la conversation, les objets si variés qui l'alimentèrent, les souvenirs de chacun et ses espérances exprimées avec cette ardeur qu'à notre âge on met dans tout ce qu'on dit ou pense, surtout l'inévitable neveu dont les qualités ne se démentaient pas à mes yeux, me faisaient déjà retomber dans la nécessité de protester de nou-

veau. Je sentis assez tôt le péril, et je pus, grâce à Dieu, m'y soustraire. Par un mouvement aussi prompt que ma pensée, je m'élançai hors du salon, et, sans prendre garde à ce qu'on allait croire de cette brusque disparition, je courus à la chapelle. Il y a sur l'autel une statue de la Ste Vierge tenant son divin Fils entre ses bras. Je me jetai à ses pieds; j'y demeurai quelque temps dans une attention profonde, les yeux fixés sur Marie, ne pouvant dire un mot; enfin par une espèce d'effort mes lèvres se détachèrent, et je laissai échapper cette prière que je n'oublierai jamais : « O Marie! voici » votre enfant qui vient se prosterner devant vous. » Elle est faible et sans secours; vous qui avez » toutes les richesses, les seules que je veuille, vous » qui avez toute la force dont j'ai besoin, m'aban- » donnerez-vous? Ah! par ce saint Enfant, votre » amour et votre gloire, ô Marie! gardez pour lui » tout mon amour! Jésus, mon Dieu et mon maî- » tre, sauvez-moi, arrachez-moi à moi-même, » ôtez de mon cœur ces vaines pensées qui le tra- » versent... Hélas! mon Dieu! est-ce là ce que » vous m'avez inspiré et ce que je vous ai pro- » mis?.. D'où me viennent tant d'inquiétudes?.. » Pourquoi mon âme est-elle attristée?.. M'avez- » vous donc abandonnée, ô mon Sauveur! Ah! je » vous en conjure, rendez-moi le bonheur de n'ai- » mer que vous. Non, non, je ne consens point à » vous perdre : vous seul m'êtes tout, le reste

» c'est rien et je le repousse. Trop heureuse celle
» que vous appelez! Faites-moi apprécier cette vo-
» cation sainte ; faites-la-moi chérir comme la
» sauvegarde de mon salut, et, dans les combats
» que le monde lui livre, soyez avec moi pour
» combattre et me soutenir. Seigneur, je ne vous
» demande aujourd'hui qu'une grâce : donnez-
» moi votre paix, que rien ne la trouble; quand
» je me promets encore à vous, daignez me rece-
» voir, et manifestez votre adorable volonté sur
» mon âme en l'attachant à jamais à vous dans
» un repos qu'aucune chimère ne traverse plus. »

Ce Dieu bon m'avait exaucée. En même temps que je finis ma prière, une douceur inexprimable, une joie indicible coula dans mon âme, aussi subite que la guérison de cette pauvre malade de l'Évangile qui avait eu le bonheur de toucher le vêtement du divin Maître. Ah! moi, je venais de toucher son cœur....

Dès cet instant je redevins ce que j'avais été avant cette furieuse tempête : calme, tranquille, maîtresse de mon âme, la guidant vers Dieu au milieu même des occasions qui m'avaient tant éprouvée. Je restai encore dix jours à la campagne : *le neveu* était toujours là, comme s'il avait juré de m'obséder jusqu'au bout ; ses attentions, sa régularité sévère que j'avais tant aimée en lui, tout cela ne fit rien et me laissa inébranlable. C'est alors que je vis clairement les secrètes intentions

de la Providence sur moi : qui aurait pu me faire changer désormais ? Comme j'admirais cette puissance toute divine qui fait tour à tour de notre cœur une mer agitée ou paisible ! Sans doute auparavant j'avais tous les motifs possibles de croire à ma vocation ; mais, depuis cette tourmente, qui pourrait m'en dissuader ? Ainsi vous avez su, ô mon Dieu, avec une sagesse infinie, m'attacher inséparablement à vous par ce qui naturellement devait m'en éloigner, et vous m'avez sauvée du naufrage quand déjà il menaçait de m'engloutir.

Lorsque je pense encore quelquefois à ces vicissitudes, je me rappelle avec bonheur que ce ne fut vraiment qu'une longue tentation ; car je ne crois pas qu'au plus fort de l'orage, mon cœur ait cédé à rien qui ait pu me rendre coupable. Dieu le garda pur de toute attache naturelle, de toute pensée qui l'eût blessé. N'était-ce pas à lui de le garder en effet, puisqu'il s'en était rendu le maître ?

Enfin nous repartîmes pour Lons-le-Saulnier, où deux jours après arriva mon père. Quelques mots qui lui échappèrent, et certaines conversations à part que je lui vis tenir avec madame de Gendray, me laissèrent aisément deviner qu'il n'avait pas été neutre dans mes affaires. Le surlendemain nous étions en route pour L... ; et mon père m'apprit que M. Derbigny n'y était plus : il avait été réclamé par l'évêque du Mans dont il était le diocésain, et qui

lui destinait une place aussi avantageuse qu'honorable. Quelque peine que me fît cette nouvelle, j'essayai de la couvrir un peu, et mon air rêveur pendant tout le reste du voyage en dit beaucoup plus que je n'en disais. Dès le lendemain de notre arrivée, je courus à St-Magloire : la supérieure, que j'aime beaucoup, me confirma [illegible] mes appréhensions, en me disant que son aumônier, parti à la hâte quelques jours auparavant, ne reviendrait sans doute que pour mettre ordre à ses affaires et regagner aussitôt le nouveau poste qu'on lui avait confié. Il ne tarda pas effectivement à revenir ; je pus lui parler encore une fois : il sut tout ce qui m'était arrivé, m'encouragea à ne pas négliger ma vocation, me promit ses prières et ses conseils que je le conjurai de me continuer, et enfin m'apprit qu'il serait remplacé par Antonin à l'hospice central. C'était notre bon archevêque qui le lui avait dit le matin même, et qui dès le soir se hâta de venir nous l'annoncer.

Il fallait cela pour me consoler de la perte que je faisais. J'espérai du moins que les avis de mon frère, dont la piété m'a toujours tant édifiée, suppléeraient à ceux que je ne pourrais plus recevoir que si rarement. Peu de jours après le nouvel aumônier était installé, et l'ancien m'avait laissée bien triste.

Cependant il y avait trois mois que je n'avais parlé à mon père de ma résolution, et je pensai

qu'il était temps de faire une seconde tentative. L'ennui habituel dans lequel je vivais loin de la seule position qui sût me plaire, et dont l'arrivée d'Antonin avait pu me distraire quelque peu, redoublait encore et m'avertissait que je devais parler. Cette fois j'avais un intermédiaire naturel : cette si ressemblait donnée aux aumôniers de St-Magloire. Antonin ménagea adroitement une occasion ; j'en profitai pour faire une nouvelle ouverture. Hélas! ce ne fut que pour entendre mon père s'exhaler en reproches contre ce qu'il appelait mon ingratitude, et protester qu'il ne me donnerait jamais son consentement. Je m'attendais peu à ce coup ; il m'accabla. J'eus besoin de toute la raison de mon frère pour guider la mienne : il me représenta combien l'opposition qui m'affligeait était naturelle dans un père : chez le nôtre le sentiment parlait avant la réflexion ; il fallait peu s'en étonner quand mon refus de me marier venait de contrarier tout récemment ses plus chères espérances ; le temps finirait par le ramener, et la patience dont je devais faire preuve était le plus sûr moyen de triompher, outre qu'elle entrait dans les desseins de Dieu qui m'y exhortait clairement.

Ce langage était trop sensé, trop conforme à la prudence chrétienne, pour ne pas l'approuver et le suivre. Il fallut donc se résigner. Ma position avec mon père devenait pénible : soit par tactique et afin de soumettre ma persévérance avec une arme

qu'il savait bien puissante sur mon cœur, soit par un ressentiment naturel de ce qu'il prenait pour une rébellion contre sa volonté, j'avais à souffrir de sa mauvaise humeur ou de son austérité affectée. Je m'étais fait une loi rigoureuse de supporter tout avec une soumission filiale : aussi je ne me souviens pas d'avoir une seule fois manqué aux égards pleins de respect que je lui dois ; je pris seulement la résolution de ne pas manquer à une fermeté que je me devais. Plus je rencontrais d'obstacles, plus je me sentais forte contre eux : je restai donc inébranlable ; et dans une de ces contestations qui s'élevaient fréquemment entre nous, comme il prétendait que ma majorité seule pourrait autoriser mon départ : « Eh bien, lui dis-je, j'attendrai !... »

Je respecte et j'aime trop mon père pour ne pas vouloir oublier tout ce qu'il dit et fit en maintes circonstances semblables. Je n'écrirai donc ici rien de cela. Tout ce que je crois savoir, c'est que la religion n'avait pas tort, si je voulais être religieuse, pas plus qu'elle ne l'a encore aujourd'hui quand je persiste à le vouloir ; et que, par ce seul fait d'une vocation qui pouvait déplaire, je n'étais pas devenue tout-à-coup une hypocrite ni une ingrate. Mais tel est notre pauvre cœur : il se peint les objets sous les fausses couleurs que leur donnent ses passions ou ses antipathies, et il est toujours exposé à ces tristes erreurs quand la lumière évangélique ne

l'éclaire point de tout son éclat. Assurément cette manière de voir les choses est la conséquence d'un aveuglement souvent volontaire : mais ceux qui voient ainsi ne faut-il pas les excuser et les plaindre ?...

J'avais eu besoin plus d'une fois d'écrire à M. Derbigny, et toujours le vénérable prêtre m'avait répondu, soutenue, encouragée. La dernière de ces lettres tomba entre les mains de mon père, qui la trouva peu conforme à ses désirs. J'en éprouvai un vif chagrin, mais ce n'était là que le moindre inconvénient. Mécontent de ce que le confesseur de sa fille pouvait penser autrement que son père, celui-ci se chargea de répondre aux conseils qu'on m'avait tracés, et le fit d'une manière un peu sévère. J'en éprouvai beaucoup de peine pour ce pauvre M. Derbigny, qui d'ailleurs répondit de son côté quelques jours après, sans que j'aie pu savoir précisément comment il s'était expliqué avec son nouvel adversaire (1).

Quand je réfléchissais à cette conduite de mon père, je la trouvais tout-à-fait inexplicable. Un incident me fit enfin ouvrir les yeux. Par le plus grand hasard, j'entendis un jour certaine personne l'exhorter à persévérer contre moi dans les mesures de rigueur qu'il avait adoptées. Puis suivit une

(1) Cette lettre et celle du comte ont été trouvées après la mort de ce dernier ; elles sont placées ci-après.

diatribe ironique contre les moines et la superstition ; on dit encore mille autres choses tout aussi gentilles, que mon père avouait plus par son silence que par son assentiment formel, car il a trop d'esprit pour être impie. Je remarquai que toutes ses raisons, à lui, étaient de sentiment, ce qui me tranquillisa sur sa sévérité apparente : j'étais consolée puisque mon cœur ne croyait plus à cette sévérité, et je conclus même de ce qui venait de se passer que cette âme, froissée par l'idée d'un sacrifice pénible, céderait plus tard quand le temps aurait un peu diminué de la vivacité d'une première répugnance. Je le crois encore ; mais ce temps il est entre les mains de Dieu, et, Seigneur, jusques à quand l'y garderez-vous ?...

Il faut aimer son prochain comme soi-même, oublier le mal qu'il nous fait, prier pour lui quand il nous persécute ; c'est pourquoi j'ai lutté dans mon cœur contre l'éloignement que m'auraient inspiré pour M.... les principes que je lui entendis professer dans cette soirée, et les conséquences qu'il en tirait contre moi. Hélas ! Seigneur, c'est encore là un de vos aveugles à guérir ! Mon Dieu ! si j'avais dû être la femme d'un pareil homme !....

Malgré tant de difficultés sans cesse renaissantes, la confiance ne m'abandonnait pas ; c'est un de ces sentiments qui sont les plus vifs dans mon cœur, et j'éprouve toujours une félicité bien douce à me

remettre ainsi entre les mains de Dieu, pour lui laisser faire de moi tout ce qu'il voudra. Plus j'allais et plus je fuyais le monde; je ne prenais même plus de ménagements qui n'auraient servi qu'à entretenir les espérances de mon père, et je coupai court à tous les bals, ne me joignant que rarement aux réunions ordinaires de chaque semaine, dont le moindre inconvénient était de faire perdre un temps fort précieux. Je me fis du mien une distribution qui tendait à me le rendre utile pour l'avenir, le partageant entre les devoirs du ménage, dont je ne devais pas négliger la surveillance, et l'étude des preuves de la religion qui me consolaient toujours plus sensiblement. Un ecclésiastique auquel M. Derbigny m'avait adressée en partant, et qui le remplaçait pour moi autant que M. Derbigny pouvait être remplacé, m'avait conseillé de lire beaucoup l'Évangile et de m'arrêter à tout ce qui m'y paraîtrait plus touchant. Je ne puis dire quel bien j'ai retiré de cette lecture, quelle sérénité elle jette dans mon âme, quelles divines lumières elle m'a souvent apportées. Est-il possible de lire ces pages empreintes d'une céleste charité sans aimer de tout son cœur le Maître qui les dicta? Peut-on revoir ses touchantes paraboles sans les méditer, et les méditer sans les trouver toujours plus belles? Des objets aussi sérieux sont assez capables de dégoûter de tant d'autres qui ne sont que dangereux ou frivoles. Aussi, quand on se moquait

de mes occupations favorites, je faisais ce que St François de Sales conseillait à une jeune personne dont la position ressemblait à la mienne : « Je ne » m'amusais point à disputer, je ne témoignais » nulle sorte de tristesse de ces attaques ; mais avec » joie je riais de ces risées, je méprisais ces mépris, » je me jouais de ces remontrances, je me moquais » modestement de leurs moqueries, et, sans faire » attention à tout cela, je marchais toujours gaî- » ment au service de Dieu (1). »

C'est ainsi que, parmi les épines d'une route difficile, Dieu m'a conduite jusqu'à un parfait repos que je savoure d'autant mieux après des inquiétudes de tout genre. Je me suis résignée, depuis cette époque, à attendre sans m'impatienter. Dieu sait bien ce qu'il fait : je sais, de mon côté, qu'il m'appelle et me retient pour son service ; cette seule pensée, qui se réalisera tôt ou tard, fait mon bonheur et me console de tout.

Il n'y a que peu de temps, Valentine et Constance vinrent me voir : elles ont passé ici près d'un mois, et, quand il a fallu nous quitter, ce n'a pas été sans verser quelques larmes. Que ces bonnes amies m'ont paru aimables ! Que de sympathies dans nos cœurs ! Il est bien doux de se rencontrer ainsi après quatre ans d'éloignement et de se retrouver telles qu'on s'était quittées, aimant les mêmes vertus,

(1) Lettre 138.

fuyant les mêmes écarts ! Nous avions l'air de trois sœurs, et je voudrais qu'elles fussent les miennes... Constance, malgré les vicissitudes de sa santé, est toujours douce et résignée. Elle ne veut point se marier, et je me suis bien gardée de l'en blâmer. Elle vivra seule avec son père, à la campagne : c'est du moins un bonheur à envier quand on ne doit pas avoir celui d'être religieuse. Mais ce qui m'a désolée, c'est la triste position de Valentine, dont les bonnes qualités méritaient de trouver quelqu'un qui lesappréciât. Mariée depuis quatre ans, elle n'a eu que des peines. Son mari ne l'a rendue heureuse que dans les premiers jours de leur union : c'est à regret qu'il a voulu lui accorder le peu de temps qu'a duré ce voyage. J'ai cru voir, à l'amertume des plaintes qu'elle m'a faites, que peut-être manquait-elle un peu de patience ; mais sa sœur, qui m'en a dit beaucoup plus sur ce qu'elle doit supporter, m'a fait assez comprendre qu'on avait de grands torts à son égard. Voilà les tristes fruits d'un mariage précipité et fait sans aucune espèce de convenances. Je la plains sincèrement, car son malheur a fait sur moi une profonde impression, et je me sens heureuse de n'avoir pas à le redouter pour moi-même. — Nous avons passé ensemble trente jours, qui se sont évanouis comme l'éclair. Et pendant ce mois privilégié, pas de bals, pas de toilettes, rien qui ne fût selon mes pensées et mes goûts. Constance déteste toutes ces bagatelles, sa sœur

s'en prive assez volontiers, et je trouvais mon compte à suivre le plan qu'elles s'étaient fait.

Ainsi, de petites conversations intimes, nos souvenirs de pension loin des salons où l'on médisait, une visite de chaque jour dans quelque église, le soir une promenade hors de la ville, à pied ou en voiture, suivant le goût et les forces de Constance; quatre ou cinq petites excursions à la campagne, où nous goûtions les premières annonces du printemps; lire, faire de la musique, dessiner; rire à notre aise de M.... qui prétendait avec tout le sérieux d'un antiquaire que la confession n'était en usage que depuis Luther et Calvin : voilà à peu près notre histoire pendant ce trop court intervalle. Et au milieu de tant de choses, je n'ai pas besoin de rappeler nos projets, nos plans pour l'avenir, et comment chacune de nous a souvent arrêté ses comptes avec la Providence, qui nous donnera tout juste ce qu'elle voudra, et rien de plus.

Voilà où j'en suis maintenant. Treize mois se sont écoulés depuis le jour où Dieu daigna me manifester une de ses pensées sur mon âme. Encore une fois je n'en doute pas, et je me crois assurée de n'avoir plus à consulter sur ce point. Assez de difficultés m'ont été faites pour que je n'aie plus à craindre les charmes du monde : c'est de quoi je bénis surtout l'adorable Maître que je veux servir, d'avoir si bien ménagé tout, que je n'appréhende plus de traverses nouvelles. Quels que soient les

objets qui m'environnent et les promesses qu'on me fait, rien ne me sourit comme l'idée de cette vie pure et cachée que j'attends et que j'implore. Que me fait tout le reste? Qu'importent les biens si vantés d'une vie différente? sont-ils des biens pour qui les méprise et n'en veut pas? Ah! de bon cœur je les laisse à ceux qui les aiment: ils ne m'ont jamais rendue si heureuse qu'une seule pensée du ciel a pu le faire. Je veux donc garder mon bonheur. Si quelque chose pouvait le troubler, ce serait que mon père en fût malheureux. Mais je le connais assez pour ne pas douter de sa tendresse; il m'aime véritablement, il a pu se méprendre sur ce qui fera la félicité de sa fille: et qui ne pardonnerait à un père de mêler aux sentiments de son cœur des espérances qui flattent la plus noble peut-être et la plus délicate de toutes les ambitions!.. Mais ces idées s'évanouiront devant ma persévérance; il ne lui restera plus que son amour, dépouillé alors de tout préjugé, de toute vue périssable. Il comprendra enfin qu'il n'a jamais voulu m'aimer pour lui seul, et son attachement même fera ce qu'aujourd'hui son attachement semble lui interdire. Et moi... combien ne sera pas plus douce encore la joie que Dieu me donnera!

Oh! Seigneur, daignez l'éclairer de vos saintes lumières; faites-les pénétrer jusqu'à ce cœur qui ne vous connaît pas assez, et que tant de vertus rendent si dignes de vous connaître. Pour moi,

vous le savez bien, je suis à vous et veux rester à vous toute ma vie. Si je craignais de changer, je vous conjurerais de fixer mon inconstance; je vous prierais de m'éprouver par tous les revers, par toutes les angoisses de ce monde, plutôt que de m'ôter mon unique espérance, ma plus chère consolation... Mais je sais trop comment vous m'avez conduite pour croire que vous m'abandonnerez : guidée encore par votre sagesse, j'arriverai, je l'espère, au terme où je dois vous trouver, vous posséder sans partage, jouir de vos pieux entretiens, m'enivrer des charmes inexprimables de votre amour.

En relisant ces pages que j'ai tracées à la hâte, je me sens pénétrée de reconnaissance pour vos bienfaits : si j'étais péniblement tourmentée, si quelques doutes, comme des nuages au milieu d'un ciel favorable, venaient m'ébranler quelquefois, je les relirais encore, je reverrais ce que vous avez fait pour moi, je ne pourrais me persuader qu'après tant de marques d'une protection toute-puissante, mon divin protecteur voulût me perdre et me délaisser. Ainsi, ô mon Dieu, le souvenir de vos miséricordes me soutiendra en me remplissant d'espérance, et, comme la grande sainte qui m'inspira de l'imiter en écrivant mes pensées et mes affections, je vous resterai d'autant plus attachée que vous aurez formé entre vous et moi une chaîne plus indissoluble et plus douce.

Vierge sainte, pieuse Marie, à vous et à votre divin Fils toutes mes volontés, tous les mouvements de mon cœur.

FIN DU CAHIER D'ALODIE.

LETTRE V.

Le comte de Villier à M. Derbigny (1).

De L... 21 mars 1831.

Monsieur l'abbé,

Le hasard a fait tomber ce matin même entre mes mains une lettre adressée par vous à ma fille. Cette lettre m'étonne encore, quoique je l'aie relue plusieurs fois. Se peut-il qu'elle soit de vous? Est-ce M. Derbigny qui professe des principes si peu sages? est-ce de lui que doivent arriver jusqu'à une fille qu'idolâtre son père, des maximes exagérées, et des conseils si opposés à l'esprit de la religion? Ah! Monsieur, c'est donc à vous que je dois d'être menacé depuis sept mois du malheur dont la seule pensée me désole et m'accable!...

Quand vous me fîtes, Monsieur, de la part d'Alodie, une confidence que j'aurais voulu tenir d'elle-même plutôt que d'un étranger, vous sûtes aussitôt tout ce que je pensais. Je regardai cette idée de ma fille comme une chimère; je crus que c'était un de ces caprices d'enfant qui peuvent germer dans l'esprit d'une jeune personne sans ex-

(1) Cette lettre et la suivante nous ont paru être ici, malgré leurs dates, dans l'ordre naturel qui leur convenait, puisqu'elles doivent faire suite au cahier d'Alodie.

périence, mais qu'une foule d'obstacles empêchent naturellement de s'y développer, et qui meurent à peine conçus. Telles furent les espérances qui adoucirent subitement les tristes impressions que me fit cette funeste nouvelle. Alors je vous découvris mon âme : je ne vous laissai ignorer ni ma peine ni les considérations qui semblaient l'alléger; s'il vous en souvient, vous fortifiâtes de vos propres réflexions ces sentiments si précieux au cœur d'un père : et aujourd'hui, Monsieur, je trouve dans une lettre écrite, signée par vous, la preuve que vous me trahissez, et que si ma fille m'est ravie, je ne devrai ce malheur qu'à vos suggestions...

Je ne puis croire, Monsieur, que tel soit l'esprit de votre ministère : vous n'avez point été chargé, probablement, de jeter le trouble et le chagrin dans une famille qui vous avait témoigné plus que de l'estime, de désunir ceux qui se chérissent, et de les placer réciproquement dans une position qui devienne pour chacun d'eux une source intarissable de regrets.

Croyez-vous, en effet, qu'à mon âge et condamné par la mort d'une femme qui vingt ans fit le bonheur de ma vie à n'avoir plus de jouissance ici-bas que dans l'amour de mes enfants, je puisse me voir sans gémir séparé de ceux que le ciel me laisse? Et ma fille sera-t-elle heureuse aussi, quand, après une courte expérience de la vie qu'elle ambitionne, elle s'apercevra que ses vœux la gênent,

et que le bonheur n'est pas dans le silence et l'inaction? Voilà, Monsieur, ce que je crains pour moi; voilà ce qu'il m'est permis de redouter pour elle.

Je ne me fais pas, comme beaucoup d'autres, une fausse idée du cloître et des vertus prétendues qu'on y pratique. Je rends hommage à la religion, que je respecte, et dont vous savez que les œuvres ne me sont pas étrangères. Mais je vois avec peine qu'on la comprend mal, et que sous son nom, dont on abuse toujours, on proclame une multitude effrayante de règles et d'objets dont elle n'a que faire. Qui pourra me persuader, par exemple, de l'utilité de ce que vous appelez la vie religieuse? N'y a-t-il pas un grand mérite à s'enfermer entre quatre murs pour tout le temps que la Providence vous accordera sur la terre, à y vivre ignoré d'un monde qu'on ne sert point, et dont les dangers problématiques n'ont de réalité que dans de jeunes têtes exaltées par le beau idéal de vos descriptions? Vous parlez du repos de la conscience et de la paix du cloître : mais qui vous a dit, Monsieur, que dans le cloître ma fille trouvera l'un et l'autre? Vous ne lisez sans doute pas dans l'avenir, et je demanderai quelle garantie vous lui donnez de vos promesses? Quels reproches n'aurez-vous pas à vous faire un jour, si, entraînée dans une route où elle se perde et se désole, c'est à vous qu'elle puisse

reprocher de l'y avoir conduite ! supporterez-vous cette pensée ! Sous les fausses apparences d'une félicité illusoire, vous ne lui aurez procuré que des remords ; et c'est à vous que devra son malheur une pauvre jeune fille que son rang, sa fortune, ses qualités, tout enfin appelle à être heureuse et à partager son bonheur avec quelqu'un digne de l'apprécier.

Ah ! Monsieur, vous n'avez jamais compris le cœur d'un père ! autrement auriez-vous écrit cette lettre ?

Je ne puis croire que Dieu nous ait donné des enfants pour nous les ravir par cette espèce de mort anticipée, et je regarderais comme outrageant la plus belle loi de la nature le père qui se laisserait ainsi dépouiller de ce qu'il a de plus cher. C'est vous dire, Monsieur, que je ne donnerai jamais mon consentement à ce parti extrême auquel ma fille paraît décidée. C'est vous avertir combien peu servirait que vous lui écrivissiez encore. J'ose croire que vous voudrez respecter des intentions qui doivent vous être sacrées et que je ne vous exprime qu'avec la plus profonde conviction. A moi seul j'espère éclairer ma fille sur ses véritables intérêts. C'est moi que la Providence a chargé du soin de son avenir : laissez-la donc désormais se diriger par les avis de quelqu'un qui la connaît mieux que personne, et dont le zèle ne

l'égarera pas. Ce moyen de la rendre heureuse me paraît au moins aussi infaillible que tant d'autres qui lui ont été révélés.

Le comte DE VILLIER.

LETTRE VI.

M. Derbigny au comte de Villier.

La F... 29 mars 1831.

MONSIEUR LE COMTE,

Votre lettre du 21 de ce mois a dû me jeter, vous l'aurez pressenti peut-être, dans un grand étonnement. Elle me vient en effet d'un homme que ses qualités m'ont rendu cher aussitôt que des relations plus étroites m'ont permis de l'apprécier. Comment ne serais-je donc pas affligé des reproches qu'il m'adresse, et pourrais-je me reconnaître dans tout ce qu'il me dit de moi-même?

Je me dois, Monsieur, de repousser ici tant d'inculpations qui m'affligent. Toutefois ce ne sera point avec aigreur : je veux vous montrer la vérité simplement, opposer de solides raisons à celles que vous croyez avoir contre moi, et ensuite vous laisser juge de ma propre cause.

Sans doute vous vous rappelez qu'un jour ce fut vous qui me chargeâtes de la direction de mademoiselle Alodie. Vous vouliez que sous vos yeux la religion continuât en elle ce qu'elle y avait fait de

bien chez les pieuses maîtresses qui vous la rendaient ornée de tant de précieux avantages ; et moi je me sentais porté à entretenir dans une âme innocente et pure les saintes vertus que je croyais y découvrir. Le soin que je pris de répondre à votre confiance, l'amitié intime qui s'était formée entre vous et moi, celle que j'avais portée à M. votre fils dès que je pus le connaître, me rapprochaient de plus en plus de vous, et semblaient alors devoir me garantir des étranges accusations que je subis.

Comment se peut-il qu'à des sentiments qui me furent si favorables succèdent tout-à-coup d'autres pensées ?

Ma faute est toute dans un fait que je ne pouvais ni faire naître ni prévenir. Veuillez bien observer, Monsieur, que je n'ai déterminé en rien le désir qu'a eu mademoiselle votre fille de se faire religieuse, et que je m'en voudrais toute ma vie de l'entraîner dans une vocation qui ne serait pas évidemment la sienne.

Lorsque, embarrassée par la crainte de vous affliger, et cédant à une timidité fort naturelle à son âge et dans une telle circonstance, elle me pria de vous parler de ses projets, vous savez, Monsieur, dans quels termes je m'en acquittai. Je puis dire en passant qu'alors je ne me regardai pas tout-à-fait chez vous comme un *étranger*. Je dus vous faire part de ma mission : votre déplaisir m'avertit que vous étiez père; je me sentis entraîné à vous con-

soler par des considérations qui pouvaient y apporter quelque adoucissement; mais, en accomplissant la tâche que j'avais reçue, en vous manifestant sur les intentions de mademoiselle Alodie des pensées qui vous semblèrent conformes aux vôtres, je ne voulus m'engager à rien qui blessât l'indépendance de sa conscience et de ses penchants. J'avouai bien la possibilité future d'un changement que vous espériez, mais il ne fut jamais ni dans mon esprit ni dans mes paroles de désapprouver absolument ses désirs.

Voilà ce que je devais répondre pour moi-même, Monsieur. Avant d'en venir à une petite discussion que certains passages de votre lettre rendent ici nécessaire, qu'il me soit permis d'ajouter quelques mots dont vous ne vous fâcherez pas.

Je sais que vous respectez la religion, Monsieur le comte : je dis plus, vous l'aimez, et les vertus qu'elle inspire ne vous sont pas étrangères. N'ai-je donc pas le droit de m'étonner que vous la traitiez un peu légèrement sur des choses que doit régler son autorité immédiate? Souffrez que je le dise : il est, à l'égard de certaines matières, une compétence qui appartient peu aux hommes du monde. Ceux-ci n'en peuvent avoir cette idée juste qui vient d'études attentives auxquelles ils ne peuvent pas toujours se livrer; avouons donc que beaucoup d'erreurs involontaires doivent influencer leurs jugements, parce qu'il est toujours facile de se tromper sur ce

qu'on ne voit pas bien, et que celui qui se trompe est, par cela même, et malgré toute la droiture possible, disposé à se laisser prévenir.

C'est ainsi que je m'explique, Monsieur, ce qui concerne dans votre lettre et la vocation en général, et la vie religieuse en particulier.

Sans doute je ne puis trouver mal que dans le principe vous ayez espéré de mademoiselle votre fille de tout autres dispositions que celles dont je fus une fois l'interprète. Mais penserai-je avec vous que sa persévérance doit être le sujet de votre chagrin et l'objet de votre opposition ? A Dieu ne plaise, et c'est ici qu'il est besoin de nous entendre.

Pour quiconque ne veut pas nier le dogme de la Providence, il doit être certain que Dieu ne peut destiner tous les hommes au même genre de vie; cette uniformité de soins et d'occupations serait également opposée à la nature qui développe dans chacun des goûts différents, et à la sociabilité qui suppose nécessairement des conditions diverses. Cela posé, il faut que Dieu exerce sur les créatures qu'il a douées de raison une action directe, à l'aide de laquelle il les mène vers un but qu'il se propose, et qu'elles ne peuvent atteindre qu'au moyen d'une certaine aptitude naturelle, d'une quantité proportionnée de forces physiques ou morales, et d'un penchant qui les détermine vers un dessein plutôt que vers un autre. C'est là ce qu'on appelle vocation : chacun a la sienne ;

pour la connaître il lui suffit de s'étudier, d'examiner où le portent son goût et son aptitude ; pour l'accomplir il ne faut plus ensuite que du zèle et de la fermeté.

Mais tout homme n'est pas appelé à juger seul de sa vocation : il pourrait se tromper, prendre souvent pour un avertissement de la Providence un caprice de l'imagination, un jeu frivole de l'esprit; puis, par une conséquence aussi funeste qu'inévitable, s'égarant dans une route dont il n'aurait pas aperçu les difficultés, il échouerait au lieu d'arriver au port. C'est pourquoi il était de la sagesse divine de subordonner une démarche si importante à l'influence de la religion ; et s'il s'agit ici plus que jamais d'obtenir un conseil prudent et désintéressé, à qui le demander préférablement qu'au ministre de cette religion si pleine de sollicitude pour notre bonheur, qu'à cet homme dont il a été dit si exclusivement que *ses lèvres devaient être les dépositaires de la science d'en-haut*, et que c'était de lui seul que devait nous venir l'interprétation de la doctrine ? Oh ! s'il en était ainsi !... si presque tous, aveuglés par des intérêts de ce monde, séduits par des vanités, tourmentés de désirs frivoles ou coupables, n'oubliaient pas cette loi trop méconnue ; si l'on ne se formait pas d'un établissement quelconque des idées toutes païennes ; si enfin, tout en avouant la suprématie d'un pouvoir occulte et divin, l'on ne

professait pas dans sa conduite une sorte d'athéisme, nous verrions beaucoup moins de célibataires vicieux, de mariages que le ciel ne peut bénir; un grand nombre de professions, envahies sans choix et sans prudence, ne deviendraient pas tous les jours la proie de tant de gens qui s'y perdent et les déshonorent.

Et vous blâmeriez, Monsieur le comte, une fille qui vous est chère d'avoir tout fait pour s'assurer des vues de la Providence sur elle? et vous pourriez taxer de folie le prêtre qui, pour répondre à sa confiance, lui aurait dit ce que lui suggèrent et son expérience de chaque jour et les lois si admirablement sages de la religion qu'il enseigne?

Je me rappelle vous avoir entendu parler, Monsieur le comte, des abus qu'introduisait autrefois dans les communautés l'admission de tant de jeunes personnes que des considérations purement humaines y renfermaient. Ce n'était certes pas là des vocations, je l'avoue; mais je crains que vous ne jugiez trop par elles celles qu'on pourrait avoir maintenant. Si Dieu, dont les desseins nous restent impénétrables, a renversé par une violente secousse un monument que déparaient certaines pierres, devons-nous croire qu'il ait voulu frapper d'une même réprobation d'autres pierres qui en eussent été les plus dignes ornements?

La vocation religieuse est la moins ordinaire, et cela doit être : mais est-elle pour cela chimérique,

et faut-il dire inutiles au monde les personnes que la Providence porte à ce genre de vie? Non, Monsieur, elles ne sont pas inutiles celles qui, dans les privations d'une vie cachée et laborieuse, se dévouent à l'éducation de l'enfance et préparent ainsi le bonheur de l'âge mûr; elles ne sont point inutiles celles qui s'abaissent aux plus humbles soins pour des malades à qui rien ne les attachait et dont elles allégent les infirmités ou consolent les derniers moments; elles ne sont pas inutiles celles qui prodiguent, au sein d'une société dont elles ne se réservent que les misères, des exemples de vertus chrétiennes qu'elles portent jusqu'à l'héroïsme; qui dans les calamités publiques apprennent aux hommes comment il faut se dévouer, et qui, une fois leur sainte et noble tâche accomplie, s'effacent de la scène où elles ont recueilli l'admiration et les louanges pour se préparer à d'autres sacrifices et à d'autres douleurs; enfin elles ne sont pas inutiles celles même qui dans une retraite absolue élèvent continuellement des mains pieuses vers le ciel, ne font que gémir en faveur de la terre, demandent la conversion du pécheur, la persévérance du juste, et par de secrètes austérités s'efforcent d'expier les scandales du monde comme s'il s'agissait de leurs propres égarements. Telles sont les pensées de la foi, et si la religion ne les admettait, la religion se manquerait à elle-même.

De ces considérations générales passons à une

autre qui deviendra ici toute personnelle.

Le cœur humain que Dieu a voulu orner de qualités dont chacun est susceptible, et qui s'ouvre à tant de passions et de vices qui le désolent, se modifie étrangement dans les individus. Les uns naissent avec une ardeur singulière pour les grandes choses, aiment le monde et ses distractions bruyantes, se produisent, s'élèvent de tous leurs efforts; d'autres, avec un caractère plus tranquille, recherchent la paix d'une vie obscure et paisible, s'inquiètent peu des disputes des hommes, regardent en pitié les entreprises de l'ambition ou de l'orgueil, et ne se trouvent heureux qu'en évitant ce qui fait le bonheur de la foule. Ces derniers, surtout dans un siècle comme le nôtre, s'ennuient facilement de ce qui les entoure. Tant de révolutions politiques et morales les jettent dans un trouble qui gêne leur organisation; ils éprouvent un malaise inexplicable, d'où résulte presque toujours le besoin de rompre avec cette société travaillée par de si violentes passions. L'histoire nous offre une réalisation remarquable de cette pensée : dans tous les âges où des tempêtes publiques sont venues fondre sur l'état social et lui imprimer une commotion profonde, nous voyons les déserts se peupler d'anachorètes, les monastères se remplir; l'homme vient alors implorer de la solitude un repos dont son cœur est avide, et qu'il ne rencontre nulle part ailleurs. Aussi ne devons-nous pas être

surpris de voir, après les orages dont la France fut ébranlée, surgir de leurs cendres ces maisons de refuge où la religion essuie tant de larmes, où elle console de tant de pertes et de malheurs dont elle seule peut consoler. Tous les pouvoirs qui nous ont régis tour à tour depuis quarante ans ont toléré les communautés de femmes; deux ou trois abbayes de trappistes existent encore, et nous savons que l'une d'elles a reçu naguères un personnage important que son rang dans l'une des premières cours de l'Europe semblait devoir y retenir (1). Qui nous prouvera enfin que, si d'autres en assez grand nombre offraient un refuge aux malheureux qu'obsèdent de grandes peines ou de grandes erreurs, la société serait aujourd'hui affligée de tant de suicides et d'assassinats! Un couvent vaudrait encore mieux, il me semble, que le poignard ou la rivière (2).

Ainsi donc, ne fût-ce que sous le rapport moral et indépendamment de toute idée religieuse, l'utilité des monastères est évidente. C'est une planche qui tombe du ciel devant le naufragé.

Mais je reviens à la pensée toute divine qui présida à l'origine de ces pieux établissements, et je dis qu'elle a fait de l'état religieux une vocation aussi certaine que toute autre. En effet, que Dieu

(1) M. Derbigny parle sans doute du P. de Géramb.

(2) Qu'aurait dit l'auteur de cette lettre s'il l'eût écrite en 1835, lorsqu'une horrible succession de suicides est venue donner à ces pensées une autorité si incontestable?

soit auteur du bien, qu'il s'intéresse au bien-être de ses créatures ici-bas, et je ne crois pas qu'on puisse nier son intervention dans ce qui intéresse ou les particuliers ou la société en général.

Maintenant, Monsieur, laissez-moi supposer que mademoiselle de Villier s'ennuie aussi elle de ce monde où vous prétendez la retenir : ce sentiment, qu'on ne définit jamais bien, n'est pas moins difficile à concevoir. Elle a un excellent père à qui elle rend justice; ce père lui prodigue toutes les preuves possibles de sa tendresse, il ne rêve qu'à son bonheur et s'efforce en tout de le procurer. Il berce sa jeunesse des espérances d'un avenir riant, il ne lui présente la vie qu'embellie de ce reflet de joie et de prospérité dont on se flatte d'autant plus quand on peut disposer de tant de moyens; il lui propose un époux, la dote magnifiquement, la presse de se livrer au monde qui lui sourit et l'appelle... Et cependant la jeune fille écoute froidement ces offres qu'elle dédaigne ; tout cela lui pèse ; elle porte ailleurs des vœux ardents ; au lieu de ces objets qu'on étale à ses yeux et qu'on vante à son inexpérience, elle demande un autre bonheur : celui de n'être plus rien ici-bas qu'une de ces créatures privilégiées que Dieu attire vers lui par un charme inexprimable. On s'étonne de ce goût qu'on n'avait pas soupçonné ; on rit de ses idées, on oppose mille obstacles à leur accomplissement ; on s'élève avec force et autorité contre un dessein si bizarre en apparence :

mais elle, elle oppose aux raisons et aux empêchements le calme d'une longue persévérance ; elle parle avec modération de ses contrariétés présentes, avec joie de son doux et saint avenir. C'en est fait, un autre époux l'a demandée, elle s'est promise, et rien ne l'en détournera... Je me tromperais bien, Monsieur, s'il ne fallait pas voir dans tous ces détails les marques d'une vocation véritable ; et vraiment, si Dieu veut s'emparer de votre fille, ce n'est ni à elle ni à moi qu'il faut s'en prendre : c'est à lui seul que vous devez, me semble-t-il, vous plaindre et demander raison.

Libre à qui le voudra de m'accuser ici de mysticisme et d'exagération, car j'ai d'autres arguments en faveur de ma thèse.

Vous êtes père, Monsieur le comte, et la Providence vous a donné des enfants moins pour vous que pour eux-mêmes. Votre autorité sur eux a reçu du ciel un caractère sacré, qui ne ressort pas moins de vos saintes obligations que des sentiments qu'ils vous doivent. Mais êtes-vous tellement leur maître que vous puissiez dominer leurs inclinations les plus légitimes, restreindre les droits qu'ils tiennent de la nature, et vous jeter entre eux et leur avenir pour le régler d'après vous, au risque de les tromper et de les perdre ? Vous hésiteriez, je dois le croire, à rompre définitivement les liens qu'un amour pur aurait formés entre deux jeunes gens qui vous solliciteraient de le bénir. Pour peu

que vous y vissiez de convenance, votre cœur se rendrait à leurs prières; vous craindriez de soumettre toute leur vie aux suites funestes d'un refus opiniâtre, et vous aimeriez mieux vous donner un gendre que de vous exposer à mériter un jour les reproches de votre fille. Eh bien! je vous le demande : ces reproches, ne vous y exposeriez-vous pas encore en usant de contrainte pour l'éloigner d'un autre état qu'elle choisit, en la forçant de rester dans une sphère qui ne doit pas être la sienne? Il ne faut pas vous le dissimuler, Monsieur; point de sentiment plus impérieux que celui qui nous rapproche de Dieu par une inspiration secrète : tous les autres, si vifs qu'ils soient d'abord, s'affaiblissent enfin et cèdent aux circonstances; à celui-là, au contraire, il faut que tout cède, il vit le dernier dans notre cœur. Vous pourrez donc le méconnaître, mais non le détruire; vous pourrez le persécuter longtemps peut-être, mais l'anéantir, jamais!...

Je puis avoir quelque usage de ces choses; c'est pourquoi je hasarderai un conseil que je regrette de n'avoir pu vous donner plus tôt. La violence, ou du moins une opposition trop marquée, ne devant pas réussir contre l'inclination de Mlle Alodie, prenez, Monsieur, le parti le plus sage : c'est également, j'en suis sûr, celui qui convient le mieux à votre cœur. Décidez-vous à la laisser disposer d'elle-même; dites-lui qu'après avoir mis en œuvre

tous les moyens suggérés par votre tendresse pour éprouver une vocation encore incertaine, vous consentirez à ne plus l'entraver si elle persiste ; demandez-lui un délai après lequel vous promettrez de la laisser libre ; et dans cet intervalle, observant ses habitudes, étudiant son caractère, soyez vous-même dans une espèce de neutralité, et, si je puis le dire, d'indifférence, qui dispose votre âme à un dénoûment prochain, quel qu'il soit. De cette marche prudente et méthodique résultera pour vous ou la conviction que rien ne devait retenir dans le monde une jeune personne qui ne lui était pas destinée, ou le témoignage intime de ne l'y avoir retenue que par les seules chaînes de la conscience et de la raison.

Je m'aperçois, Monsieur, que ma lettre est déjà bien longue : j'ose croire cependant qu'elle ne vous aura pas déplu, et j'en trouve l'assurance dans mes intentions. Pour moi, je m'empresse d'oublier quelques petites expressions peut-être offensantes à mon caractère et à mon cœur. Eh ! comment n'excuserais-je pas aussi ce cœur froissé d'un père ! comment ne prierais-je pas le ciel de l'instruire et de le consoler !... Oui, je me mets à votre place : vous n'avez vu dans ce que j'écrivais à votre fille ni mes leçons de modération et de patience, ni mes encouragements à remplir ses devoirs de fille soumise, ni mes conseils, pourtant si clairement exprimés, de profiter de ses épreuves pour exami-

ner toujours mieux la volonté du Seigneur sur elle; tout contristé que je ne fusse pas de votre avis, vous avez pris mes consolations pour du prosélytisme, et mes raisonnements pour ceux d'un homme abusé. Encore une fois, je comprends cette petite colère de quelques heures; mais j'espère que maintenant, après m'avoir entendu, et relisant, s'il se peut encore, ma lettre incriminée, vous me rendrez justice, car vous apprécierez mieux ma position et mes devoirs.

Encore une fois, pardon, Monsieur le comte, pour ce volumineux plaidoyer qu'autorise le droit de légitime défense, et qui ne restera pas inutile, je l'espère, pour votre conviction. Je vous ai parlé à cœur ouvert; veuillez donc me rendre justice, me confirmer votre bienveillante amitié, et recevoir l'assurance de la mienne, toujours aussi sûre et aussi dévouée. L'abbé DERBIGNY.

LETTRE VII.

Alodie à madame Sainte-Sophie.

De L... 19 septembre 1831.

Je ne sais ce que vous devenez, ma bonne mère; ou vous êtes malade, ou vous n'avez pu encore terminer la lecture de ma grosse histoire, ou vos laborieuses affaires ne vous permettent pas de sa-

tisfaire à mon impatience : ne concevez-vous pas combien j'en ai de vous lire, ou plutôt de vous entendre, car dans toutes vos lettres il me semble que vous me parlez.

Ma tante est restée huit jours avec nous : nous en avons passé quatre à la campagne où elle a bien voulu m'accompagner, car le mauvais temps n'empêche pas d'y avoir des affaires, et mon père aime beaucoup à se reposer sur moi de celles qui l'y appelleraient. Ce sont vraiment huit bons jours que j'ai eus là. Mme de Villeloin m'a paru bien différente de ce qu'elle était. Son titre de tante, que j'ai toujours respecté, ne m'avait pas empêchée de remarquer en elle beaucoup de choses que je n'y aurais pas voulues : c'était, par-dessus tout, une vanité quelquefois beaucoup trop marquée de ses qualités extérieures et de sa fortune. Je l'ai trouvée tout-à-fait changée ; un sermon qu'elle a entendu à Villeloin a renouvelé ses idées sur tant de misérables objets qui l'avaient séduite : tant il est vrai qu'aux âmes droites il faut beaucoup moins de l'éloquence pompeuse d'une cathédrale que de cette simplicité naturelle que j'ai admirée dans quelques églises de campagne, et en particulier à Saint-Réal (1). Quoi qu'il en soit, trois ans ont suffi pour faire de ma chère tante une femme ac-

(1) Maison de campagne de M. de Villier ; l'église du château est celle de la paroisse.

complie; et j'ai réfléchi que si l'on savait toutes les ressources qu'offre la religion pour améliorer les cœurs et les caractères, personne n'oserait en dire du mal. N'est-il pas admirable de voir une jeune femme d'abord légère et futile, n'aimant que le luxe et l'ostentation, professant pour les choses de piété une sorte d'indifférence, prétendant qu'elle ne voudrait pas pour tout au monde qu'un de ses enfants fût prêtre ou religieuse; n'est-il pas admirable de la voir tout-à-coup rentrer en elle-même, jusqu'à se dépouiller de ses goûts mondains, modérer l'excessif emportement de ses volontés par une douceur angélique, parler de Dieu avec une onction qui touche, et dirigeant elle-même l'éducation de ses enfants qu'elle offre tous les jours au Seigneur, les guider par ses exemples et ses douces leçons vers une perfection qu'ils apprécient déjà, et leur insinuer en tout la pensée de Dieu comme celle qui doit présider à leurs actions et diriger leurs pensées? Et cela sans effort, sans affectation, avec une simplicité charmante, et uniquement par ce mouvement de foi qui produit de si grandes œuvres dans ceux qui s'y abandonnent. Aussi il faut dire que ces petits enfants sont aimables. Natalie a dix ans et montre une raison supérieure à son âge; elle est mûre déjà de tout ce que la sagesse chrétienne peut donner de modestie et de candeur. Sa mère la dispose à faire cette année sa première commu-

nion ; quoiqu'elle la trouvât un peu jeune, son curé, à qui elle s'en rapporte entièrement, lui a fait comprendre qu'un an ou deux de plus ou de moins n'étaient rien, mais que la sagesse et les dispositions intérieures étaient tout, et qu'il fallait se hâter de faire venir le bon Dieu dans cette petite âme dont la pureté et l'innocence encore si intactes ne pouvaient manquer de lui plaire. Félix n'a que sept ans ; il lit très-bien et répond avec assurance sur les questions les plus importantes du catéchisme. Sa mère le lui a appris, aussi bien qu'à sa sœur, non en lui faisant répéter à satiété les mots et les phrases de chaque leçon, mais en exerçant beaucoup plus le cœur et l'intelligence que la mémoire et l'imagination, au moyen d'expositions nettes et précises des dogmes, de comparaisons justes et sensibles, et surtout par un langage plein de conviction et d'amour. Il est résulté de ces soins une instruction réelle dans ces aimables enfants ; non-seulement ils savent et comprennent, mais ils aiment et désirent. Natalie parle sans cesse du bonheur qu'elle aura de recevoir son Dieu ; elle fait là-dessus des raisonnements aussi solides qu'un prédicateur ; et Félix, qui regrette d'être *si petit*, demandait l'autre jour à sa mère de prier le bon Dieu qu'il grandît bien vite pour faire sa première communion. Le soir nous reçûmes la visite d'un vicaire général. Le petit bonhomme, qu'il se plaisait à faire causer, grimpa sans façon sur ses ge-

noux, et, changeant brusquement de conversation, lui dit : « C'est-il vrai, Monsieur, que je suis trop » petit pour faire ma première communion ? Ne » pourriez-vous pas me la faire faire tout de même? » » Et comme son interlocuteur répondait, pour esquiver, que Monseigneur ne le voudrait pas permettre : « Eh bien, reprit-il, demandez-le-lui donc » pour moi, vous viendrez nous le dire demain. »

J'ai beaucoup parlé à ma tante de ma vocation. Je pense que mon père, qui avait connu sa sœur telle que je vous l'ai dépeinte d'abord, et qui n'a guère aperçu son changement dans les deux premiers jours qu'elle a passés avec nous, ne l'aurait pas volontiers laissée venir à St-Réal, s'il avait su combien elle partage ma manière de voir. Toujours est-il que j'ai trouvé dans ses entretiens autant de consolations que de prudence. « C'est une grande chose, m'a-t-elle dit, que cette résolution à exécuter. Je crois bien, d'après ce que vous me racontez de vos efforts et de vos combats, que vous êtes appelée par Notre-Seigneur ; mais puisqu'il semble vous laisser le temps d'un examen toujours plus solide, vous entrerez dans ses vues en profitant de ce délai pour vous examiner encore. Vous n'en serez que plus sûre ensuite de n'avoir agi que d'après lui. »

Nous nous sommes embrassées en regrettant beaucoup de nous quitter. Elle a fait promettre à mon père qu'au mois de mai j'irai à Villeloin respirer l'air du printemps. Si je suis encore *de ce*

monde-ci, je ne demande pas mieux ; mais j'espère de jour en jour n'en plus être, et quoique je me voie frustrée depuis si longtemps, mon cœur vit toujours dans cette attente.

Et vous, bonne amie, que pensez-vous de moi? Oh ! vous avez dû lire toutes ces petites pages, et déjà vous savez que croire de l'auteur. Mais dites-le-lui, de grâce; si vous saviez combien je m'ennuie que vous ne me répondiez pas !..... J'ai pourtant besoin que vous me souteniez : un peu plus libre, un peu moins inquiétée qu'à l'époque où j'écrivis mes *Mémoires*, je suis cependant éprouvée par les mêmes obstacles; quoiqu'un peu plus résignée, je verse souvent les mêmes pleurs; je n'ai pour moi, encore une fois, que la perspective du bonheur que je me promets. C'est devenu pour moi une conviction; c'est là que Dieu me veut et qu'il m'attirera. On me parle des malheurs du temps, des orages qui menacent les établissements religieux : mais que m'importe? il n'en sera jamais que ce que Dieu permettra. Toutes ces catastrophes à venir, je le sens, ne m'ôtent pas la vocation présente ; j'irai outre, j'arriverai au terme; et s'il plaît alors au souverain Maître de toutes choses d'éprouver ma constance, ne me donnera-t-il pas comme à tant d'autres la force pour résister, le courage pour combattre? Je l'ai dit et je le répète souvent, surtout au pied de mon crucifix où je trouve de si doux épanchements : le

monde ne me sera jamais rien. J'obéis à une espèce d'impulsion qui me maîtrise, et elle ne peut venir que du ciel quand elle purifie les sentiments et les affections comme elle le fait en moi. Je vous en prie, ma bonne mère, écrivez-moi promptement, par charité, au nom de Notre-Seigneur; songez que vous avez ici une fille malade que vos paroles guériront, et qui serait presque décidée à ne pas prier, d'ici à ce qu'elle en reçoive une lettre, pour celle qu'elle aime encore et qu'elle veut aimer toujours.

ALODIE.

LETTRE VIII.

Madame Sainte-Sophie à Alodie.

De N... 8 octobre 1831.

Vous ne vous trompiez pas, ma chère petite; une des trois raisons que vous attribuez à mon silence m'avait seule empêchée de vous répondre aussitôt que je l'aurais voulu. J'ai été malade, et, bon gré mal gré, il a bien fallu renoncer au plaisir de vous écrire, sinon à celui de penser à vous.

Je ne suis rétablie que depuis trois jours; j'ai bien souffert, mais à quelles souffrances une religieuse n'est-elle pas disposée? Elle a continuellement présente devant elle l'image de

celui qui embrassa pour le salut de tous tant de souffrances volontaires ; elle a promis de l'imiter et de le suivre : et dans ces langueurs mêmes d'un corps affaibli, dans ces douleurs violentes qui abattent et exténuent, il y a encore des douceurs pour quiconque sait penser à Dieu et les lui offrir. Tel est un des plus grands avantages de notre saint état : on se fait à tout, on supporte tout, et une âme ainsi exercée ne craint pas beaucoup la mort, je vous l'assure.

Mais je m'aperçois que je vais faire une dissertation sur les souffrances, ce n'est pourtant pas mon intention. Je vous dirai seulement aujourd'hui ce que je pense de vos *Confessions*, puisque vous m'en priez, et j'y ajouterai quelques remarques sur vos dispositions pour la vie religieuse.

Je trouve dans cet ensemble d'actions et de sentiments des indices d'une vocation véritable. Cette marche de la Providence qui semble vous placer dans le monde et vous inspirer néanmoins des goûts si peu mondains ; votre éloignement pour les plaisirs, votre penchant pour la solitude, et surtout cette raison, la dernière et la plus solide, qu'en dépit des considérations opposées et les plus raisonnables en apparence, vous ne cédez qu'à un besoin irrésistible, à une voix secrète qui l'emporte dans votre cœur et malgré vous sur tout ce que peut objecter la nature ; tout cela, mon enfant,

me laisserait sans inquiétude sur votre destinée, s'il n'était pas d'autres réflexions à faire, et de bien importantes. Je découvre, sans doute, que vous avez songé sérieusement à ce parti ; vous avez examiné avec tout le soin possible et vos inclinations et la volonté de Dieu; vous avez triomphé des périls les plus graves; votre confesseur partage votre conviction et vous croit appelée. En voilà certes bien assez pour établir toutes les présomptions en votre faveur. Mais est-ce là tout? Non, ma chère fille, et il ne faut pas se croire assurée encore de sa vocation ; car, arrivée où vous en êtes, on manque, après tout, d'un secours essentiel : on n'a pas encore la lumière qui dissipera toutes les ténèbres et jettera sur votre conscience un jour pur et éclatant. Je veux parler de l'expérience de la vie religieuse, vie fort belle aux yeux de certaines personnes qui ne la comprennent pas et se trompent sur son essence et ses particularités ; vie qui n'est point du tout celle qu'on se figure, et que vous n'avez vue encore que de deux points qui prêtent à l'illusion : autrefois parmi nous, quand tout vous souriait au milieu de ces maîtresses qui vous aimaient et vous gâtaient peut-être un peu ; maintenant de votre cabinet, où les couleurs favorables égayent le tableau et l'embellissent à vos regards. Je conçois que, s'il était possible sur la terre de trouver un bonheur sans mélange, nous le ren-

contrerions dans la retraite où Dieu nous a placées; mais il n'est pas dans les meilleures choses d'être parfaites, et de là les inconvénients qui se mêlent à nos avantages.

Il est prudent d'étudier les uns et les autres; et quand vous les connaîtrez bien, quand vous les aurez pesés d'après vos forces, vous pourrez décider avec vous-même si Dieu vous parle toujours le langage qu'il semble avoir tenu jusqu'ici.

Je veux surtout vous entretenir de cet objet, et je m'y trouve autorisée par la confiance que je vous connais en moi. Indépendamment de ce que vous dites de flatteur pour notre communauté dans un écrit que vous n'aviez destiné qu'à vous seule, et sans m'arrêter à ce que vous rappelez qui pourrait un tant soit peu réveiller mon petit amour-propre, je vous assure, ma bonne Alodie, que je vous veux beaucoup de bien et vous aime sincèrement. C'est pourquoi je ne vous dissimulerai rien des difficultés d'une vocation qui a quelque chose de bien beau, il est vrai, mais qui ne laisse pas, je le répète, d'avoir aussi ses teintes sombres, comme toutes les autres.

La vie religieuse, mon enfant, consiste dans les trois vœux qui nous y attachent. Les méditer, afin de ne les prononcer qu'avec prudence, voilà l'objet du noviciat; les accomplir avec toute l'exactitude d'une conscience pure, intègre, c'est l'œuvre à faire jusqu'à la mort. Ces deux choses demandent

assez de détails pour que je leur consacre une lettre tout entière ; je n'en parlerai donc pas aujourd'hui. Heureuse si je puis encore par là vous rappeler mes tendres sollicitudes d'autrefois ! Mon cœur, sans doute, me porterait à vous attirer vers nous. Quel bonheur j'éprouverais de vous voir revenir ici pour écouter de nouveau les leçons de la piété et de la vertu ! Mais quelques sentiments que nous vous conservions, la vérité avant tout, la gloire de Dieu qui se trouve dans la sainteté de ses créatures, votre salut enfin, et il n'est pas douteux que vous ne puissiez le faire hors du cloître, si le Seigneur ne vous y appelle pas. Ainsi donc, ma chère Alodie, je vous renvoie aux conseils de M. Derbigny, et vous engage à une espèce d'indifférence, jusqu'à ce que vous voyiez très-clairement par mes réflexions et les vôtres ce qu'il faut définitivement choisir ou du monde ou du couvent.

Mais, à propos de M. Derbigny, une chose m'a préoccupée à la fin de votre cahier. Vous n'y faites pas mention de celui qui a remplacé votre premier directeur ; j'aurais voulu pourtant savoir à quoi m'en tenir pour le présent sur cet article. Il n'est pas peu important, comme vous l'avez remarqué vous-même, de bien choisir ce guide que Dieu associe réellement pour nous aux saintes fonctions de notre ange gardien. Vous me direz ce qui en est.

Notre bonne supérieure, à qui j'ai parlé de vous,

est indisposée depuis trois jours ; nous espérons que ce ne sera rien. Je vous quitte pour aller auprès d'elle. Sa santé, très-affaiblie, m'oblige souvent de la remplacer. Elle m'a chargée de vous dire qu'elle ne vous oublie pas, et se recommande à votre souvenir devant le bon Dieu. Elle s'est frappée de l'idée d'une mort prochaine, mais nous espérons que le ciel ne nous l'enlèvera pas encore ; elle fait tant de bien parmi nous !

J'ai aussi à vous dire les amitiés empressées de quelques-unes de vos anciennes compagnes qui sont encore ici. Entre autres, Anastasie, Honorine, Clémence et sa sœur pensent à vous et réclament votre souvenir.

Adieu, ma chère Alodie, jusqu'à notre prochaine lettre.

SAINTE-SOPHIE.

LETTRE IX.

Alodie à la même.

De L... 15 octobre 1831.

Je n'ai plus besoin de vous dire, bonne mère, que j'aime toujours vos avis, que par conséquent je vous saurai toujours gré de vouloir bien me les donner. C'est pour vous presser que je me

hâte de vous répondre. Hélas ! quand me furent-ils plus nécessaires qu'aujourd'hui !...

Il faut que je vous le dise, puisque votre bonté m'encourage à ne plus rien vous cacher. Depuis le départ de ma tante, je suis toute changée ; les plus tristes réflexions se sont emparées de mon esprit et l'ont absorbé complétement ; elles m'ont jetée dans un abattement et un malaise que je ne définis point. Je pense continuellement au couvent ; je m'ennuie de tout ce qui m'environne ; un fond de tristesse involontaire me poursuit et m'accable ; cela me rend malade, et je crois que je ne tarderai pas à le devenir sérieusement. Je ne sais quelle cause assigner à cette disposition que je cherche vainement à maîtriser. Avant l'arrivée de Mme de Villeloin, je m'étais sentie atteinte de quelques impressions semblables que sa présence avait dissipées ; les voilà revenues plus fortes que jamais, et triomphant de tous les efforts que je fais pour les repousser et les détruire. Quelque chose que j'entreprenne, je n'y trouve que du dégoût ; je sens que je ne suis pas où je devrais être. Rien ne me plaît de ce qui me touche le plus : la lecture que j'aime tant m'est insipide, la musique et le dessin me fatiguent, la présence de quelqu'un m'est à charge, et, au lieu de mon ancienne gaîté qui avait résisté jusqu'ici à tous les assauts, je suis dominée par un sentiment de peine qui produit en moi plus que de la mélancolie, une espèce de langueur qui circule presque

dans toute mon intelligence, attiédit l'activité de mon esprit et ne me laisse trop souvent que la force de pleurer. Oh! que j'en ai besoin quelquefois surtout!... Et dans ces moments, c'est à vous que je pense, à mes heureuses compagnes, à Honorine, à Clémence, dont le souvenir est venu encore, à la fin de votre lettre, ajouter à ce que je souffre. Oui... elles sont plus heureuses que moi...

Vous jugez, ma mère, si j'ai dû, souffrant tout ce que je n'exprime ici qu'imparfaitement, éprouver des peines encore plus vives en lisant ce que vous me dites de vos doutes sur ma vocation. Serait-il possible que je ne l'eusse pas! Non, Dieu m'aurait trompée, et, si cela était possible, je l'aime trop pour qu'il le veuille. J'ai vu trop clairement dans mon cœur ce qu'il veut et ce qu'il faut que je fasse. Ne cherchez pas à me persuader autrement.... Pour Alodie il n'est de bonheur que dans ce qu'elle désire, et Dieu le demande aussi, car je l'aime trop pour m'abuser dans cette obéissance. Ah! dites-moi plutôt combien il est doux de quitter pour lui ce qui flatte nos sens et captive notre âme si petite et si vaine; dites-moi ce que vous éprouvez vous-mêmes, saintes religieuses, de bonheur et de repos; dites comment vous anticipez de cette vie sur une autre dont l'éternelle félicité vous est accordée d'avance. Voilà ce que je veux, quoi qu'il arrive.

Mais je m'aperçois que je m'égare, ma bonne

mère, et j'oublie déjà vos sages conseils. Voyez comme votre pauvre fille est à plaindre : en ce moment encore, elle ne songe qu'à elle, et serait prête à vous oublier si le saint empire que vous avez pris sur tout son être ne réclamait hautement pour vous. Ah! malgré tout, que le Seigneur ne me reproche jamais d'avoir fermé l'oreille à votre voix que j'ai tant aimé à écouter comme la sienne. Me voici toute calme, bonne mère, et je vais vous parler comme aux jours de mon bonheur.

Ce que vous me dites qu'il faut s'éprouver soi-même, n'ai-je pas dit que M. Derbigny avait eu soin de me l'inspirer? J'oublie à présent si j'en ai fait mention dans mon cahier ; mais je me rappelle fort bien qu'il m'interrogea sur ce que je pensais à cet égard ; il s'assura que j'avais bien songé à toutes les difficultés intérieures de la vie du cloître, et ce fut sur mes réponses à toutes ses questions qu'il ne craignit pas de m'encourager. D'après cela n'ai-je pas dû croire comme lui?.. et puis n'y a-t-il pas un noviciat à faire dont rien ne peut me dispenser, et pendant lequel je n'aurai qu'à examiner de plus près les desseins de la divine Providence sur moi? Mais je le comprends, vous devez avoir pour parler de ces grandes choses une grâce particulière : dites-m'en donc ce que vous pensez ; continuez d'être ma maîtresse et mon institutrice, de me conduire et de m'enseigner ; com-

mencez mon noviciat en me développant les secrets de cette vie mystérieuse à laquelle j'aspire, je vous devrai bien plus que l'éducation : le bonheur.

Vous me demandez qui a remplacé M. Derbigny dans l'administration de ma conscience. Je pourrais dire personne, car je trouve un large vide dans mes ressources actuelles sur ce sujet. Après le départ de ce dernier, quelques circonstances m'ont entraînée vers un ecclésiastique dont la réputation comme prédicateur m'avait fait espérer beaucoup. J'ai trouvé effectivement en lui un saint prêtre, mais je n'ai rencontré là ni les lumières ni le zèle de M. Derbigny pour mon avancement. Il est vrai qu'il veut bien m'écouter; mais quand il s'agit de me conseiller, c'est tout différent : il hésite, il semble craindre de se tromper, il m'engage à attendre, et cela me fait croire qu'il ne sait encore à quoi s'en tenir sur ma vocation. D'un autre côté, il tient cependant à ce que je remplisse tous mes devoirs envers mon père, dont la position à mon égard rend la mienne si difficile; et comme cela est plus spécialement du ressort de la confession, j'ai toujours l'avantage d'avoir un guide qui ne me laisserait pas errer, si l'envie pouvait m'en prendre. Pour la direction j'ai fort heureusement une autre voie, et j'y reconnais la bonté de Dieu qui me l'a ouverte. Mon cher et pieux Antonin semble être venu pour m'aider de ses sages entretiens et soutenir mon courage. C'est à

lui que j'ai recours dans mes doutes et mes inquiétudes. L'expérience que j'ai faite en mille rencontres de ses précieuses qualités, la confiance qu'on lui témoigne à L... où il est déjà connu et fait beaucoup de bien, lui auraient ouvert mon cœur quand il n'eût pas été mon frère. Mais ce titre, qui me le rend si cher, lui vaut aussi de ma part un abandon et une franchise qui me soulagent et l'intéressent lui-même à ma sanctification. Nous parlons souvent de mes affaires; je lui soumets et mes ennuis et mes perplexités. Persuadée qu'on ne peut que se tromper en se dirigeant par soi-même, je suis la marche qu'il m'indique, avec autant de dévoûment que de confiance, et je m'en trouve toujours fort bien. Il n'y a que dans mes peines présentes que sa parole a moins de force contre moi. Je ne m'explique vraiment pas cette persécution secrète que me fait subir une puissance cachée dans mon cœur et que je veux inutilement déterminer : sans lui que deviendrais-je, n'ayant à qui me confier, ignorant le remède à un si grand mal, et surtout ne sachant quand finiront ces cruelles épreuves? Dieu soit béni de tout! J'ose espérer qu'il étendra sa main sur mon âme pour la consoler et la guérir. Cette pensée m'est venue aujourd'hui à l'occasion d'une lettre qu'Antonin a reçue. Après en avoir effacé la signature et la date, il me l'a fait lire, et j'ai adoré Notre-Seigneur qui l'a rendu digne d'être si utile à des âmes qui ont souf-

fert comme la mienne. Après cette histoire je ne puis désespérer de moi. Quelque jour aussi aurai-je le bonheur de vous en écrire autant, et de vous témoigner enfin une reconnaissance que je vous devrai à tant de titres?.... J'ai demandé à Antonin qu'il me permît de vous envoyer cette lettre que vous lirez avec plaisir et édification. Il y consent, pourvu que vous la voyiez seule et la lui rendiez. Il me charge de vous offrir en même temps son souvenir respectueux. J'ai à réparer, moi aussi, non un oubli, mais une négligence qu'excuseront peut-être tant de préoccupations qui m'assiégent : c'est de ne vous avoir rien dit encore pour votre vénérable mère supérieure. Soyez assez bonne pour lui dire que je l'aime et la respecte toujours comme autrefois ; je prie souvent pour elle, comme pour vous. J'apprends son indisposition avec peine ; Notre-Seigneur, je l'espère, daignera permettre que bientôt vous m'annonciez le rétablissement d'une santé qui vous est si précieuse. Adieu ; vous ne tarderez pas à m'envoyer quelques mots de consolation. Encore une fois, toute parole de vous me sera chère, j'implore votre amitié... Oui, enseignez-moi ce qu'il faut que je fasse, et ne craignez pas d'écrire tout ce que vous pensez. Que veux-je autre chose que la volonté de Dieu?... Je le prie de vous rendre tout ce que je vous devrai, et vous embrasse comme l'une de vos filles les plus fidèles.

ALODIE.

LETTRE X.

Une Religieuse à l'abbé de Villier.

R.... 9 septembre 1831.

Monsieur,

L'intérêt que vous m'avez témoigné et les heureuses suites de vos soins sur mon âme semblaient exiger que je ne fusse pas si longtemps sans vous écrire : mais vous saviez avant moi ce que c'est qu'une religieuse, toujours occupée, jamais à elle; et bien souvent vous vous serez dit que si je ne vous remerciais pas enfin de m'avoir conduite dans l'asile que je désirais si fort, c'est que là je ne pouvais pas toujours disposer de quelques instants. Mais que vous dirai-je maintenant? Mes expressions pourront-elles jamais assez vous rendre ma reconnaissance? Voici aujourd'hui quatre mois que j'habite cette paisible solitude où j'ai pour toujours trouvé ce que le monde ne m'avait pu donner. Hélas! ce bonheur chimérique, je l'y aurais encore longtemps cherché si vous ne m'en aviez fait connaître le vide. Quand je pense que sans vous je serais maintenant aveuglée par les mêmes erreurs, entraînée dans les mêmes illusions, je me trouve impuissante à rendre au Seigneur d'assez ferventes actions de grâces. Après lui qui voulut se servir de

vous, Monsieur, c'est à vous seul que je dois tout. Que serais-je devenue si, au lieu de ce prêtre charitable et plein de douceur que Dieu m'envoya, je m'étais trouvée éloignée de la vertu, qui déjà me paraissait tant difficile, par une sévérité à laquelle je devais m'attendre, il est vrai, mais qui aurait infailliblement accablé ma faiblesse ?

Ce fut cette charité sainte, Monsieur, qui vous fit prendre une si grande part à mes misères et qui vous intéressa à ma position. Que de fois vous me promîtes le bonheur dans la pratique de cette religion que j'avais si peu goûtée ! et quand l'Esprit saint eut daigné m'indiquer la voie où je marche, combien ne dus-je pas à vos lumières, au discernement que vous fîtes de mes dispositions, à la sage lenteur de vos décisions et de vos conseils? Vous apprendrez donc avec plaisir, j'en suis sûre, que je suis heureuse ici, et que tous les jours je promets à Dieu d'y rester, en le conjurant de bénir de plus en plus celui dont il se servit pour m'y conduire. Non, le monde ne connaît pas, ne pourra jamais connaître à quel point le Seigneur peut changer en douceurs ineffables les amertumes de cette vie !... Nous sommes ici quarante-sept religieuses dont il n'est pas une qui ne sente le même contentement que moi. Quand elles ne le diraient pas, on le verrait à la sérénité qui brille sur tous les visages, à la charité qui règne parmi nous, à la piété qui préside à tous les exercices. Hélas ! avec

un sincère désir d'imiter mes sœurs et de suivre comme elles le chemin de la perfection à laquelle je suis appelée, je m'aperçois que je suis bien loin d'elles encore, et que j'ai des efforts à faire pour parvenir à leur mérite. Avec l'aide du ciel je ne me découragerai pas, et j'espère arriver. On m'a confié une classe de vingt-cinq enfants, toutes de douze à quinze ans, que je dois former en même temps à la piété et à la science convenable à leur âge. Cet emploi me plaît et me console : je pense, en m'en acquittant, qu'après avoir été assez malheureuse pour donner de mauvais exemples dans le monde et détourner ainsi de la religion ceux qui m'ont imitée, c'est une faveur de la divine miséricorde que je puisse maintenant réparer tout cela en inspirant à de jeunes âmes des sentiments et une conduite qui les sanctifient et portent les autres au bien. Je trouve aussi beaucoup de douceurs dans le saint exercice de l'oraison : c'est là particulièrement que Notre-Seigneur me parle ce langage de son cœur, que le bruit du monde ne m'empêche plus d'entendre. Si quelque chose me coûtait, ce serait l'obéissance que mille obligations diverses mettent chaque jour à de nombreuses épreuves : mais, aidée des conseils du pieux et savant directeur que la Providence m'a donné ici et des encouragements qui me viennent de tant de saints exemples qui m'édifient, je passe facilement pardessus ces petites difficultés ; je commence même à

sentir que la nature ne murmure plus autant et que la grâce la fait taire. J'ai été malade quelques jours vers le milieu du mois dernier : c'était de fatigue, et peut être aussi, d'après le médecin, des suites du changement d'air et de régime dont j'avais un peu souffert sans rien dire à mon arrivée dans la maison. Me voici tout-à-fait convalescente; et cette petite indisposition, que j'ai tâché de mettre au pied de la croix, aura servi du moins à me laisser quelque loisir pour vous écrire, et à connaître la charité de mes sœurs, qui m'ont soignée avec une affection dans laquelle j'ai reconnu que les liens du sang ne sont pas plus forts que ceux de la religion.

Maman est venue me voir : elle m'a parlé de vous, Monsieur, de façon à me faire croire qu'elle est bien revenue sur votre compte : elle m'a dit qu'on vous avait beaucoup regretté; elle a surtout paru contente de me savoir heureuse infiniment au-delà de ce qu'elle avait prétendu. Je suis persuadée que vous apprendrez cela avec autant de plaisir que j'en ai à vous le dire. C'est ainsi que Dieu se plaît à justifier ceux que le monde a condamnés si légèrement. Pour moi je suis revenue pour toujours, je l'espère, de l'estime que j'avais trop faite de l'un contre la gloire de l'autre. Soyez assez bon, Monsieur, pour toujours prier que je persévère dans ces sentiments, et veuillez agréer ceux du profond respect avec lesquels j'ai l'hon-

neur d'être, Monsieur, votre très-humble servante. Sœur NATALIE.

LETTRE XI.

L'abbé de Villier à madame Sainte-Sophie.

De L.... 17 octobre 1831.

MADAME,

C'est avec la même confiance que ma sœur vous a toujours conservée que je m'adresse à vous dans une circonstance où j'ai besoin d'être secondé par quelqu'un qui l'aime et dont les observations puissent lui être profitables. Comme elle ne me cache rien, je sais qu'elle est en correspondance avec vous; et vos lettres, que j'ai lues avec autant de plaisir que d'édification, m'ont persuadé que vous connaissiez fort bien son cœur et ses dispositions d'à présent. Vos conseils lui sont très-utiles; elle y attache tout le prix qu'ils méritent; et si j'avais quelque titre pour les réclamer encore de vous, je vous prierais de ne pas lui ôter ce secours. Mais c'est en son nom que je vous en conjure; vous lui avez toujours montré une bonté de mère; quand Alodie se vit privée de la sienne, si digne des regrets éternels de ses enfants, vous avez bien voulu lui en servir. Cette tendre affection a

laissé dans son souvenir des traces ineffaçables ; elle vous regarde comme une autre mère, comme une amie pleine d'indulgence et de zèle ; et je me sens porté à partager pour ceux qui s'intéressent à elle toute sa reconnaissance.

J'aime Alodie autant qu'on peut chérir une sœur. Son excellent caractère, sa piété douce, son cœur qu'elle m'ouvre avec une simplicité que j'admire, et dans lequel je ne vois que des vertus, tout concourt à fortifier une amitié que notre respectable mère avait vue naître dès l'enfance et entretenue avec tant de soin. Dans les circonstances difficiles où elle se trouve, elle a encore un autre titre à ma sollicitude : elle est malheureuse ; et tel est, Madame, l'objet de cette lettre, qui doit vous prévenir de ce qu'elle ne vous aurait peut-être pas confié.

Autant que personne vous avez pu vous apercevoir maintes fois qu'Alodie a reçu du ciel, avec bien des qualités, une imagination vive, qui les relève toutes en les développants, mais qui ne lui eût été qu'un funeste présent si elle fût devenue moins vertueuse. Il n'est pas jusqu'à la vertu même qui ne puisse souffrir de ce beau privilége de notre intelligence, pour peu que se répandant sur nos désirs et nos affections les plus légitimes, il nous porte avec trop d'ardeur ou de promptitude vers des objets qu'il est permis de vouloir. Alors il s'opère en nous, à notre insu et

comme malgré nous-mêmes, une révolution subite qui, de la patience et de la résignation trop longtemps éprouvées, nous fait passer au découragement et presque au désespoir. C'est ce qui arrive à ma pauvre sœur. Contrariée, par un père qui la chérit tendrement, dans une vocation que je crois bien la sienne, longtemps elle a supporté tout avec une fermeté et une douceur qui ne pouvaient venir que de ses convictions et de profondes espérances. Elle se consolait par la confiance qu'elle mettait dans les promesses de notre père, qui semble pourtant n'avoir voulu, en les réitérant à de certains intervalles, que gagner du temps et lui cacher un refus trop formel. Mais, depuis un dernier entretien avec lui, la pauvre enfant a vu tomber cette confiance, et son courage n'est plus capable de la soutenir. Toujours triste, parlant à peine, surprise souvent à pleurer, la privation qu'on lui impose épuise, pour ainsi dire, toutes ses pensées. Je ne puis, moi qui pouvais tant sur elle, la tirer de cet ennui : elle ne me parle plus que du poids qui, dit-elle, accable son cœur; et quand je la quitte, sa femme de chambre, bonne fille à qui elle se confie volontiers, devient le témoin d'un chagrin que rien ne paraît plus devoir calmer. Je lui ai quelquefois entendu dire qu'enfin son *exil* finirait un jour, qu'à sa majorité du moins elle pourrait suivre un attrait irrésistible, et que d'ailleurs elle espérait n'avoir

pas à attendre jusqu'à ce terme un consentement qui devait seul désormais la rendre heureuse. Aujourd'hui cette consolation même ne lui est plus rien, elle n'y compte pas; et hier, comme je voulais calmer sa peine en lui insinuant qu'à la rigueur ce moyen pourrait être un jour invoqué, ses yeux se remplirent de larmes, elle me regarda : « Ah! dit-elle, avant cette époque le jour sera venu où je n'aurai plus à me plaindre de personne. »

Cette persuasion l'affecte, son imagination s'en empare, et je ne doute point qu'elle n'en soit occupée habituellement. Mon père témoigne du mécontentement de ce qu'il appelle de l'humeur; et dans son aveuglement, que j'excuse par le sentiment qui le produit, il ne voit pas que cet état peut devenir dangereux pour sa fille. Je pense bien autrement, et je le lui ai dit : je crains qu'Alodie ne tombe malade, et j'ai appris à trembler à la seule pensée de ce mal, depuis que j'ai vu mourir de cette peine une jeune personne dont la mère en restera à jamais inconsolable.

Je suis prêtre, je sens tout ce qu'impose de prudence et de discrétion le ministère de la conduite des âmes; je ne me prononce jamais qu'après le plus mûr examen sur ce qui regarde le choix si important d'un état, quel qu'il soit, et quelque personne que cela regarde. S'il en était autrement, combien je me ménagerais d'inquiétudes à la suite de ces innombrables décisions que je dois à

tant de personnes ! Mais après avoir pris toutes les précautions nécessaires pour ne pas me tromper, je garde le sentiment que je me suis fait, et je me crois obligé de l'entretenir dans ceux que je conduis, jusqu'à ce que des preuves contraires (car il peut en survenir quelquefois) viennent détruire l'opinion que j'avais acquise. Je puis le dire ici : d'après ces principes, je n'ai pas le moindre doute que ma sœur ne soit appelée à la vie religieuse par la volonté de Dieu qui l'y pousse. Tout a contribué à me le faire croire ; et quand on trouve des caractères si frappants de vocation exclusive dans un sujet qui, d'ailleurs, ne se dément pas ; quand on ne peut attribuer ni à un caprice d'un moment, ni à aucun motif naturel, la détermination qu'il a prise ; quand, malgré les épreuves et les obstacles les plus puissants, on y persévère, et que ni l'âge, ni les biens du monde, ni un avenir séduisant, ni les violences mêmes ne peuvent triompher de ce que certains autres veulent bien appeler une chimère, et qu'on ne s'arme contre les oppositions du monde que de douceur, de zèle pour les devoirs qu'on y a trouvés, de force et d'une généreuse fermeté, je ne crois pas qu'il soit permis en conscience de combattre ce penchant si énergiquement soutenu. Un prêtre ne peut le méconnaître ; je n'ose dire comment un père devrait agir...

Une jeune personne que j'ai connue il y a quelques années vient d'entrer dans une communauté

d'où elle m'a écrit ; elle me parle de sa joie que sa mère partage, à ce qu'il paraît, après s'être opposée néanmoins aux désirs de sa fille. J'ai cru devoir montrer sa lettre à Alodie, afin de la consoler et de ranimer ses espérances en lui offrant un exemple du succès qu'elle désire. J'ai même consenti à ce qu'elle vous l'envoyât, Madame ; vous pourrez en tirer les mêmes conséquences pour son repos, et lui faire envisager comme plus prochain qu'elle ne pense le terme des chagrins qui l'affligent. Je vous en prie au nom de votre amitié, dites-lui tout ce que vous suggérera votre cœur et votre expérience ; exhortez-la à me croire ; vous ranimerez par une eau vivifiante cette plante qui dépérit sur un sol qui n'est pas le sien, et vous ajouterez à ma gratitude pour tant d'intérêt que vous lui avez déjà témoigné.

J'ose me recommander à votre pieuse charité devant Dieu, et vous conjure de croire, Madame, au respect de votre très-humble serviteur.

L'abbé DE VILLIER.

LETTRE XII.

Madame Sainte-Sophie à Alodie.

N... 22 octobre 1831.

Vous m'affligez, ma chère enfant, par quelques passages de votre lettre ; vous me consolez par

quelques autres, de sorte qu'en pesant ces deux extrêmes je me sens portée à ne désespérer de rien. Je conçois que vous puissiez souffrir des contrariétés qui vous sont suscitées : la peine est un sentiment involontaire; comme la pensée, on ne s'explique pas de quelle façon elle naît dans notre âme : on la sent, et c'est là trop souvent, hélas! beaucoup trop pour notre cœur. Mais je ne concevrais pas que vous pussiez vous décourager, vous laisser abattre, et oublier ainsi l'une des plus belles prérogatives de l'âme qui souffre : le droit d'offrir ses souffrances et d'en demander le prix à celui qui le premier ouvrit la voie étroite et y marcha. Si vous étiez avec moi et que vous me fissiez part de vos chagrins, je me trouverais éloquente ; je vous presserais de dissiper les nuages qui assombrissent actuellement toutes vos pensées. Faites, ma chère fille, comme si nous nous parlions ; dites-moi encore : Oui, vous avez raison, bonne mère Sainte-Sophie, je ne veux plus m'écouter seule, et si je suis trop peu forte pour vaincre, je vais intéresser à mon sort le Dieu qui nous ordonne d'espérer toujours : un regard sur la croix, un mot d'amour au pied du tabernacle vont me rendre le repos qui s'enfuit.

Vous le voyez donc, je n'aurais pas voulu certainement vous attrister par mes réflexions, et vous m'avez mal comprise en y voyant des doutes sur l'ordre de la Providence à votre égard. N'ai-je pas

dit au contraire tout ce qui me portait à voir comme vous? N'ai-je pas énuméré les motifs de ma conviction; et pour cela fallait-il vous désoler, au lieu de vous livrer avec calme et dans un sincère désir de la volonté de Dieu à la confiance que je voulais vous inspirer?

Méfiez-vous, mon amie, de l'une des plus belles facultés de notre esprit, car elle peut devenir la plus nuisible : méfiez-vous de votre imagination, qui embrasserait ou repousserait avec une égale ardeur et ce qui lui plaît et ce qui la heurte. Il faut également s'éloigner de ces deux excès en usant de son intelligence et de ses moyens selon l'esprit du Seigneur qui opère tout avec patience.

Et s'il est besoin d'une autre raison pour rendre à votre âme le repos qu'elle implore et changer ses amertumes en douces prévisions, souvenez-vous que de vos troubles résultera une tranquillité que rien ne pourra plus altérer. Un jour viendra où le Seigneur se sera plu à exaucer vos prières : vous serez à lui comme vous voulez y être; et, dans le silence qui régnera autour de vous, dans la paix dont vous jouirez, quels charmes ne trouverez-vous pas à vous rappeler vos combats, à voir la main de Dieu soutenant sa faible créature contre les entreprises du monde! Quels précieux souvenirs viendront alors vous découvrir les ressorts cachés que la Providence fait mouvoir pour ceux qu'elle aime! Qui pourra alors vous faire douter qu'elle ne vous ait choisie? Non, mon enfant, ne

vous ôtez pas d'avance le plaisir de reconnaître plus tard que Dieu vous aura trouvée fidèle, que pour lui vous aurez tout soutenu, et que votre confiance n'aura pas été trompée. Il en sera de vous comme de la jeune religieuse dont je vous renvoie la lettre. Je l'ai lue avec beaucoup de plaisir.

Puisque vous le voulez, je vais revenir sur quelques-unes de mes dernières paroles, et je vous parlerai de notre saint état qui semble devoir quelque jour, avant longtemps, je l'espère, devenir le vôtre. Sans nous occuper de ce qu'on appelle en général du nom de vocation (sur quoi les simples lumières de la raison naturelle donneraient toujours des notions sûres, quand même la religion n'aurait pas aussi ses principes sur cet objet), nous pouvons dire qu'une jeune personne, à quelque rang qu'elle se trouve et indépendamment de toutes les circonstances, n'a à prendre en ce monde que de trois partis l'un : ou elle restera dans le célibat, ou elle se mariera, ou elle se fera religieuse. Il n'y a qu'un état qu'elle ne peut décliner, et que Dieu a rendu non-seulement compatible avec tous les autres, mais inséparable de chacun d'eux : c'est celui qui se renferme dans le titre de chrétien. Celui-là, il faut nécessairement le suivre ; sans lui il n'est pas possible d'arriver au but où aspirent tous les hommes, et c'est en lui que nous trouvons les règles propres à nous diriger dans l'accomplissement des devoirs de chaque condition.

Une remarque importante pour ce qui regarde

le mariage ou la religion, c'est qu'on s'y engage pour toute la vie. Il est possible de remédier à l'isolement où laisse le célibat dans le monde par des distractions légitimes ; la vie n'y est pas aussi monotone qu'elle paraît l'être tout d'abord, car on n'est retenu par aucun lien, on a devant soi une foule d'objets variés qui la récréent, et si elle ennuie ou devient à charge on finit toujours par ce qu'on appelle prendre un parti. Mais ce parti, on ne le quitte plus ; pour mieux dire, c'est lui-même qui *prend* plutôt qu'il n'est pris, et la moindre de ses conséquences influe sur toute l'existence à venir. La vie religieuse, avec des engagements qui ne sont pas moins indissolubles, entraîne beaucoup moins d'inconvénients, il faut l'avouer.

Dans cette dernière considérée comme vocation, il y a deux objets bien distincts. D'abord il s'agit de discerner si l'on y est appelé, puis à quel ordre on doit appartenir : choses qui méritent toute l'attention possible, et que l'on ne reconnaît qu'en balançant les obligations qui naissent de ce nouvel état avec les avantages qu'il procure.

Les obligations consistent dans le triple vœu de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Par cette observance étroite et continuelle des trois vertus qui ont le plus brillé dans la vie de Jésus-Christ, nous y conformons la nôtre bien plus exactement que si nous vivions dans le monde, où ce genre de perfection n'est pas possible. J'ai un chagrin que je

ne supporte qu'à peine, quand j'y songe : c'est qu'en général on n'a presque jamais que des idées fausses sur cet exercice continuel de l'imitation du Sauveur. On a le tort de nous croire malheureuses, ou de nous regarder comme de bonnes filles qui vivons et mourons sans profit pour la société et pour nous-mêmes : ceux qui ne voient pas en nous des victimes refusent d'y reconnaître le moindre dévoûment. C'est que tout objet veut être considéré de son véritable point de vue ; et certes on ne doit pas s'étonner qu'un philosophe (puisqu'on les appelle ainsi) hostile au christianisme et à tout ce qui en découle, pense de nous tout autrement que le catholique imbu du véritable esprit de sa religion. Et que serait-ce si nous prouvions à ceux qui nous blâment ou nous méprisent que la véritable philosophie est de notre côté ? Jugeons-en. Notre *pauvreté*, en nous dépouillant de tout ce qui captive dans la possession des choses humaines le cœur et l'esprit, nous laisse dans l'un et dans l'autre une plus grande liberté d'action et de pensée. Le cœur de l'homme est toujours où est son trésor, et si ce trésor ne se place point sur la terre, c'est dans le ciel qu'on va le chercher. Tout n'est que vanité ici-bas, tout s'évanouit et nous échappe : celui qui voit sa fortune menacée tremble pour elle et ne dort pas qu'il n'ait pris les moyens de la conserver ; s'il la perd malgré ses efforts et sa prévoyance, il se désole, il se consume en nouvelles entreprises, et trop

souvent enfin le malheureux perd la tête et meurt dans le désespoir. Mais celui qui renonce aux espérances de l'ambition et de la fortune, qui se contente du strict nécessaire et trouve dans cette modération le calme d'une âme toujours égale ; celui qui ne confie pas ses pensées et ses affections aux chances de mille événements aventureux, ne possède-t-il pas une bien plus grande liberté d'esprit ? n'est-il pas plus capable de s'élever à des considérations surnaturelles, de goûter les choses d'en haut, comme dit St Paul ? Si je voulais faire ici la femme savante, mon enfant, ce dont je me garderai bien pour vous et pour moi, je vous citerais vingt axiomes de la philosophie ancienne qui viennent tous à l'appui de ces réflexions. Vous savez à quel point des sages du paganisme affectèrent l'estime de la pauvreté : chez eux elle allait parfois jusqu'à la malpropreté et à la vilenie. Grâce à Dieu, chez nous on n'en fait pas un vice, et je crois que nous entendons un peu mieux la manière de la pratiquer. Au reste ce dénûment absolu ne nous prive que des choses inutiles. Le temps que nous passerions à régler nos intérêts, nous l'employons à des choses sérieuses ; notre supérieure est notre économe et notre dépensière ; et si nous renonçons à satisfaire cette foule de goûts futiles et capricieux qui se partagent la vie du monde, nous achetons en retour une heureuse indifférence. Ne possédant rien, nous ne craignons pas de rien per-

dre; et quand arrive l'heure suprême, dépouillées d'avance, nous ne ressentons aucuns regrets pour des richesses que nous n'avions pas.

J'avoue que la nature ne parle pas tout-à-fait ce langage; elle ne se fait pas sans peine à cette abnégation de tant de choses vers lesquelles l'entraîne un rapide penchant. Mais la foi et l'espérance soutiennent; bientôt on se fait à cette nouvelle atmosphère, on y vit paisible; et comme il ne faut rien de plus à l'âme chrétienne, elle ne tarde pas d'y trouver son véritable repos.

Que vous dirai-je de la *chasteté*, pour laquelle vous avez toute l'estime qu'une âme pure est toujours portée à lui accorder?... Il n'était pas possible qu'elle ne devînt un apanage essentiel de la vie religieuse. Elle y tient aussi étroitement qu'au sacerdoce; car, les devoirs de ces deux états demandant une grande force d'esprit et une attention continuelle, il leur devient nécessaire de rompre avec tout ce qui touche aux sens et aux passions, misérables tyrans, capables seulement de nous rendre esclaves et de nous perdre. Ainsi, outre que cette obligation dégage la religieuse d'une infinité de soins inconciliables avec ses travaux extérieurs ou avec la retraite qu'elle habite, elle y puise encore un plus grand recueillement pour la prière, un désintéressement plus complet et plus prompt lorsqu'il faut se dévouer à de grandes choses, une tendresse plus persévé-

rante et plus douce pour les enfants que presque toujours elle est chargée de conduire, et qui deviennent les siens par une adoption d'amour et de bienveillance. Ceux qui n'en sentent point la beauté peuvent seuls, ma chère fille, se rire de cette vertu que les plus grands ennemis du divin Maître n'osèrent jamais attaquer en lui ; pour ne pas l'admirer il faut n'en avoir pas une idée, et il n'est réservé de l'attaquer et de la combattre qu'à l'être dont la corruption refuse d'en concevoir tous les charmes. Elle est si aimable qu'elle devient à qui l'embrasse comme un parfum qui embaume toute sa vie ; elle n'est point un joug, mais une chaîne légère qui attache au divin Epoux; elle jette sur l'âme une sérénité continuelle; elle est calme au milieu des tempêtes de la vie; elle répand dans toutes les habitudes une aménité et une douceur d'où naît une paix inaltérable ; et c'est à elle, vous le savez, qu'il a été promis de marcher partout dans la céleste patrie à la suite de l'agneau sans tache.

Jusqu'à présent donc, rien de difficile, car être chaste est toujours un devoir, se faire pauvre est un bonheur, et il n'est rien dans ces deux choses dont ne puisse triompher aisément l'Esprit qui nous ouvre la solitude. Tout bien examiné, on y gagne, et je ne compte pas les petits assauts que l'ennemi ne peut manquer de nous livrer quelquefois. Mais voici venir une troisième maîtresse au joug de

laquelle il faut s'asservir, et qui ne paraît pas toujours aussi commode. L'*obéissance* a des droits impérieux sur quiconque se voue à la vie du cloître. Dès que vous y entrez, vous vous soumettez à la règle jusqu'à ne plus voir qu'en elle seule le mobile de toutes vos actions. C'est elle qui fait agir, car c'est elle qui défend ou commande. Elle est la première supérieure de la maison, régentant la supérieure elle-même, disposant de tout avec une précision qui ne se dément jamais, ordonnant les moindres détails, et dirigeant la communauté tout entière par un mouvement unique et spontané tel que pourrait l'imprimer la voix de la Providence. Vous voyez que si quelqu'un aime ses aises et chérit sa volonté propre, il trouve ici de quoi oublier ces complaisantes habitudes. C'est vraiment une reine que cette obéissance, car tout se rapporte à elle dans notre gouvernement, et c'est d'elle que nous viennent toutes les inspirations qui nous guident. Humilité, mortification des sens et du corps, vigilance assidue, recueillement, silence, travail, prière, récréation, tout lui est soumis ; et en tout elle s'efforce de nous former à l'esprit de sacrifice. Quand on vient parmi nous, on ne doit plus y être soi : on doit devenir la représentation vivante de la règle; quoiqu'il en coûte, il faut la subir, et cette exigence ne peut souffrir aucune modification. S'il peut se trouver des exceptions dans la nature de certaines choses et de

certaines circonstances, les supérieurs en sont juges. Ce qu'ils prononcent, on s'y plie; et comme celui qui résiste au pouvoir légitime résiste à Dieu, cette soumission ne doit pas être seulement extérieure, elle exclut jusqu'au droit de se plaindre et de murmurer.

Vous trouvez peut-être cette reine un peu despote, ma bonne Alodie, et il est certain qu'elle s'arroge toutes les prérogatives d'un pouvoir absolu. Mais que voulez-vous? Elle est dans l'ordre de la Providence, et sa monarchie n'est essentiellement que le gouvernement d'un seul. Ne croyez pas toutefois que cette austérité soit bien terrible; elle est clémente et gracieuse au contraire : c'est elle qui fait notre sécurité, parce qu'en écoutant sa voix nous déclinons toute responsabilité personnelle; notre paix, car jamais l'âme n'est plus tranquille qu'à l'abri d'une pieuse soumission. Ajoutons encore, pour vous consoler, que la sévérité de sa toute-puissance est tempérée par l'indulgente bonté de ses interprètes. Celle que nous appelons notre mère est véritablement la mère commune : sa douceur rend aimables les lois qu'elle fait observer; si l'inadvertance en éloigne, son exemple et ses pieuses observations y ramènent; c'est par un chemin facile et coulant qu'on va à la vertu, et ce qui semble la contraindre, en réalité la facilite. A côté de l'obligation on trouve aussi tous les moyens de l'accomplir. La ferveur et le zèle des autres

sont des encouragements qui se multiplient en faveur de chaque œuvre différente ; l'exacte régularité qui partage tous nos jours devient en peu de temps une heureuse habitude, et cette dépendance, qui d'abord nous gêne et nous épouvante peut-être, n'est bientôt plus qu'un saint esclavage où l'on apprend à mieux aimer le Maître qui nous l'imposa.

Voilà ce qui est de notre existence, ma fille. Ici rien n'est exagéré ; les difficultés, les avantages, je vous dis tout, comme une expérience de vingt ans me l'a fait voir, et vous en saurez presque autant que moi si vous devinez ensuite que sous notre équateur il est quelques jours nébuleux, comme partout, mais qu'ils ne cachent le soleil que pour quelques heures ; que la poussière du monde pénètre parfois jusqu'à nous, mais que la piété la secoue et nous en débarrasse ; qu'enfin il y a diverses têtes et diverses humeurs, mais que la charité, qui ne change pas, excuse et supporte toutes les faiblesses.

Quant à l'ordre dans lequel Dieu nous appelle en particulier, c'est sur quoi chacune doit consulter son goût, son tempérament, et souvent même ses habitudes antérieures. Presque toutes les congrégations religieuses ajoutent aux trois vœux ordinaires un vœu spécial qui les attache à l'œuvre de leur fondation : ainsi, l'éducation de l'enfance, le soin des pauvres, l'assistance des malades, le plus

ou moins d'assiduité à la prière ; et ces différents objets varient encore selon les applications multipliées dont ils sont susceptibles. C'est à vous, mon enfant, de consulter à cet égard l'esprit de chaque institut, de le comparer à vos forces, et surtout d'en conférer avec votre Ananie. Sur ce point vous savez ce que je pense. Vous avoir ici serait précieux à celle que vous nommez votre mère, et bien d'autres vous y aiment... Mais consultez le Seigneur, et qu'il décide. Je le bénirai de tout.

Je ne puis trop le répéter, dans une affaire de ce genre un directeur habile est un flambeau indispensable. Je dis habile, parce que tous ne le sont pas: et ce n'est pas là une injure au sacré caractère du sacerdoce, comme on pourrait le présumer; non, car il est certain que les lumières du prêtre lui viennent de Dieu, que Dieu accorde certains dons à de certains hommes qu'il destine par là même à opérer un genre de bien plutôt qu'un autre. Comme il y a des grâces particulières pour l'avantage de l'église, il y a aussi des succès qui sont attachés à ces grâces (1), et parmi elles aucune, je crois, ne mérite plus notre admiration que celle du discernement des esprits. Il est des hommes qui ne l'ont pas reçue : et pourquoi leur en deman-

(1) Mme Sainte-Sophie exprime ici une doctrine qu'elle avait sans doute puisée dans celle de St Paul. Cet apôtre développe fort au long ce même sentiment au 12e ch. de sa 1re Epît. aux Corinthiens.

derions-nous compte? Mais d'autres le possèdent à un degré éminent; ils fouillent jusqu'au fond de votre âme, rencontrent justement ce qu'il faut détruire, ou établir, ou consolider, jugent parfois de vos dispositions véritables au premier coup d'œil, conseillent avec autant de prudence que de bonheur, et n'agissent ainsi que par une exacte connaissance de votre âme, acquise à l'aide de la réflexion et d'une lumière surnaturelle. C'est pour cela que les saints recommandent tant le choix d'un directeur aux âmes qui aspirent à la perfection; et ceci me fait souvenir que vous vous êtes très-bien appliqué cette pensée de St François de Sales, dans votre cahier.

Je vous plaindrais donc, chère Alodie, si vous ne m'aviez appris que le Seigneur a daigné suppléer pour vous à ce que vous n'aviez pas rencontré après M. Derbigny, en vous donnant M. votre frère, dont tant de motifs vous rapprochent, et que je crois effectivement digne en tout de votre confiance. Profitez de cette grâce, mon enfant : elle est bien précieuse et doit vous rassurer pour l'avenir, puisqu'elle vous montre le doigt de Dieu proportionnant ses faveurs à vos besoins. Ecoutez donc ce guide, ouvrez-lui tout votre cœur, dirigez-vous par lui, montrez-lui la même obéissance qu'à celui qui est chargé de vous absoudre. En fait de direction, on se trouve toujours bien d'une grande simplicité.

J'espère que vous ne m'accuserez pas cette fois d'être laconique. Cette lettre vaut presque votre cahier; je serais tentée de vous demander pardon pour mes huit grandes pages, si je ne savais que vous y verrez encore mon cœur sous tant de choses. A propos de cahier, je vais joindre le vôtre à cet envoi : je vous exhorte à le relire; les sentiments de courage et de résignation qui y sont exprimés vous consoleront en vous rendant plus forte que vous ne l'êtes maintenant. Ne restez pas concentrée en vous-même, prenez quelque distraction, faites violence à vos ennuis qui ne dureront pas. Qui vous a dit que ce n'est pas le dernier sacrifice que Dieu exige de vous, et que, satisfait de votre généreuse soumission, il ne fera pas luire aussitôt le jour qu'appellent vos désirs?

Notre chère supérieure ne va pas mieux. La fièvre s'est déclarée hier au soir et n'a pas cessé encore. Je crains de ne pouvoir vous écrire de quelque temps. Priez toujours pour elle, et donnez-moi un prompt avis de votre docilité à suivre mes conseils. Soyez sûre, ma chère enfant, que vous ne sortez point de mon cœur : partout je vous porte avec moi; et chaque fois qu'il m'arrive d'élever mon âme à Dieu dans le jour, je vous trouve au fond de cette âme qui me semblez réclamer auprès de lui mon souvenir. Ce matin j'ai offert la sainte communion pour vos besoins; je n'avais pas oublié qu'aujourd'hui on célèbre dans le

ciel la fête de votre sainte patronne. Je vous le répète : il n'est pas possible que je n'obtienne quelque bonne chose pour vous, je prie avec trop d'ardeur.

Adieu donc encore. J'embrasse ma chère et *déjà toute raisonnable* Alodie. SAINTE-SOPHIE.

LETTRE XIII.

De la même à la même.

N.... 23 octobre 1831.

Me voici encore, ma chère fille, et sans doute vous ne vous attendiez pas à moi aujourd'hui ; mais je suis pressée de vous faire part d'un événement dont j'ai reçu la nouvelle hier, quelques instants après que j'eus envoyé à la poste pour vous : c'est l'abjuration d'Éléonore ; elle me donne sur tout ce qui s'y rattache des détails qui ne peuvent manquer de vous intéresser. Voilà pour moi un sujet de joie bien pure ; mais le Seigneur mêle toujours quelque goutte de fiel dans la coupe de ses consolations : notre digne supérieure se meurt; elle a reçu ce matin l'extrême-onction et le saint viatique. Je crains de vous apprendre bientôt que nous la pleurons. Je vous quitte. Priez pour elle et pour Éléonore dont je vous fais passer la lettre, comme elle m'en prie. Je ne vous eusse point écrit sans cela : mais il me semble que je ne dois

rien négligér pour vous consoler, vous distraire, et vous prouver combien je vous suis sincèrement attachée. Restez dans la paix de Notre-Seigneur, à qui je le demande si ardemment pour vous.

SAINTE-SOPHIE.

LETTRE XIV.

Éléonore à madame Sainte-Sophie.

A.... 14 octobre 1831.

MA BONNE MÈRE,

Que de fois vous aurez pensé à moi depuis trois ans, si votre cœur m'est toujours resté le même! Vous vous serez demandé où j'étais, ce que j'étais, et sans doute la persuasion vous sera venue que j'avais tout-à-fait oublié les bonnes religieuses de N.... Vous devez être d'autant plus étonnée de me voir ressusciter aujourd'hui tout-à-coup à ces relations qui me furent autrefois si douces. Mais il est une autre résurrection beaucoup plus admirable que le Seigneur a daigné faire. Celle qui vous écrivit en sortant de pension pour vous remercier de vos soins, et à qui vous répondîtes avec tant de prudence et de piété une lettre qu'elle conserve encore, était alors une pauvre protestante : elle est catholique enfin, grâce au Dieu bon qui touche les âmes et les convertit. Oui, ma bonne mère, je suis catholique. J'ai beaucoup à vous dire, c'est pourquoi je vais tout de suite vous ra-

conter comment s'est opéré ce prodige de la grâce. Vous le sauriez déjà depuis longtemps, si de douloureux événements ne m'avaient jetée dans une multitude de soins et d'embarras dont je suis à peine sortie.

Vous savez que ma mère n'avait tenu à me placer chez vous que dans l'espérance de me voir arriver par vos exemples à la religion qu'elle professe et qu'elle aime tant; que mon père y avait consenti d'autant plus volontiers, qu'il penchait lui-même vers le catholicisme, et que, déterminé en secret à l'embrasser, il ne restait anglican que pour ne pas laisser échapper la fortune d'un oncle septuagénaire. Un voyage que nous fîmes à Londres, lui, maman et moi, pendant l'été de 1829, avait un peu ébranlé sa résolution; car cet oncle, membre de la chambre des communes, ardent antagoniste des malheureux catholiques d'Irlande, et portant jusqu'à une espèce de folie son esprit de prosélytisme, avait renouvelé ses instances pour que son neveu gardât ce qu'il appelait la foi de ses pères; et les discussions qu'il élevait à tout propos sur les matières de controverse avaient réussi à rejeter mon malheureux père au moins dans le doute : tant il est vrai que l'erreur sait donner à ses plus grossiers sophismes les apparences de la vérité! Moi-même, à qui maman avait souvent parlé de la beauté et de la divinité du catholicisme, je n'avais pas entendu ces dernières

conversations sans en souffrir, et j'étais retombée dans une indifférence complète pour les dogmes que j'avais déjà commencé d'admirer. Et tout cela n'avait été que l'ouvrage de deux mois! Ma mère s'aperçut alors qu'il était temps d'arracher son époux et sa fille aux dangers qui les entouraient, et pressa notre retour en France. Une fois revenu à ses habitudes paisibles, mon père, qu'une inspiration ramenait sans cesse vers des idées saines, s'y attacha de plus en plus par une étude sérieuse des principes débattus entre les deux communions, et enfin il avoua bientôt qu'il était parfaitement catholique dans le cœur. Il avait aussi dirigé mon attention sur les points controversés, et nulle part mieux que dans l'histoire de la réforme je ne voyais de pressants motifs d'abandonner l'erreur pour la vérité. Il me semblait que l'origine seule du protestantisme et la hideuse conduite des hérésiarques et des héros subalternes de la secte prouvaient à tout esprit éclairé ce qu'il fallait en croire. Maman, qui n'avait cessé de prier pour que le ciel achevât son œuvre, était au comble de la joie. Elle nous pressait l'un et l'autre de revenir à la religion primitive, et j'y aurais volontiers consenti. Mais mon père tournait ses pensées vers son oncle qui ne pouvait tarder de mourir; il promettait de se réunir à l'église avant même de recueillir la succession, et naturellement je me voyais enveloppée dans ce retard. Hélas! fatal aveuglement! qui peut s'as-

surer un jour de vie, et pourquoi met-on donc les biens fugitifs de ce monde en balance avec le salut? Nous attendîmes : déjà plus catholiques qu'autre chose, nous nous entretenions souvent de notre avenir. C'était toujours avec un sentiment de foi que nous en parlions, et peu à peu nous en étions venus même, mon père et moi, à ne plus fréquenter les assemblées religieuses de nos coreligionnaires. Quelquefois seulement j'y paraissais encore, afin, disait mon père, de ne pas éveiller de soupçons qui auraient pu se communiquer au loin. Pour lui, il s'en dispensait plus aisément, sous le prétexte de ses affaires et de voyages : car, malgré ce qu'on en répète fréquemment parmi les catholiques peu fervents, les protestants n'ont pas plus de foi que les autres, et sont en général de fort mauvais observateurs de leurs règles, déjà pourtant si faciles.

Nous passâmes ainsi quelques mois, au bout desquels mon pauvre père fut attaqué d'un asthme qui nous donna des inquiétudes. Les médecins indiquèrent des précautions, prétendirent, comme toujours, qu'il n'y avait rien à craindre, et nous nous tranquillisâmes. Cependant de fréquentes observations nous démontraient que le mal ne diminuait pas. Maman, forte, malgré sa tendresse, quand il s'agissait d'être chrétienne, osa parler de ses craintes à son cher malade, et le conjura de s'avouer catholique, de ne plus démentir son cœur,

de reconnaître à la face du monde la lumière qui s'était montrée à lui. Qu'importaient, après tout, des richesses qui nous étaient superflues? que mettre en comparaison avec l'éternité? que répondrait-il à Dieu s'il différait trop une conversion devenue pour lui un devoir indispensable? Ces raisons et mille autres aussi claires ébranlaient sa résistance, mais n'en triomphaient pas. Nous crûmes observer aussi que nous avions à combattre un ennemi que nous n'aurions pas soupçonné : le respect humain, la crainte d'attirer les regards et l'attention publique. Triste observation, ma bonne mère, qui nous fait voir combien l'esprit de l'homme est petit, puisque, tout capable qu'il est de concevoir une chose aussi sublime que la religion, il manque souvent de courage pour l'avouer.

Nous recevions assez fréquemment un certain nombre d'ecclésiastiques de notre ville, particulièrement ceux de la paroisse qui aurait été la nôtre, si nous avions eu le bonheur d'en avoir une. Les sentiments bien connus de mon père, sa réputation de charité pour les pauvres et les libéralités qu'il faisait passer chaque mois entre les mains du vénérable curé de St-Étienne, ses prévenences pour le clergé et une sorte d'intimité avec notre saint évêque, tout concourait à lui mériter l'estime et l'intérêt de ces messieurs. Maman eut recours à l'un d'eux qui vint nous voir, et aborda promptement la question importante. Sa bonté et son zèle

vainquirent enfin les répugnances de mon père, et il fut convenu qu'on s'occuperait sur-le-champ de l'abjuration. Vous jugez du contentement de ma pauvre mère qui en pleurait de joie. Je n'étais pas moins contente : une seule chose traversait mon bonheur ; c'est que papa voulait attendre qu'il fût mieux pour procéder à la cérémonie, étant alors très-fatigué et retenu au lit. Nous parvînmes encore à le déterminer dans notre sens, et on fixa à la semaine suivante l'heureux jour qui devait nous rendre à la vraie foi. Mais qui sait les desseins d'une impénétrable Providence ? La veille de la cérémonie mon père se sentait plus fort. Il s'était confessé plusieurs fois depuis quelques jours, et les heureuses suites de ce sacrement se faisaient sentir à son âme, car il avait de lui-même exprimé le désir que, s'il était assez bien pour s'y transporter, la cérémonie pût se faire dans la chapelle de la communauté du Bon-Pasteur. Dans le cas contraire, Monseigneur voulait bien venir recevoir dans la chambre du malade son abjuration et la mienne. Combien j'étais émue d'avance de ce qui allait se passer ! Combien déjà je rendais d'actions de grâces au Pasteur éternel qui attirait si tendrement à lui deux brebis égarées ! Hélas ! ma joie devait se briser dès ce même soir contre un malheur qui nous jeta dans la consternation. Au moment où nous pouvions le moins nous y attendre, mon pauvre père nous fut enlevé subitement, sans qu'on pût

le secourir, sans qu'il lui fût possible de proférer une seule parole. Au bruit des domestiques, ma mère et moi accourûmes dans sa chambre. On venait de le placer sur son lit, où il conservait encore quelque sentiment de vie; mais il ne pouvait presque pas le manifester, et on ne le découvrait qu'au mouvement de ses yeux; Il les fixait tour à tour sur sa femme et sa fille éplorées. M. Joseph, son confesseur, arriva bientôt; il resta quelques moments seul auprès de lui, il lui donna l'absolution. Quand nous fûmes rentrées, ses traits étaient déjà beaucoup plus altérés: on y lisait une expression de douleur... Tout-à-coup il sourit légèrement en arrêtant ses regards sur un tableau du Sacré-Cœur qu'il avait fait mettre au pied de son lit, et un instant après...

Oh! ma bonne mère, pourrais-je vous dire ce que nous devînmes? Quel coup terrible! et qu'il faut de courage et de force pour adorer alors la main qui nous frappe! J'eus besoin de toute la vertu de ma mère, dont la pensée se portait bien moins sur notre malheur que sur l'âme qui venait de nous échapper, pour me résigner à une volonté toutes puissante. Moins instruite, j'y aurais vu une pénible épreuve pour ma foi; mais tout autorisait en nous les plus consolantes espérances. Mon père était déjà catholique par ses vœux et par ses actes; il n'y avait pas deux heures qu'il avait parlé du lendemain avec une joie impatiente: nous n'avions donc pas

à douter que le Seigneur ne le reçût dans sa miséricorde, et c'était aussi le sentiment de M. Joseph. Dans ce funeste événement Dieu a donc tout préparé pour sa gloire : il aura béni les derniers moments de ce nouveau serviteur qu'il s'était choisi, et appris par un nouvel exemple à bien d'autres que la grâce a des heures qu'il faut saisir, et que trop souvent si on la rejette elle ne revient plus.

Je ne voulus pas attendre, vous le pensez bien, ma bonne mère, que le temps eût calmé une douleur si légitime, pour adopter publiquement la foi que tout le monde me connaissait. J'eus le bonheur enfin d'être catholique. Jamais une si douce joie n'avait inondé mon âme que dans ce beau jour, où je devins ce que je voudrais avoir toujours été. De tristes souvenirs, encore trop récents, se mêlèrent à cette solennité imposante. J'avais désiré que tout se fît d'après les règles de l'église qui m'ouvrait son sein ; les moindres détails me semblaient vénérables, et ceux même qui peuvent se modifier d'après les circonstances, je tâchai que rien n'empêchât de les observer. Notre pieux et digne prélat daigna m'adresser une exhortation que je n'oublierai de ma vie, et pendant laquelle mon cœur, de moitié avec le sien, promit au Sauveur d'adopter avec exactitude et de suivre avec persévérance tout ce que m'inspirèrent ces saintes paroles. Puissé-je y être fidèle ! Je l'espère de sa grâce : elle n'a

pas été me chercher si loin pour m'abandonner.

Je passerais maintenant sur quelques particularités qui suivirent, si je n'y trouvais l'excuse du long silence que j'ai gardé avec vous. Le lendemain de mon abjuration, nous reçûmes la nouvelle de la mort de mon oncle, arrivée quelques jours seulement après celle que nous déplorions tant. Il n'avait rien su de nos affaires, quoique nous lui en eussions écrit sans mentionner toutefois une conversion dont la seule idée l'avait si souvent mis hors de lui-même. Il était à croire que quelque personne officieuse aurait pris soin de l'en avertir, et nous nous étions réservé d'expliquer alors notre conduite. Malgré tout, les événements se compliquèrent de façon que ses dispositions ne purent être changées, et ma mère et moi nous trouvâmes seules héritières. Une succession aussi considérable ne pouvait se recueillir sans que nous fussions sur les lieux. Nous refîmes donc un voyage en Angleterre. Les arrangements furent longs et difficiles : il y avait beaucoup de créanciers, les propriétés étaient éloignées les unes des autres ; de là, des courses et des pourparlers qui prolongèrent notre séjour dans ce vilain pays bien au-delà de nos prévisions. Enfin, quand nous nous apprêtions à revenir, la révolution éclata en France. Ce qu'on en disait à Londres était capable de nous inquiéter ; nous préférâmes donc y demeurer encore, que de revenir au milieu d'événements dont l'issue était incertaine. C'est

quand nous avons vu les choses prendre une marche plus régulière que nous nous sommes décidées à revenir. Nous voici arrivées, Dieu merci, et je ne compte point repasser la mer de sitôt : il faut espérer que le Seigneur protégera notre pauvre France, qui est si cruellement agitée depuis si longtemps.

Telle est mon histoire, ma bonne mère. Concluez-en avec moi que je ne puis trop aimer notre bon Sauveur qui m'a tant aimée. Vous vous joindrez à moi pour le remercier, et vous lui demanderez pour sa fille adoptive une persévérance qui ne cède à aucune tentation. Quand on a été aussi heureuse, on est obligée à bien plus d'amour; ce qui fait que parfois je crains de rester trop au-dessous de la dette que j'ai contractée. Soyez assez bonne pour intéresser en ma faveur devant le bon Dieu toutes vos dames, surtout Mme Saint-Félix et Mme Isidore. Vous devinez que je n'oublie point notre excellente mère Supérieure. Je suppose que vous recevez de temps à autre des nouvelles d'Alodie de Villier ; si vous en avez l'occasion, ayez aussi la bonté de me rappeler à son souvenir qui n'a pas cessé de m'être cher. Bientôt je lui écrirai, et elle saura tout ce qui me concerne : je le dois à son amitié. Mais je serais bien aise, si vous le pouviez, que vous lui fissiez passer cette lettre; cela m'éviterait de lui répéter les détails que je vous donne.

Je m'aperçois que j'en ai écrit déjà beaucoup, et

cependant vous serez satisfaite d'apprendre quelque autre chose qui nous intéresse. maman et moi nous allons décidément nous fixer à la campagne. Nous n'habiterons A... chaque année que pendant les trois ou quatre mois d'hiver : ainsi nous resterons à la ville pendant tout le carême. Le reste du temps se passera aux Tilleuls, au milieu d'une petite société bien choisie qui nous environne à un quart de lieue, et de ceux de nos amis qui voudront nous y venir voir. Il a été question de me marier, mais je n'y songe guère. Maman a besoin de sa fille qui la console en l'aimant, et qui d'ailleurs ne regarde pas le mariage comme un état plus heureux que celui qu'elle a. Après tout j'ai le temps : à vingt-deux ans on peut encore demander à y réfléchir, et la chose en vaut la peine. Mais, quoi qu'il arrive, je ne ferais rien sans l'avis de ma bonne mère Sainte-Sophie. Et que je l'aimerais encore bien plus, ce me semble, si elle voulait dès à présent éclairer un peu dans ce labyrinthe la marche de sa pauvre Eléonore !... N'étant positivement décidée à rien, n'est-il pas bon que je sache d'avance ce qu'il me faudra faire un peu plus tard?

J'en reste là, puisque je ne trouve plus un coin de papier où mettre un mot. Recevez, ma bonne mère, les respects de maman à qui je ne veux pas montrer ma lettre, car elle pleurerait encore. Priez pour elle, et croyez-moi toujours les sentiments

que vous avez connus autrefois à la plus affectueuse de vos élèves.

ÉLÉONORE.

LETTRE XV.

Valentine à Alodie.

Paris, 28 octobre 1831.

Vous me pardonnerez, ma tendre amie, si vous n'avez pas reçu de moi le plus petit mot depuis mon voyage à L...; vous en aurez peut-être souvent deviné les motifs. Ce dont vous pouvez être certaine, c'est que l'indifférence n'était pour rien dans ce retard qui m'a coûté plus que vous ne pouvez le croire. Il n'est que trop vrai qu'on n'est point absolument maître de soi en ce monde, et j'éprouve plus que bien d'autres les déplorables inconvénients qui confirment cette observation.

Je vous avais entretenue de mes peines, elles n'ont point diminué; et comme je sais quel intérêt votre âme si bonne prend à la mienne, je ne craindrai pas de vous ennuyer si je vous en parle encore. Je ne puis trouver de soulagement dans mon malheur qu'en pensant aux amies que Dieu m'a laissées et qui partagent mes chagrins. Ils sont bien cuisants! Qui m'aurait dit, à l'époque de mon mariage, que sitôt il me faudrait les subir? L'hu-

Son Père! que n'était-il alors témoin de cette Scène!

meur bizarre, je puis dire le caractère injuste de mon mari, ne me laissent aucun moment de repos. Il faudrait être un ange pour y résister, et je ne suis pas un ange, vous le savez. Tout ce que je puis faire, c'est de pleurer en secret quand j'ai laissé échapper une indignation qu'excite en moi la conduite toujours plus coupable de M. de Saint-Didier. En cachant aux regards des étrangers le sujet continuel de mes douleurs, je crois agir comme je dois; mais c'est tout ce que peuvent les forces de la nature, et je ne me sens pas assez de résignation pour suivre l'avis que vous m'aviez donné à St-Réal. J'ai remarqué d'ailleurs que plus je cède, et plus j'ai à souffrir; et puis, sachez-le bien, ma chère amie, la patience et la douceur ne sont pas toujours possibles en regard d'une violence excessive et d'un caractère hautain....

Plaignez-moi, vous dont le cœur sensible m'a toujours montré tant d'amitié. Vous serez plus heureuse que moi sans doute : vous le méritez d'ailleurs; et la Providence ne fera pas contre vous une injustice..... Oh! si j'avais su ce que je sais!... Oui, heureuses celles qui n'ont pas à regretter les plus beaux jours de leur vie! Constance, dans une de ses dernières lettres, me parlait de vous; elle me disait que vous persistiez dans vos résolutions pour le cloître; mais j'ignore si vos obstacles s'aplanissent, et je désire beaucoup le savoir. Naturellement nos propres maux nous

rapprochent de ceux qui souffrent, et c'est, ma chère amie, une sympathie de plus entre nous. J'ai souvent envié et votre vocation qui finira par réussir, et votre résignation qui m'a tant édifiée. Mais Dieu n'a fait pour moi ni l'une ni l'autre. Je suis née avec un caractère trop vif, des passions trop ardentes, une haine trop prononcée contre toute injustice, pour m'assujétir aux violences dont je suis victime. O mon Dieu, pourquoi faut-il.... Chère amie, j'allais l'offenser...

Un des souvenirs les plus pénibles qui augmentent mes chagrins, est celui de tant de prédictions qu'on m'avait faites autrefois, et qui malheureusement se sont accomplies et se réalisent encore trop chaque jour. Vous savez ce que m'avait dit souvent Mme Sainte-Sophie : alors je faisais peu de cas de ses conseils et de ses avertissements. Ma frivolité, qui me valait de si fréquents reproches, effaçait de mon cœur d'utiles instructions qui auraient dû y rester. C'est là une de mes amertumes ; je sens que je n'ai pas assez de larmes pour regretter ce temps que je veux en vain rappeler. Oui, Alodie, vous avez été bien plus favorisée de la Providence... Encore, si je pouvais faire servir tant d'épreuves à mon salut... Mais tout me décourage, tout m'accable et me dégoûte des meilleures choses. C'est à peine si ma foi suffit à mes besoins. Elle s'est tant affaiblie ; et quand je pouvais la fortifier par ma docilité aux enseignements

et aux exemples que nous recevions à N...., je me suis montrée si infidèle à ses inspirations !...

L'autre jour, après une altercation assez vive avec mon mari, dans laquelle j'avais eu à souffrir de son humeur, et où sans doute il avait souffert de la mienne, je rêvais à tout cela, seule dans ma chambre, n'ayant auprès de moi que ma fille qui jouait sur mes genoux. Le calme de cette petite âme de trois ans, sa gaîté innocente, ses questions naïves formaient entre elle et sa mère un étrange contraste, et me plongèrent plus avant dans mes tristes réflexions. La pauvre enfant me vit pleurer : son babil, qu'elle continuait malgré mon silence, cessa tout-à-coup. Elle devint triste à son tour, se suspendit à mon cou pour m'embrasser, et pleura aussi. Vous dirai-je combien mon cœur était déchiré ! Son père que n'était-il alors témoin de cette scène ! Je ne pus supporter mon émotion. Je me jetai à genoux, je priai pour lui : ma petite Pauline fit comme moi ; et si elle ne sut pas prier, si elle ne comprit pas tout l'objet de mes prières, Dieu du moins l'aura vue et aura accordé à sa foi si pure ce que je ne méritais pas d'obtenir. Il me vint un peu de calme. Pauvre enfant ! ce ne sera pas la dernière fois qu'elle aura vu pleurer sa mère !... — Mon petit Prosper, qui a un an de plus que sa sœur, est moins sensible et beaucoup plus vif. Je crains qu'il n'ait le caractère difficile : j'ai tant de raisons de trembler devant une si triste

prévision! Dieu daignera peut-être m'aider dans la conduite de ces chers enfants...

Ecrivez-moi, bonne amie, et donnez-moi encore quelques-unes de ces pieuses paroles qui me faisaient tant de bien chez vous. Croiriez-vous que j'ai écrit, il y a plus de deux mois, à Mme Sainte-Sophie, et qu'elle ne m'a pas répondu? Je ne sais à quoi attribuer cette rigueur, à laquelle je suis très-sensible. Seule, dénuée de toute consolation, n'ayant personne qui me soit vous, je m'ennuie à la mort et me désole; je ne reçois quelque adoucissement que de la part de Constance qui m'écrit souvent, mais qui vient rarement me voir, quoique M. de Saint-Didier ne lui ait fait que des prévenances. Notre respectable père a besoin d'elle, et sa sollicitude ne lui permet guère de le quitter. Lui aussi souffre beaucoup de savoir une de ses filles malheureuse : ils parlent souvent de moi, et du moins je suis sûre d'en être aimée.

Faites comme eux, ma chère amie; aimez-moi, je m'efforcerai de le mériter, et vous savez que si je ne manque pas de défauts, je n'ai pas le vice qu'on appelle ingratitude.

VALENTINE.

LETTRE XVI.

Alodie à Valentine.

L... 6 novembre 1831.

C'est hier, hier seulement, que m'est parvenue votre lettre, chère Valentine, et dès hier je voulais m'empresser d'y répondre : il m'est survenu une visite, et, comme dans beaucoup d'autres occasions, j'ai dû me résigner. Cela m'a fait penser à vous tout le reste de la soirée, et aujourd'hui vous m'avez encore accompagnée partout, mais surtout à la messe dans cette chère petite chapelle de St-Magloire, où nous avons été prier ensemble presque tous les jours pendant un mois. J'y ai demandé pour vous une foule de grâces, c'est au point que je me suis presque oubliée : car le souvenir de nos amies ne nous est jamais plus cher et plus vif que devant Dieu.

Vous me donnez une preuve d'amitié en m'écrivant, ma bonne amie, et je reste toujours sensible à des confidences qui jettent dans mon cœur une partie des peines du vôtre. Mais vous voulez sans doute que je réponde à vos épanchements comme je l'ai fait déjà, puisque mon langage d'autrefois ne vous a pas rebutée. Croyez bien, ma tendre amie, que je serais au désespoir de vous causer

le moindre chagrin; il faut, pour vous dire que je ne pense pas toujours comme vous, il faut que j'y voie une nécessité; il me semble que c'est pour moi un devoir de conscience... Et quelle satisfaction j'éprouverais si je pouvais apporter par mes conseils un peu de calme dans votre âme! Permettez-moi donc de moraliser un peu; je consens d'avance à ce que vous soyez juge de ma morale.

Je n'ai pas l'expérience de votre position, il est vrai, et je ne doute pas, sans juger par analogie, qu'elle n'ait beaucoup d'inconvénients que j'ignore et que je puisse apprécier moins bien que vous. Mais en est-il dans une seule des diverses positions de la vie qu'on ne puisse supporter avec de la patience et de la résignation? Je sens bien qu'une âme généreuse, incapable du mal qu'on lui suppose, éprouve une indignation qui la subjugue quand elle se voit injustement accusée. Ce sentiment est le plus naturel et le premier qui éclate; mais nous ne manquons pas toujours de force pour le réprimer, et c'est dans l'usage de cette force que résident pour nous les moyens d'acquérir la paix. En vain disons-nous que la douceur n'est pas toujours possible; s'il faut un long exercice pour y parvenir, toujours est-il qu'on y parvient. L'essentiel est donc de commencer, de faire une bonne fois les premiers efforts; quoi qu'il en coûte, on finit par vaincre après quelques batailles livrées,

et ce triomphe est aussi précieux à nous-mêmes qu'il est beau aux yeux du Seigneur.

J'ai remarqué, ma chère amie, que tous tant que nous sommes nous cherchons toujours des excuses à nos misères personnelles dans les défauts d'autrui, comme si les imperfections de nos semblables ou leurs vices même pouvaient autoriser les nôtres ou en diminuer la gravité. Hélas ! c'est la plus grande preuve de notre faiblesse. Nous blâmons ainsi dans nos frères ce que nous ne voulons pas reconnaître en nous; et cela me rappelle la parole du Sauveur reprochant à quelques-uns de ne pas voir leurs propres scandales, et de se scandaliser des moindres négligences du prochain.

Ces réflexions ne s'appliquent-elles pas à votre état, ma bonne Valentine? C'est ici que je demande toute votre indulgence pour être écoutée. M. de Saint-Didier n'a pas l'esprit commode, d'accord... il a l'humeur difficile, le caractère bizarre, je le veux avec vous. Cependant il y a nécessité absolue de le supporter; ce n'est que par la patience que vous adoucirez vos maux, que même, à la fin, vous pourrez en être totalement délivrée. Cette patience ne viendra pas de vous, je le sais bien, et il ne faut pas vous décourager parce que vous ne vous en croyez pas encore capable. Elle viendra de Dieu qui aide ceux qui le prient, et qui vous l'accordera si vous la lui demandez. C'est un grand bonheur d'avoir la foi,

puisque sans elle on ne peut goûter ces vérités consolantes. Mais avec elle rien n'épouvante, tout devient facile. Si nous avons reçu avec la vie des passions vives qui fermentent en nous avec tant d'impétuosité; si nous avons un cœur trop susceptible, une tête un peu légère, des goûts qui nous portent à la vanité, la foi est là pour tempérer cette ardeur, soumettre cet esprit, réformer cette tête, et inspirer à notre volonté et à nos goûts plus de maturité et de convenance. Il n'est pas un vice qui n'ait son antagoniste dans une vertu de la religion, pas une répugnance de la nature que cette religion ne convainque de pusillanimité. A quoi aurait servi qu'un Dieu vînt parmi les hommes se revêtir de toutes leurs pauvretés, partager leurs souffrances, endurer patiemment toutes les douleurs, tous les opprobres, rassembler sur lui seul, en un mot, tout ce que l'homme est capable d'essuyer, si le chrétien ne devait pas l'imiter et le reproduire? Ses divines leçons seraient donc autant de théories impraticables? ses enseignements et ses exemples n'auraient donc été pour nous que de brillantes et inutiles illusions? Combien serait accablante une telle pensée! Que de malheureux, déçus par elle tout-à-coup, passeraient de l'espérance au désespoir! Non, non, ma pauvre Valentine, ce Dieu de bonté ne nous a point laissé en vain ses toutes célestes maximes. Soyez sûre qu'il veut nous les voir adorer dans une pratique de chaque instant.

Le souvenir de sa croix, dont il nous a légué l'image bien-aimée, n'est jamais sans profit pour l'âme qui le médite, et c'est au pied de cette croix que je voudrais vous voir réfugiée dans vos afflictions. Vous n'en reviendriez jamais sans une grande paix, sans vous trouver plus forte et plus courageuse.

Vraiment, je tremblerais de m'attirer des reproches pour ma hardiesse à vous parler de cette façon, si je ne savais que vous aimez la franchise de votre amie ; et tel est mon désir de vous voir heureuse, que je mets une fort grande confiance dans mes conseils : il me semble que vous allez les suivre, et qu'en un clin d'œil vous en éprouverez les résultats. J'insiste encore sur ce que je vous disais un jour à St-Réal : si l'exécution en est difficile, je n'admets point qu'elle soit impossible. Opposez, je vous en conjure pour votre bonheur, la patience la plus absolue aux emportements, la douceur à la violence, le courage aux assauts ; pliez vos goûts à ceux de votre mari, prévenez ses désirs, souvent sacrifiez-lui les vôtres : par là vous satisferez son amour-propre, vous vous ouvrirez son cœur ; étonné de ce changement qu'il n'espère point de vous, vous le verrez aussi revenir, reconnaître ses injustices et ne plus vous laisser voir que ses bonnes qualités. Vous m'accuserez peut-être de présomption, mais je ne le dirai pas moins : je crois que si Dieu m'avait donné un maître, ce qu'il

m'épargnera, je l'espère, je me serais soumise à lui tout-à-fait, d'abord par devoir, puisqu'il est bien convenu que nous devons obéir, et un peu par ruse, afin d'en faire ce que j'aurais voulu tout en ne paraissant agir que d'après lui-même. Ne riez-vous pas de mes combinaisons de ménage? Eh bien! essayez-en, et vous me direz bientôt ce qui en résulte.

Je vais un peu vous parler de moi, et cela m'amène à vous faire observer que la Providence ne me ferait pas du tout *une injustice*, si je n'étais pas heureuse. En disant le contraire, vous jugez d'après votre cœur, toujours excellent, mais capable de se tromper sur les autres comme sur vous. Qu'ai-je fait, moi, ma chère amie, pour que le Seigneur m'accorde plus de grâces qu'à une autre? Il a daigné m'appeler à un état qui rend plus heureux que ne le sont la plupart des gens de ce monde, et voilà tout. Je lui en dois plus d'amour; mais je ne me croirais pas le droit de me plaindre, s'il me rejetait maintenant au milieu de l'océan que je redoute. Bénissons en tout son aimable volonté: c'est là une infaillible philosophie; quelques peines qu'on éprouve, elle sait en diminuer le poids.

Vous me demandez si mes obstacles s'aplanissent. Non encore, et à mon tour j'ai à vous dire ma tristesse. Qu'il est dur, chère Valentine, d'être ainsi retenue loin des affections que Dieu nous a

faites ! C'est plus que mes forces physiques n'en pourraient porter; et, avec toute la résignation que je puis y mettre, le fardeau me semblerait outre mesure si je ne trouvais dans le motif même de mes peines l'aliment à mon courage. L'espérance est cependant venue me sourire ; mon père ne me semble pas aussi éloigné depuis quelques jours du terme auquel je voudrais l'amener. Ses anciennes prévenances, qu'il avait paru oublier, reviennent un peu ; ses manières ont avec moi quelque chose de moins sévère ; je crois, en y réfléchissant, qu'il perd courage et bientôt finira par céder. Je suis persuadée qu'avec son bon cœur il ne pourra longtemps tenir rigueur à sa fille. Il n'est pas dans la nature qu'on se violente ainsi ; et quand il arrive que la tête le conseille, le sentiment revient peu après à lutter contre elle, et l'emporte infailliblement. Dieu, je m'y confie, accordera cette grâce à mes prières dont je ne me lasse pas, et à ma vocation qu'il doit protéger puisqu'il l'a faite. Je tâche de me consoler en recourant à lui. Mon pieux et bon frère, dont vous avez su estimer la douceur et la pénétration, me soutient de sa tendresse et de son expérience ; enfin mon confesseur me fait trouver chaque semaine les moyens de renouveler mes forces. Oh ! que le divin Maître savait bien tous les besoins de notre cœur, quand il disposa pour nous ce sacré ministère ! Si nous ne l'avions pas, qui pourrait y suppléer !...

Une autre pensee m'est extrêmement douce : en m'examinant depuis l'origine de mes contrariétés, je ne me rappelle point avoir été coupable de rien qui ait pu justement indisposer mon père contre moi. J'ai eu à souffrir, j'ai versé d'abondantes larmes, j'en répands encore tous les jours; mais Dieu ne me reprochera pas, j'ose le croire, de m'être élevée contre la violence et d'avoir résisté ouvertement à des injustices contre lesquelles ma raison se révoltait. Pardonnez-moi, bonne Valentine, si je vous parle ainsi de moi : c'est pour vous démontrer qu'on peut être patiente sans être *un ange*, qu'il faut excuser dans un mari comme dans un père des torts que notre imagination augmente dès que notre cœur refuse de les juger avec indulgence, et sur lesquels nous devons craindre de nous tromper par cela même que nous les souffrons. Un jour viendra que Dieu nous donnera pour première récompense le souvenir de notre modération. La patience est un des attributs de la charité. Attendons le jour de Dieu. Pour vous, mon amie, cherchez dans son sein les consolations que votre malheur vous rend nécessaires. Il en est la source profonde, intarissable. Votre petite Pauline l'intéresserait en faveur de sa mère, si celle-ci n'avait tout ce qu'il faut pour toucher son cœur paternel. Pauvre enfant, je ne la connais pas, mais je l'aime. Adieu, il est temps que je me taise. Que de choses je vous ai dites là! Oubliez-

en quelques-unes si elles vous ennuient, relisez les autres si elles ne vous déplaisent pas à cause de moi ; mais gardez-les toutes si elles peuvent devenir un jour l'une des plus sûres marques de l'attachement de votre amie. ALODIE.

P. S. Je n'explique pas que madame Sainte-Sophie, qui vous veut tant de bien, ne vous ait pas encore répondu. Il faut qu'elle n'ait point reçu votre lettre, ou que ses nombreuses occupations l'en aient empêchée. Elle a été malade, et la pauvre dame Flavie l'est à son tour bien dangereusement, de sorte que la maîtresse générale a tout à faire. Je vous engage, ma chère amie, à ne pas vous rebuter. Ecrivez encore ; ses avis valent bien qu'on y retourne. Au reste, je lui parlerai de vous dans ma prochaine lettre, et vous verrez qu'il n'y a nullement de sa faute.

LETTRE XVII.

Alodie à madame Sainte-Sophie.

L... 8 novembre 1831.

Vous êtes toujours la même, bonne dame ; je me figure vous voir encore où vous étiez si souvent avec moi, me donnant vos précieux avis et me disposant à la véritable sagesse. Y a-t-il deux ou trois ans de cela, ou bien un siècle? Je ne sais, mais

si je consulte mes regrets, il y a longtemps !... Ce qui m'est encore tout récent, c'est le souvenir de votre douceur, c'est ce langage de mère qui me fortifiait alors et qui me console aujourd'hui. Combien dois-je d'actions de grâces au Seigneur, qui daigna vous inspirer pour moi un si tendre intérêt ! C'est une des marques de sa bonté qui me le font aimer davantage. Et cette pieuse attention que vous avez bien voulu avoir de me porter avec vous à la sainte-table le 22 octobre, n'est-elle pas une nouvelle et bien forte preuve de votre amitié ? Recevez-en toute ma reconnaissance, et croyez que si Alodie peut quelque chose auprès de sa sainte patronne, celle-ci vous rendra tout ce que l'autre ne peut qu'exprimer.

Oui, vous avez raison, et je vous remercie de n'avoir pas cessé de me le dire : j'ai à craindre mon imagination ; je sens que si je m'étais livrée à ses exigences importunes, je me serais souvent égarée ; mais mon cœur, je le sens aussi, n'est pas moins à redouter pour moi. Mon Dieu ! que notre nature est une inconcevable chose ! Avec tout le désir possible de faire le bien, on se jette dans le mal si l'on n'y prend garde. J'ai besoin quelquefois de toute ma raison, secondée par l'appréhension d'offenser Notre-Seigneur, pour réprimer en moi une surabondance de sentiment qui m'emporterait avec une égale ardeur contre ce qui m'afflige ou vers ce qui me sourit. Dieu est aimable en tout et sou-

veraînement sage : cela me paraîtplus évidemment que jamais ; car, avec les dispositions que je me connais, il me serait plus facile qu'à mille autres de me perdre dans le monde, et il ne veut pas que j'y demeure.

Vous m'avez fait peur en m'annonçant le danger dans lequel se trouve notre sainte et aimable supérieure. J'aurais voulu vous écrire sur-le-champ pour en savoir d'autres nouvelles ; mais j'ai pensé que vous ne me feriez pas attendre ce que vous pouviez m'en dire de satisfaisant, et j'ai tâché de pratiquer en cela, malgré une certaine impatience naturelle, les bons avis du P. Lombez, dont je lisais naguère les *Lettres sur la paix intérieure*. Cependant votre silence se prolonge, et, s'il vous est possible, je vous conjure de le faire cesser. Savez-vous, au reste, que vous m'avez accoutumée depuis quatre ou cinq mois à des douceurs dont je ne me priverais peut-être pas sans murmurer....

J'aurais beaucoup de choses à vous dire, et tant, que je ne sais vraiment par quoi commencer. Je résumerai tout en peu de mots, car je souffre depuis quelques jours des douleurs de tête assez violentes et qui ne me permettent pas de m'appliquer longtemps.

Vous avez la bonté de vous occuper de ma tranquillité avec le même zèle que mon cher Antonin, dont les raisonnements ont un peu gagné sur moi.

Il faut que j'en dise autant des vôtres, ma bonne mère; ils m'ont fait du bien, et je conviens que c'est dans la patience qu'on possède son âme: le Sauveur l'a dit. Mais tout ce qu'on éprouve de malaise ne vient pas toujours de l'esprit. Le corps souffre singulièrement des peines de l'autre; et pour ce qui me regarde, c'est au point que je maigris visiblement, que mes forces diminuent chaque jour davantage, et qu'involontairement, malgré mes efforts et la contrainte que je m'impose, rien ne peut me distraire et me ranimer. Comment vous faire comprendre ce poids que j'ai sur le cœur et que personne ne m'ôte, cette lassitude de tous mes membres qu'aucune fatigue n'a cependant assaillis? Il y a dans cela quelque chose qui ne dépend pas de moi. Cet état d'ennui ne cesse par intervalle que lorsqu'il arrive par hasard à mon père d'adoucir sa voix en me parlant. Tout-à-coup je tressaille, je redeviens plus légère en quelque sorte: il me semble que ce qu'il va me dire terminera mes peines et ma longue attente. Mais bientôt après je retombe dans mes tristes pensées, et mon imagination erre de nouveau malgré moi partout où je ne puis être. Mon père cependant commence à s'apercevoir de l'affaiblissement de ma santé. Hier il m'a parlé plus ouvertement de ses intentions qui me deviennent, dirait-on, plus favorables; il m'a répété que, tout bien considéré, il ne voulait faire aucune violence à mon caractère et à mes incli-

nations, mais qu'il était prudent de me laisser passer l'hiver à la maison ; que si j'étais malade... etc., etc. « Si cependant, ajouta-t-il, tu n'avais pas fait encore tes dernières réflexions et que tu ne fusses pas bien déterminée à entrer au couvent, je pourrais te faire quelques offres qui ne seraient point à rejeter. » Enfin, pour en finir avec de si intéressantes matières, c'était encore d'un mariage qu'il s'agissait. On me promettait de me donner tout de suite Saint-Réal, où je me plais beaucoup parce qu'on y est tranquille et que le bruit du monde n'y vient qu'à peine. J'ai répondu à ces belles choses par un silence absolu, moins calculé par le dédain que nécessité par l'anéantissement où me jeta cet incident inattendu. Ce fut une triste variante de ce que m'avait inspiré le commencement de notre conversation. Après cela, jugez, ma bonne mère, si je dois compter sur ce qu'on me promet après l'hiver. Après l'hiver, où serai-je?...?

J'ai relu ce matin, pour me distraire, tout mon cahier dont quelques détails m'ont rendu un peu de repos. *Je me suis retrouvée dans ce papier écrit de ma main*, et ce que j'avais résolu en écrivant, j'en ai renouvelé la promesse. Me voici donc un peu plus résignée, et me reposant avec plus de confiance dans la volonté de celui qui sait et peut tout. J'y ai remarqué aussi qu'entre les principes de M. Derbigny sur la vie religieuse et ce que vous m'en dites vous-même, aussi bien qu'avec ce que j'en ai tou-

jours pensé, il existe des rapprochements très-remarquables. Tout ce que vous me dites de nouveau, ma bonne mère, reste en traits ineffaçables dans mon esprit et dans ma mémoire. Je n'y vois que des raisons de me confirmer dans mon projet. Rien ne m'étonne. Ah ! quand pourrai-je prendre ma part active de tout ce que vous retracez si bien!

J'ai reçu dans votre seconde lettre, vingt-quatre heures après la première, celle d'Éléonore, à qui je ne sais pas moins gré d'avoir pensé à moi, qu'à vous d'avoir si promptement rempli ses vues. Pauvre Éléonore ! la voilà heureuse, elle a tout ce qu'elle veut en ce monde. Qu'il est doux de songer qu'on a prié avec foi et persévérance pour ceux à qui le Seigneur fait une grande miséricorde ! Je lui écrirai aussitôt qu'elle m'aura adressé la lettre qu'elle me fait espérer. J'ai relu plusieurs fois la sienne, et je ne me lasse pas d'admirer comme Dieu opère tout pour sa gloire et *fait tout prospérer aux âmes innocentes*, comme nous le disions dans Esther.

Je voudrais voir tout le monde, nos anciennes amies surtout, aussi contentes que cette bonne Éléonore. Malheureusement toutes ne le sont pas. Valentine, dans une lettre où elle se plaint de peines cruelles, me donne une idée bien différente de son sort. Vous étiez déjà au fait de ses malheurs par quelques mots de mon cahier. Il paraît que de plus en plus sa position devient pénible. J'ai

toujours cru que ce ménage ne serait pas heureux : il y avait trop peu de convenances de part et d'autre. Quelle éloquente exhortation au mariage que cet exemple d'une jeune femme qui n'a pas vingt-quatre ans, et qui semble condamnée par son état à gémir le reste de sa vie ! J'ai répondu à cette pauvre amie ; et savez-vous ce que je lui ai dit ? Je me suis inspirée de vos conseils, et ce que vous aviez dit pour moi quelques jours auparavant je l'ai répété pour elle, tout en me gardant bien, vous le pensez, de lui apprendre que souvent j'étais aussi d'une faiblesse excessive sous les épreuves de Dieu. Entre nous, je crois que le plus grand malheur de Valentine est de n'avoir pas assez recours aux pensées de la religion. Je lui en ai dit quelque chose; mais à mon âge on ne peut pas dire tout ce qu'on pense, et il lui faut quelqu'un d'une plus grande autorité. Prions, ma bonne mère, pour que Dieu la touche et la console. A propos, elle se plaint qu'une lettre qu'elle vous adressa il y a deux mois est restée sans réponse ; elle y voit un acte de rigueur qu'elle attribue peut-être au peu de profit qu'elle faisait autrefois de vos leçons, et au tort qu'elle a eu de ne pas vous écrire depuis sa sortie de N... J'ai voulu l'en dissuader; je l'ai encouragée à renouveler connaissance avec vous : et je ne vous prie pas de lui répondre, puisque je connais toute votre charité pour vos enfants. Je parie que vous n'aurez pas reçu sa première lettre.

Comme je m'oublie avec vous, ma bonne mère ! J'ai été fort au-delà de ce que je voulais ; mais j'avais la tête et le cœur si pleins ! Adieu. Si vous êtes trop fatiguée ou embarrassée d'affaires, ne vous surchargez pas encore plus en m'écrivant. Quelques inquiétudes que j'en conçoive, deux ou trois pages du P. Lombez entretiendront ma patience : je regarde ce précieux livre comme un remède tout-puissant. Il est aussi de vos amis, je crois, et c'est peut-être pourquoi entre lui et moi se déclare une franche sympathie.

Votre toute soumise et *raisonnable*

ALODIE.

LETTRE XVIII.

Eléonore à Alodie.

A... 11 novembre 1831.

Et vous aussi, ma bonne amie, vous aurez dit plus d'une fois : « Éléonore ne m'aime plus ; je lui deviens tout-à-fait étrangère. » Mais, je l'espère, vous êtes déjà détrompée, et vous aurez trouvé dans une lettre que j'adressai vers le milieu du mois dernier à madame Sainte-Sophie la preuve que je ne vous ai pas oubliée. Cette lettre, je l'avais faite pour vous et pour elle ; car vous êtes toutes deux si avant dans mon cœur, que je ne puis guères

vous séparer. Tant de choses me portent à former en moi cette réunion de l'une et de l'autre ! Tous les souvenirs de mon enfance me rapprochent de vous deux, et si vous m'aimez comme je vous aime, rien ne me semble plus indissoluble que les liens qui nous unissent.

Vous savez toute mon histoire, chère Alodie ; et vous dont je connais l'âme toute pieuse et si constamment fidèle, vous que le seul récit d'une bonne action faisait tressaillir autrefois, et qui maintenant répandez dans le monde d'aimables et solides vertus, vous n'aurez pas appris sans une vive joie qu'enfin Eléonore n'était plus elle-même, et que les saintes leçons de N... avaient fructifié au centuple ! Dieu en soit béni ! Je me sens pressée de vous le dire : priez, remerciez avec moi l'auteur de tant de bienfaits. Je me trouve impuissante à lui rendre tout ce que méritent de reconnaissance ses prévenances et sa grande charité. Il faut donc que vous joigniez vos efforts aux miens et vos prières à mes prières. Vous ne serez pas la seule unie avec moi dans ce but, et je ne sais si je pourrai jamais craindre d'être importune à tous ceux que j'y invite comme vous.

Je vous ai longuement entretenue de moi ; mais vous, qui me dira ce que vous êtes ? qu'avez-vous fait depuis notre séparation ? Je devrais le savoir à présent, car je comptais que Mme Sainte-Sophie me dirait quelques petites choses sur votre compte.

Elle ne m'a pas encore répondu, ce qui me fait supposer qu'elle est toujours la même, active, zélée, toute à ses devoirs, et que la multiplicité des soins qu'elle se donne ne lui laisse que peu de loisirs pour nous écrire. Figurez-vous, ma chère amie, que pas le plus petit renseignement sur nos anciennes compagnes n'est venu jusqu'à moi depuis deux ans. Tant d'événements, de distractions et de voyages m'ont occupée, que si je pensais à vous toutes, ce qui n'était pas rare, c'était là tout ce que je pouvais. Je me surprenais à prier pour vous, pour vous surtout, Alodie, dont l'amitié avait si vite et si impérieusement commandé la mienne, et tout-à-coup je m'arrêtais tristement dans la persuasion que mes prières n'allaient pas jusqu'à celui dont l'église n'était pas encore ma mère. Je vous assure que maintenant je me dédommage bien ; je ne sais vraiment pour qui je ne prie pas...

Revenons à vous ; il m'est venu dans l'esprit que peut-être vous étiez mariée, et c'est tout naturel qu'une telle pensée, puisqu'assurément, si vous ne l'êtes pas, ce ne seront pas les occasions qui vous auront manqué : à moins que vos vingt ans ne vous aient paru d'un poids trop léger dans une telle balance, où l'on fait bien, selon moi, de ne s'asseoir que le plus tard possible. Quoi qu'il en soit, je me tiens assurée que celui qui est ou sera votre époux n'était point destiné à faire mauvais

ménage. Votre modestie me pardonnera cette petite vérité, et d'ailleurs là-dessus ne devez-vous pas vous rendre justice? C'est là une affaire de conscience bien plus que de présomption. C'est de vous que j'apprendrai tout ce qui m'intéresse sur votre compte, et plaise à Dieu que ce soit le plus tôt possible!

Pour moi, je commence à croire que je resterai ce que je suis; rien ne me fait présumer que je doive changer de position, d'autant plus que je me trouve bien dans celle que la Providence m'a faite. Je ne me sens pas portée à la vie religieuse, qui pourtant, d'après mes goûts et mes sentiments, ne serait pas pour moi sans quelques charmes; mais l'inclination que je voudrais éprouver pour m'y assujétir me manque absolument, et la vocation, je le pense, encore plus. Il est vrai que j'ignore ce que la divine Providence veut faire de moi : elle se manifeste plus tôt ou plus tard chez les uns ou chez les autres, ce qui est une raison pour ne jamais dire : « Fontaine, je ne boirai pas de ton eau; » et je vous assure que si j'entendais intérieurement quelque voix qui me dît : Sois religieuse, je n'hésiterais pas longtemps à le devenir. Quant à un établissement dans le monde, je ne sais... mais je ne me sens pas du tout portée au mariage; je puis dire que je n'y ai pas encore songé, et sous ce rapport mon avenir est la chose qui m'occupe le moins. Rien ne vaut, pour garder la paix du cœur,

cette espèce d'indifférence qui naît de réflexions assidues sur des espérances presque toujours trompées ici-bas. Et puis, croyez-vous que les avantages du célibat ne valent pas la peine qu'on les garde quand on a le bonheur de les avoir ? A l'envisager en lui-même, c'est la plus douce vie qu'on puisse mener, je n'en doute pas. Libre, dégagée de toute contrainte, je puis me choisir et le pays que je veux habiter, et les habitudes que je veux suivre ; je n'ai à redouter ni les caprices d'un mari, ni les bizarreries d'une belle-mère avec laquelle on ne s'accommode pas toujours. Que de soins, de peines, de sollicitudes j'aurais dans le mariage, et que je connais à peine de nom ! Il est vrai que la fortune applanit bien des difficultés, qu'elle rend moins onéreux beaucoup de détails qui sans elle seraient à charge : mais elle n'empêche pas de porter un joug. D'ailleurs, en demeurant fille, j'use de la mienne comme je l'entends ; personne n'a le droit de s'en plaindre, que Dieu si j'en fais un mauvais usage ; mais si je l'emploie en bonnes œuvres, si je ne m'en sers pas pour satisfaire des goûts frivoles et entasser mille espèces d'inutilités sur une vie plus inutile encore, il me semble qu'elle est mieux entre mes mains que dans celles de quelque personnage à qui elle passerait avec moi, qui en deviendrait le possesseur comme de moi-même, et qui, pour me prouver qu'il en est maître, ne la garderait peut-être pas longtemps.

Et cette chance, qui me fait trembler, de s'attacher pour toujours à un homme qu'on peut n'avoir pas assez connu, et qui doit vous déplaire dès que vous commencerez à le connaître ! Encore une fois, ne nous pressons pas, ce parti est sage. Il est bien doux de s'appartenir, de servir Dieu comme on l'entend, sans crainte de paraître gênante ou ridicule; et c'est pourtant ce qui arrive en regard de certains maris. Qui m'assurerait d'avoir dans le ménage les mêmes biens que je trouve auprès de ma mère? Une conformité absolue de sentiments et de volontés nous unit étroitement : ensemble nous prions, nous nous promenons, nous travaillons, nous lisons; rien ne trouble notre paix que beaucoup envient. Seule ou avec elle, je suis le penchant qui me porte vers l'étude : c'est peut-être ce goût qui m'a sauvée en commençant mes convictions religieuses. Aussi je m'occupe particulièrement de la lecture des bons livres qu'on a écrits en faveur de la religion. Un ecclésiastique dont le talent égale la piété me dirige dans cette étude, comme dans *beaucoup d'autres choses*, et j'apprécie toujours plus combien elle est avantageuse. Il me semble qu'on devrait faire de cet objet une partie essentielle de l'éducation des demoiselles : et je ne parle pas ici des devoirs de la religion, qu'on ne néglige pas d'enseigner, mais de ses preuves, de ses démonstrations dont chacune se ferait un bouclier contre

les attaques d'adversaires qui ne manquent pas ensuite dans le monde. Ce sont là comme autant de liens de fer qui attachent la foi à notre cœur. Je ne saurais vous dire quel grand service m'ont rendu en Angleterre les livres que j'avais pu lire avant d'y aller. Lorsque j'entendais (et Dieu sait combien de fois) de ces discours bien acharnés contre le catholicisme, que débitent comme autant de leçons apprises d'avance les fidèles disciples d'Henri VIII et de Cromwell, je me rappelais sur-le-champ quelques-unes des preuves que j'avais lues contre eux, et moi, protestante, je riais de pitié et d'indignation ! Supposez que je n'eusse pas été prévenue contre toutes ces impiétés systématiques, aurais-je pu résister à tant de fadaises, dites avec un ton d'assurance qui m'aurait fait croire dans ces Messieurs à une bonne foi qu'ils ne peuvent pas avoir ? — Voilà donc pourquoi j'aime l'étude de la religion. J'y trouve des charmes inexprimables, et je ne saurais vous dire quel plaisir je ressens chaque fois qu'en lisant je rencontre une nouvelle preuve qui ne m'avait pas encore frappée, et qui vient ajouter une arme de plus à toutes celles que j'ai. Quelques Anglais qui n'ont pas cessé avec nous les relations qu'ils avaient eues avec mon pauvre père, viennent nous voir des environs de Tours qu'ils habitent, et je leur fais lire des choses si extraordinaires pour eux, qu'ils ont grand soin maintenant de ne pas mettre cette question sur le

tapis. Un mot de Bossuet ou de Littleton les a bientôt réduits au silence.

De cette façon, vous le voyez, je suis presque religieuse, m'occupant la plus grande partie du jour de choses qui nourrissent et consolent mon âme. J'ai donc à peu près tous les avantages de cet état sans en subir les inconvénients; car il y en a quelques-uns, selon moi, et je mets de ce nombre cette soumission complète à laquelle mon esprit vif et léger s'habituerait, je crois, difficilement. Mais j'espère, avec le secours de la grâce, servir Dieu dans le monde sans participer aux souillures de ceux qui l'oublient, ce Dieu si bon. C'est par mon assiduité et ma persévérance que je me dédommagerai de l'avoir connu et honoré si tard comme il le voulait. Heureuse Alodie, vous l'avez connu et aimé, vous, toute jeune, toute petite; et moi, plus âgée par les années et par la raison, j'ignorais encore alors les charmes de son amour dans une religion où tout est froid, où rien ne parle au cœur, où l'on se voit malgré soi réduit à une foi incomplète et stérile...

Ce que je demande maintenant au Seigneur, c'est qu'il me laisse comme je suis; qu'il daigne surtout me conserver longtemps ma bonne et vertueuse mère. Dans l'enfance une mère est un trésor indispensable à nos besoins; mais à tout âge elle est notre plus sûre amie, et la perdre c'est n'avoir plus la vie qu'à moitié. Aimer la mienne est ma

plus douce jouissance *d'ici-bas*, car Dieu revendique la première place dans mon cœur, et maman n'est pas fâchée de n'avoir que la seconde. Venez nous voir, ma chère amie, elle vous aimera, j'en suis sûre. Avec quel plaisir nous vous recevrions ! Vous pouvez voyager plus facilement que moi, puisque je ne puis me séparer de mon excellente et chère compagne, que notre dernier voyage a fatiguée et qui n'en ferait pas impunément peut-être un autre de cent vingt-cinq lieues. Mettez donc cette visite dans la tête de votre excellent père, et arrivez-nous avant l'hiver qui se hâte. Je prévois que pour vous décider il faudra d'autres négociations : écrivez-moi donc, puisque vous voyez que je ne vous oublie guère. Adieu, ma bien chère amie ; je suis impatiente de savoir quelque chose de vous, ne me faites pas languir. Je vous embrasse, en vous priant de croire que mon cœur n'est pas aussi froid que les doigts engourdis de votre

ÉLÉONORE.

LETTRE XIX.

Valentine à Mme Sainte-Sophie.

Paris, 15 novembre 1831.

Madame,

J'hésitais depuis quelques jours à vous écrire, et je me demandais depuis plus de deux mois comment une première lettre que je vous avais adressée vers cette époque était restée sans réponse; je faisais ainsi tous les jugements auxquels vous me savez trop portée, et je commençais à craindre que Valentine n'eût perdu votre amitié, quand j'ai découvert ma lettre qu'une maladroite femme de chambre avait laissée au fond d'un tiroir!.... Je vous l'envoie aujourd'hui; je vous y parlais de moi, et je ne la referai pas, car, hélas! rien n'a changé... Cependant Alodie m'a écrit, et c'est un événement remarquable dans ma vie d'à présent que le souvenir d'une sincère amie. Elle m'a répété des vérités que vous m'aviez dites il y a longtemps. J'ai essayé de les mettre en pratique; je m'en trouve bien pour moi-même, mais cela ne change rien à la conduite de mon mari. J'espère en Dieu... Demandez-lui pour moi, s'il vous plaît, tout ce qu'Alodie me conseille, tout ce que vous

me conseillerez vous-même sans doute, car je ne cesse pas de me promettre votre secours. C'est maintenant que je me rappelle vos bontés avec un grand désir d'en profiter, si vous daignez m'en donner une nouvelle preuve. Mais il est temps que je vous laisse lire ma grande épître. Recevez, Madame, l'assurance de ma reconnaissance et de mon respectueux attachement.

VALENTINE.

LETTRE XX.

La même à la même.

Paris, 18 septembre 1831.

MADAME,

N'allez-vous pas être étonnée que je vous écrive? Est-ce de moi que vous auriez cru recevoir aujourd'hui une preuve d'un souvenir que j'ai peut-être trop semblé avoir perdu? Cependant ne croyez pas, malgré les apparences, que j'aie oublié les soins que vous m'avez portés. Il y avait dans cette conduite que je blâme la première, et dont je me répens, plus de timidité que d'indifférence; car tous les jours, pendant cinq ans, j'ai pensé à vous: pensée amère bien souvent, puisqu'elle me reprochait une première ingratitude, source de cette honte

que je trouvais à vous écrire pour vous en faire l'aveu et vous conjurer de l'oublier. J'avoue aujourd'hui que vous auriez le droit de ne pas m'entendre, de me méconnaître ; mais j'ai confiance en votre bon cœur, il n'est pas capable de rancune; et d'ailleurs je viens à vous avec un sincère repentir. C'est toujours quand nous n'avons plus ceux qui nous guidèrent que nous les apprécions. C'est à présent que je devine toute la valeur des leçons que je n'ai pas assez écoutées, et je ne m'en souviens que pour déplorer de ne les avoir plus. Au moins daignerez-vous me consoler ? Ah! donnez-moi quelques-uns de ces sages avis prodigués vainement autrefois. Quelques années de plus, et beaucoup de malheurs m'ont rendue capable de les goûter. Permettez moi de vous parler enfin de ce que j'ai souffert, de ce que je souffre. Peut-être l'aurez vous appris par d'autres, mais de moi vous saurez toute la vérité.

Vous m'aurez d'abord trouvée bien coupable, Madame, de ne vous avoir pas écrit au sortir de N... A cette époque j'étais aveuglée par cette folle joie de me voir libre, bonheur prétendu que dans mon dégoût pour l'étude et l'assujétissement j'avais appelé si souvent de toute mon impatience. Je ne pensai donc plus aux Ursulines dès que j'en fus sortie. Le tumulte du monde, tout ce qu'il étala d'éblouissant à mes yeux, ne me permirent plus de porter ailleurs mes réflexions. Hélas ! sur cette mer

dont le calme apparent m'avait séduite, je fus, imprudente, me briser contre un écueil. M. de Saint-Didier me vit, il demanda ma main à mes parents, qui ne crurent pas voir dans un nom et des richesses tout ce qu'il fallait à leur fille: ils voulaient encore des qualités et de la religion, deux choses dont je ne m'inquiétais guère. Il me semblait que, parce qu'on me demandait en mariage, tout devait s'arranger par une prompte conclusion ; et ce que mon père et ma mère estimaient le moins dans une affaire de ce genre, moi je l'ambitionnais par-dessus tout. M. de Saint-Didier s'était aperçu que j'entrais dans ses vues : il renouvela donc sa première démarche, il mit en avant des négociateurs; j'entrai assez ouvertement dans son parti pour m'exprimer devant mon père comme je sentais ; ses observations, celles de maman, qui devaient avoir tant d'empire sur mon cœur, échouèrent contre mes résistances. Constance, qui me combattait aussi, fut convaincue que rien ne ferait fléchir mon opiniâtreté ; des intermédiaires excitèrent des scrupules dans ces âmes qui me chérissaient réellement, en leur faisant craindre de s'opposer à mon bonheur s'ils contrariaient mon inclination ; et avant que deux mois se fussent écoulés depuis mon retour à la maison paternelle, j'avais changé mon nom pour celui que je porte, et mon bonheur pour des chagrins dont je ne prévois pas le terme!....

Je ne puis retenir mes larmes en me rappelant

comment s'éclipsèrent si vite les illusions que je m'étais formées. Nous restâmes chez mon père pendant le mois qui suivit notre mariage. Jusque-là rien ne me faisait prévoir ce que j'avais à craindre. Mais à peine fûmes-nous à Paris que M. de Saint-Didier avait résolu d'habiter, et dont le séjour avait tant souri à mes projets frivoles, que déjà il me fut possible d'entrevoir un avenir tout différent de celui que je m'étais promis. Je remarquai un changement presque subit dans les manières et le langage de mon mari ; ses attentions devenaient plus rares tous les jours, sa conversation avait quelque chose de brusque et de contraint; son air soucieux dans le ménage, mais partout ailleurs aussi gai que son caractère le lui avait fait, témoignait assez qu'il ne se plaisait pas chez lui. Je vis disparaître de sa conduite les quelques pratiques de religion qu'il n'avait pas négligées quand il aspirait à ma main ; enfin je n'eus plus à rechercher la cause d'une si étrange manière d'être quand j'eus appris qu'il jouait beaucoup, qu'il était lié avec des hommes dont la réputation était plus que douteuse, et qu'au nombre des personnes qu'il fréquentait, quelques-unes surtout devaient lui ôter ma confiance en détruisant mon repos. Bientôt, cependant, la naissance d'un fils vint ranimer mes espérances; je crus que cet enfant serait un moyen de renouer entre nous la chaîne dont un anneau de plus se brisait chaque jour. Un rayon de bon-

heur pénétra dans mon âme quand je crus remarquer que je ne m'étais pas trompée en l'espérant... et cette satisfaction fut encore de courte durée... Tout me fait croire que ce cœur blasé use facilement ses affections... Malgré tout, il recevait beaucoup de monde, et il aimait à me produire dans celui où nous étions reçus : c'étaient les seules circonstances qui me dédommageaient un peu de son humeur habituelle. Alors il paraissait gai et aimable : je m'y trompais même quelquefois jusqu'à oublier qu'à peine rentrés dans notre intérieur, il faudrait essuyer encore une espèce d'abandon qui me désolait. Je me demandais si ces dehors d'amitié qu'il me donnait quand il avait des témoins de ses actes étaient le résultat d'une politique de respect humain, ou l'effet naturel d'une expression qu'il retrouvait au milieu des plaisirs. Je m'arrêtais à cette dernière pensée, d'abord parce qu'elle était plus consolante, et ensuite parce qu'elle autorisait mon penchant pour les distractions bruyantes et fastueuses... Je cherchai donc toutes les occasions de paraître. Ma vanité s'en trouvait bien : mais comme Dieu sut bien aussi me la faire expier ! Je m'aperçus qu'Édouard perdait même dans ces réunions où je me trouvais avec lui cette gaîté que j'aimais à y remarquer. Il ne me quittait pas ; s'il s'éloignait quelques instants, ce n'était jamais sans reporter fréquemment sur moi des regards qui interrogeaient les miens et jusqu'à mes moindres

mouvements. Je n'eus plus à douter que je ne fusse pour lui l'objet de la plus détestable des passions, d'une indigne jalousie ! Oh ! combien je souffrais de cette idée ! que je me trouvais alors au-dessous de moi ! que j'étais humiliée de cet air soupçonneux ! Et que ne fut-ce pas quand il me fallut entendre des reproches, des accusations même dont l'absurdité révoltait mon esprit, autant que mon cœur s'indignait de leur injustice ! Comment aurais-je supporté de sang-froid de tels outrages ? Je ne pus d'abord me défendre que par mon étonnement, mais bientôt des invectives me vengèrent ; je me répandis en reproches analogues, je m'emportai à toutes les violences d'un caractère exaspéré par ces cruelles injures. Et quelle femme n'en eût fait autant ! Mais que dis-je ! non, il n'aurait pas fallu montrer tant de colère ; j'aurais dû combattre la violence par le calme de ma conscience, et par la sincérité d'un amour que je ne lui avais pas encore refusé. Peut-être fût-il revenu si je m'étais soumise, et cette idée m'accable maintenant. Loin de là, je voulus me roidir ; je luttai avec lui de froideur et d'indifférence, j'affectai un éloignement qui n'était pas dans mon cœur, et ainsi, au lieu de guérir le sien, je ne fis qu'en irriter les plaies....

Jusque-là ma mère avait été ma confidente ; je lui écrivais souvent. Deux fois elle vint nous voir et remit entre nous, mais pour quelques jours seulement, la paix que de nouveaux griefs détrui-

saient bientôt de part et d'autre. Le chagrin que lui causait, ainsi qu'à mon père et à ma sœur, la déplorable position d'une fille qu'ils auraient sauvée si elle eût voulu l'être, altérait sensiblement son bonheur, et je sentais trop que c'était de moi seule qu'il fallait me plaindre. Cette triste réflexion retenait mes épanchements ; je n'osais pas toujours confier au cœur maternel toute l'étendue de mes peines : de là je souffrais encore plus, et si parfois je recevais un peu de consolation, elle restait beaucoup au-dessous de mes souffrances. Quelque faible que me fût donc cette ressource, le ciel me l'enleva ; maman mourut, comme vous l'apprîtes de Constance, qui sans doute vous parla un peu de moi ; et, comme si Dieu qui me privait d'un appui si utile eût voulu faire diversion à ma douleur, peu après il me donna ma fille. Bien des larmes coulèrent sur cette pauvre enfant à sa naissance. Les nouveaux soins qu'elle m'imposa me dédommagèrent des torts d'un époux qu'elle n'a pas rapproché de moi plus que son frère, et qu'ont sans cesse absorbé depuis lors tous les genres de dissipation et de folie. Croiriez-vous que ses absences, ses parties de plaisir remplissent les trois quarts de son temps, et qu'à tous les maux qu'il me cause je dois encore ajouter celui de voir les salons, instruits de notre mésintelligence, se partager dans leurs conjectures entre Édouard et moi, et nous faire subir alternativement les cruelles décisions

de leur malice? Tout cela nous a presque totalement séparés de la société. Un très-petit nombre de personnes nous sont restées attachées, et une prudence que je me repens d'avoir appelée trop tard me force à restreindre mes rapports avec elles....

Que vous dirai-je de mon malheureux père, dont les derniers jours sont troublés par des infortunes qu'il voulut en vain prévenir? Je ne puis aller le voir, il ne peut m'écrire, et se voit obligé de remplacer sa main tremblante par celle de son autre fille, si heureuse auprès de lui. Constance l'abandonne quelquefois aux soins d'une cousine qui vient la suppléer, et elle m'accorde alors quelques jours qui se passent ordinairement sans orages, parce que M. de Saint-Didier, qui n'aime point son beau-père à cause des remontrances qu'il en reçoit, souffre volontiers sa belle-sœur dont la timidité le rassure, quoique sa vertu lui commande une certaine retenue dont alors j'ai le bonheur de profiter.

N'en est-ce pas assez, madame, pour exciter votre pitié, et me la refuseriez-vous, lors même que vous ne m'auriez jamais connue! Ah! oui, je le dis encore; j'ai trop contribué à mon malheur pour en accuser d'autres que moi : mais vous, vous qui m'avez aimée, dites-moi comment je supporterai de telles épreuves; sauvez-moi de l'excès de mes chagrins, faites passer dans mon cœur cette douceur qui est dans le vôtre. Si rien ne peut me donner la

paix, au moins donnez-moi de la résignation, s'il est possible. J'ai grand besoin qu'on me soutienne. La pensée de Dieu pourrait seule quelquefois m'empêcher de tomber dans le désespoir. Si encore la religion pouvait quelque chose sur mon âme glacée! Mais ces funestes circonstances m'en ont éloignée; de toutes parts, dans un état que je maudis, s'élèvent des obstacles entre le ciel et moi, et quand je n'avais plus que cette dernière ressource, des devoirs pénibles qui surpassent mes forces et ma patience s'opposent à un retour dont je sens la nécessité. Ah! si j'avais connu mes obligations avant de les prendre! Si j'avais prévu que des nœuds indissolubles m'attacheraient à tant de maux!... Que de regrets je me suis préparés sans le savoir!..

Il faut que je compte beaucoup sur votre indulgente bonté pour vous entretenir si longuement; mais c'est déjà un baume pour mes douleurs de pouvoir vous les confier. Non, vous ne refuserez pas d'écrire à une de vos filles : c'est pour un enfant malheureux qu'une mère a plus de tendresse. Ma bonne mère, répondez-moi, je vous en conjure. Priez pour votre pauvre Valentine, et pour ses petits enfants qui ne savent pas encore combien leur mère est à plaindre. Priez aussi pour celui qui m'est une source de tant de peines! Dans quelques années peut-être, pourrai-je vous donner ma petite Pauline... Puisse-t-elle être plus heureuse que moi sous votre direction. Adieu, ma-

dame et respectable amie ; veuillez croire de ma part à autant d'affection et de reconnaissance que si je n'eusse jamais cessé de vous en donner des preuves.

VALENTINE.

LETTRE XXI.

Madame Sainte-Sophie à Alodie.

De N... 29 novembre 1831.

J'ai été forcée, ma chère fille, de compter sur la patience que vous me promettiez, et de retarder jusqu'à aujourd'hui de vous écrire. La cause en est précisément dans les tristes nouvelles que j'ai à vous apprendre. Avant-hier, mon enfant, nous avons fait une grande perte : Dieu nous a enlevé notre vénérable supérieure, celle que nous appelions notre mère, et qui s'était faite notre amie. Elle avait été la vôtre, et vous éprouverez comme nous une véritable peine. C'est pour vous consoler que je vous donnerai sur ses derniers moments, dont je puis mieux que personne rendre compte, des détails bien propres en même temps à vous édifier. Ce souvenir est une précieuse consolation que Dieu nous laisse après elle.

Depuis quinze jours surtout, Mme Delphine était extrêmement affaiblie ; son état devenait de

plus en plus inquiétant. J'admirais le calme qui ne la quittait pas malgré de vives douleurs, et la tranquillité avec laquelle elle parlait de sa mort, qu'elle disait prochaine, et qui ne lui apparaissait que comme l'heureux terme de ses espérances. Elle aimait qu'on lui en parlât; et comme j'étais avec elle tout le temps que je pouvais y donner, c'est à moi surtout qu'elle confiait ses pensées. Je ne me rappelle pas avoir vu une âme si détachée d'elle-même et de la terre. Dans les entretiens que nous avons eus ensemble, je ne l'ai pas surprise une seule fois à dire la moindre chose qui ne fût pour le bien de la communauté ou pour la gloire de Dieu. Elle garda jusqu'au dernier moment sa présence d'esprit. L'avant-veille de sa mort, j'avais à lui parler d'une affaire qu'elle m'avait chargée de terminer; je lui demandai si je ne ferais pas mieux d'attendre, afin qu'elle pût la conclure elle-même dès que ses forces le lui permettraient; elle me regarda en souriant, et me dit en élevant ses yeux vers le ciel où elle les fixa : « Faites, faites toujours, » ma fille; je serai bien aise que tout soit fini avant » moi. Après demain il ne serait plus temps. » Le lendemain au soir, elle demanda tout-à-coup à voir M. Desroches qui venait de la quitter, et qui est toujours notre aumônier. Elle était restée avec lui une demi-heure, s'était confessée, et avait paru très-contente. Je crus donc qu'étant fatiguée de quelque petite peine de conscience dont le sou-

venir lui avait échappé, je ferais bien de chercher à la tranquilliser : « Non, non, me dit-elle ; il » s'agit de bien autre chose, vraiment. Demain » est le grand jour : je n'en doute pas depuis quel- » ques minutes. Envoyez chercher M. Desroches. » Il arriva bientôt. Alors elle lui dit plusieurs fois devant moi, et avec une assurance inébranlable, qu'elle devait mourir dans quelques heures, et qu'elle le priait de passer la nuit auprès d'elle, afin de prier avec la communauté. Cela nous paraissait une prophétie, quoique notre attachement pour elle cherchât à nous persuader qu'elle se trompait. Il était près de minuit quand, sortie d'un profond recueillement que nous n'avions pas osé interrompre, elle demanda à voir la communauté. La plupart de nos sœurs ne s'étaient point couchées, et arrivèrent les premières, cachant leurs pleurs. Les autres tardant un peu plus, et désolées de voir se réaliser déjà ce qu'elles avaient regardé comme une vaine crainte, nous rejoignirent promptement. Nous nous mîmes à genoux autour du lit de notre mère ; notre affliction l'emporta sur tout autre sentiment, et nos sanglots l'exprimèrent. Je ne pourrais vous rendre cette scène, ma chère Alodie ; je n'essaierai pas non plus de vous répéter ce que nous dit d'attendrissant, de pieux, cette âme qui déjà touchait à la céleste patrie. C'étaient des avis pleins d'onction qu'elle mêlait de prières pour nous, et de tendres reproches sur une dou-

leur que, disait-elle, nous devions courageusement comprimer, et qu'elle croyait ne pas mériter, puisque bien souvent elle pouvait nous avoir scandalisées en manquant elle-même à quelqu'un de ses devoirs. C'est ainsi que la vertu se méconnaît ici-bas, jusqu'à ce que dans le ciel elle jouisse de se connaître. Enfin elle nous parla des difficultés de ce temps, elle insista à plusieurs reprises en nous assurant que rien ne nous ébranlerait, et que le soin de conserver l'esprit de notre saint état nous sauverait des contradictions du monde. Ce furent ses dernières paroles, si ce n'est qu'elle dit encore quelques mots à M. l'aumônier. A six heures du matin elle reçut les derniers sacrements comme elle avait reçu tous les autres pendant sa vie, avec une foi, une piété et une humilité admirables, répondant à toutes les prières, et s'étant même occupée des petits arrangements que la cérémonie nécessitait dans sa chambre. Peu d'instants après, le Seigneur l'appela dans son sein, et m'accorda la grâce de fermer les yeux à cette sainte.

J'avoue, ma chère enfant, qu'en y pensant devant Dieu, je n'ose la pleurer. Ce Dieu nous dit par un de ses apôtres que nous ne devons pas regretter nos amis et nos proches, comme si nous n'avions pas d'espérances au-delà du tombeau. Il appelle précieuse la mort de ceux qui expirent en lui. Sur qui pouvons-nous fonder des espérances plus solides que sur une religieuse qui se fit tant

d'années le modèle de tant d'autres, et qui semble n'être morte sous nos yeux que pour nous apprendre à vivre comme elle? N'avez-vous pas admiré souvent combien elle chérissait cette nombreuse jeunesse que sa réputation nous amenait de toutes parts? Etait-il rien de comparable à son talent de s'insinuer dans vos cœurs par une bonté qu'elle partageait entre vous toutes? Son zèle pour votre salut se manifestait dans toutes ses œuvres : elle s'informait de chacune avec une tendre sollicitude, encourageait vos succès, allait quelquefois jusqu'à pleurer vos fautes; et, en nous recommandant tous les jours d'avoir pour toutes nos enfants le cœur de leurs mères, elle nous faisait voir comment elle-même savait appliquer une si aimable leçon. Telle vous l'avez connue, telle elle fut jusqu'au bout. Aussi je n'ai pas besoin de vous dire l'affliction du pensionnat. On y a voulu garder jusqu'à la fin de la semaine le deuil qu'on avait pris pour la triste cérémonie qui s'est faite hier. Mais que n'était pas notre chère défunte pour nous à qui la divine Providence l'avait donnée comme une image de toutes les vertus! Quel heureux mélange de fermeté et de douceur! quelle tendre charité pour ses filles, les reprenant et les excusant à la fois de leurs imperfections ou de leurs fautes, rendant facile la pratique des vertus les plus pénibles à la nature, encourageant par ses exemples, humble sans étude ni affectation, bonne sans faiblesse,

pieuse sans scrupule, sage sans rigidité, mortifiée pour elle et commode aux autres, remplie de sollicitude dans nos maladies du corps, aimant à nous consoler dans les misères de notre âme, se faisant notre confidente par le don qu'elle possédait si éminemment de toucher nos cœurs et de se les ouvrir. Ne rendant jamais son autorité pesante, elle commandait comme on prie, elle blâmait comme on se plaint, et son humeur toujours égale accueillait avec la même affabilité celle qu'elle avait désapprouvée tout à l'heure. L'étendue de son esprit et ses connaissances acquises lui avaient fait une réputation méritée parmi les gens du monde, qui la regrettent. J'en sais, et des plus élevés par leur position sociale, qui la consultaient dans leurs affaires délicates, et qui m'ont avoué qu'ils s'étaient toujours bien trouvés de ses conseils. Sa prudence, appuyée d'un jugement sûr et d'un tact merveilleux, la servait toujours utilement pour elle et pour les autres. Au milieu des plus graves circonstances, elle gardait un calme et une sécurité intérieure qu'elle communiquait aux âmes les plus agitées. Elle porta cette disposition, qui nous faisait juger de la pureté de son cœur et de la tranquillité de sa conscience, jusqu'en face même des plus difficiles événements. Il y a un an, quand on apprit à N... les premières nouvelles de la révolution, quelques personnes crurent pouvoir se présenter chez nous, sans doute dans la seule intention de nous faire peur. Ils demandèrent

notre mère qui se rendit au salon; sur sa demande je l'y accompagnai. Là, trois messieurs qui étaient fort de notre connaissance nous demandèrent sérieusement si nous n'avions pas *d'armes cachées*, et nous firent entrevoir qu'on pourrait bien détruire notre maison... La mère Delphine sourit d'un air de dignité et d'ironie spirituelle : « Pour nos ar-
» mes, dit-elle en montrant le Christ de la chemi-
» née, Messieurs, les voici toutes ; je ne m'op-
» pose pas à ce que vous les emportiez. » Puis reprenant son calme ordinaire : « Quant à notre
» maison, elle est de ces choses humaines qui
» cèdent à la force, *comme bien d'autres*. Nous y
» sommes venues par la volonté de Dieu, nous ne
» l'adorerons pas moins s'il nous en chasse. » La simplicité de cette réponse, la paix intérieure qu'elle révélait, étonnèrent nos visiteurs, qui nous quittèrent après un court entretien sur le même ton, en nous faisant espérer que nous serions prévenues si quelque danger nous menaçait. Malgré tout, la sainte femme ne perdit pas sa tranquillité ordinaire ; elle se contenta de faire prier toute la communauté avec elle, et remplaça sur-le-champ nos appréhensions par sa confiance. La suite a bien fait voir qu'elle ne nous avait pas trompées. Au milieu des excès les plus affligeants pour la religion, rien n'a troublé notre chère solitude, et nous pouvons dire d'elle aussi que sa mort est le premier chagrin qu'elle nous cause.

Voilà celle dont nous sommes privées et que nous ne reverrons que dans le ciel : daigne le Seigneur nous en faire la grâce! Pour elle, nous ne doutons pas qu'elle n'y soit déjà, et cependant nous ne cesserons de prier; c'est d'ailleurs une de ses dernières volontés : unissez-vous à nous, ma bonne petite, car elle vous aimait bien. Nous attendons maintenant des instructions : j'ai écrit à notre supérieure générale; et, jusqu'à ce qu'elle nous ait désigné une autre mère, je resterai chargée du gouvernement de la maison.

Je veux répondre en quelques mots à chaque article de votre lettre. Et d'abord, faites violence à vos chagrins, mon enfant. Quelques assauts qu'ils nous livrent, il faut les repousser sans perdre courage. La santé même, qui souffre, il est vrai, des lassitudes et des malaises de l'esprit, se fait aux efforts d'une âme généreuse, et le tempérament en devient moins capricieux. Je suis persuadée qu'il est possible de se vaincre avec un peu de bonne volonté et de persévérance, et qu'il n'est pas d'imagination si vive, de forces physiques si chancelantes qui ne prennent une marche sûre par la force qu'on leur oppose. C'est une seconde éducation qui dure souvent plus que la première, mais dont les résultats sont aussi beaucoup plus importants. Soyez assurée que sans les impatiences de l'esprit il y aurait beaucoup moins de maladies corporelles. Au pied de la Croix on trouve, à

côté de la résignation, les remèdes les plus efficaces contre tous les maux. Ainsi ne vous désespérez pas encore. Le nouveau délai qu'exige votre père vous rendra plus digne de votre divin Époux. Quand toutes mesures ont été sagement prises, la fermeté devient nécessaire pour les exécuter : c'est elle qui couronne l'œuvre. Espérez donc. Plus on vous fera attendre, plus vous aurez d'occasions de prouver que Dieu vous appelle.

Vos réflexions sur la vocation d'Eléonore me paraissent fort justes. J'avais toujours cru que cette pauvre enfant se convertirait : son cœur fut toujours si bon ! J'aurais voulu lui écrire déjà mille fois, et je ne sais encore quand je le pourrai. Si vous avez occasion de lui parler de moi, dites-lui combien je l'aime, et que j'emploierai mes premiers loisirs à lui répondre. Pour Valentine, je déplore sincèrement sa triste existence, et j'ai souvent prié pour elle, quoique depuis si longtemps elle nous eût abandonnées. Je vous dirai, ma chère amie, et cela vous fera plaisir, que j'ai enfin la lettre que vous m'annonciez. Notre pauvre amie n'a pas été coupable du retard dont vous vous étonniez, et vous avez jugé vrai en l'attribuant à quelque raison cachée : c'est que la lettre, au lieu d'être jetée à la poste, l'avait été dans un tiroir de quelque meuble d'où le hasard l'a fait retirer. Je vais profiter des premiers moments qui me sont accordés pour essayer de la consoler un peu. Ecrivez-lui vous-

[illegible] nous sommes privées [illegible] que dans le ciel : daigne [illegible] faire la grâce! Pour elle, n[illegible] qu'elle n'y soit déjà, et cependan[illegible] de peur; c'est d'ailleurs une [illegible] nous-vous à nous, ma [illegible] vous aimait bien. Nous a[illegible] des instructions : j'ai é[illegible] générale; et, jusqu'à ce q[illegible] une autre mère, je resterai [illegible] de la maison.

[illegible] en quelques mots à cha[illegible] Et d'abord, faites violen[illegible] enfant. Quelques assauts q[illegible] il faut les repousser sans perdre [illegible] qui souffre, il est vrai [illegible] de l'esprit, se fait [illegible] et le tempér[illegible] Je suis pe[illegible] de se va[illegible] ec un [illegible] et de persé[illegible] et q[illegible] si vive[illegible] pl[illegible]

côté de la résignation, les remèdes les plus efficaces contre tous les maux. Ainsi ne vous désespérez pas encore. Le nouveau délai qu'exige votre pauvre vous rendra plus digne de votre devin. Espérez. Quand toutes mesures ont été [illegible], la fermeté devient nécessaire pour les exécuter : c'est elle qui couronne l'œuvre. Espérez donc. Plus on vous fera attendre, plus vous aurez d'[illegible] de prouver que Dieu vous appelle.

Vos réflexions sur la vocation d'[illegible] me paraissent fort justes. J'avais toujours cru que cette pauvre enfant se convertirait : [illegible] toujours si bon ! J'aurais voulu lui écrire [illegible] mille fois, et je ne sais encore quand je le pourrai. Si vous avez occasion de lui parler de moi, dites-lui combien je l'aime, et que j'emploierai mes premiers loisirs à lui répondre. Pour [illegible] je déplore sincèrement sa triste existence, [illegible] vent prié pour elle, quoiqu[illegible] elle nous eût abandonnées. [illegible] amie [illegible] fera plai[illegible] que [illegible] nciez. N[illegible] été [illegible] tard dont [illegible] vou[illegible] en l'att[illegible] cacl[illegible] lettre [illegible]

[illegible] je me [illegible] quoi je [illegible] ar au-

même. C'est une bonne œuvre à faire que de la soutenir. Je crois qu'elle a dessein de se donner tout-à-fait à Dieu, vers lequel elle se trouve ramenée par ses malheurs; mais elle a besoin d'être encouragée. Ne laissez pas cette pauvre âme dans la peine, vous commencerez ainsi le bien que vous êtes peut-être destinée à faire un jour chez les Ursulines. J'ai remarqué avec beaucoup de consolation que presque toujours le bon Dieu, en nous reprenant nos pensionnaires, les plaçait dans le monde de façon à ce que les plus avancées dans la vertu pussent être l'exemple des autres, et peu à peu les ramener dans la bonne voie. Si vous ne pouvez voir Valentine autant que je le voudrais, soutenez-la du moins. Notre-Seigneur aime bien cette charité dévouée, et ne peut manquer de bénir ceux qui la pratiquent. Ainsi, ma très-chère, faites votre conquête de votre amie, et ne négligez rien, comme je ferai tous mes efforts, pour sauver cette âme capable de tant de bien si elle veut le faire.

Je suis contente que vous lisiez le *Traité de la Paix intérieure*. Outre qu'on y voit une sagesse qui est toute de Dieu, une charité admirable pour les âmes qu'il conseille, cet ouvrage est encore fort attachant; je l'ai lu et relu avec un plaisir que ne m'ont pas procuré une foule d'autres livres pieux. Le style en est toujours pur, mêlé d'un grand nombre de passages des saintes Écritures,

des auteurs ecclésiastiques et de l'Imitation de Jésus-Christ. L'auteur est aimable par sa simplicité et son abandon : on voit qu'il parle de l'abondance de son cœur, et cette conviction d'une âme pieuse répand sur son livre autant de charme que d'onction. Vous trouverez dans le paragraphe 8 du chapitre 8 de la 4e partie, des réflexions qui vous conviennent parfaitement, et que j'ai relues encore ce soir quoiqu'il se fasse déjà tard. Lisez-les, et voyez, ma chère enfant, comment il faut se soumettre à la volonté de Dieu dans les petites et dans les grandes choses. Oh ! ma fille, voilà tout l'homme : aimer Dieu dans les épreuves autant que dans les joies, le servir dans ses rigueurs comme dans ses consolations, attendre le jour du salut dans le silence d'un acquiescement intérieur à tout ce qu'il ordonne. Adieu, il est tard, et la règle veut que je sois bientôt couchée. Votre tendre amie,

SAINTE-SOPHIE.

LETTRE XXII.

Madame Sainte-Sophie à Eléonore.

De N... 1er décembre 1831.

Oui, ma chère Eléonore, il est vrai que je me suis souvent demandé où vous étiez, pourquoi je n'entendais parler de vous ni par vous ni par au-

cune de vos anciennes compagnes ; mais je n'ai jamais cru que vous nous eussiez abandonnées. Je vous connaissais trop pour m'arrêter à ce soupçon, et j'ai appris dès longtemps que vous n'étiez pas de ces âmes légères qui oublient facilement les plus fortes impressions de l'amitié. C'est pour vous assurer de ma pensée à cet égard que je vous écris aujourd'hui ; car, malgré le retard que j'ai mis à vous répondre, j'aurais encore pris un autre délai, si je ne prévoyais pas qu'il se prolongerait ensuite au-delà de mes calculs. Vous-même peut-être, depuis la date de votre dernière lettre, accusez ma lenteur. Mais, ma bonne fille, c'est à la Providence que vous devez vous en prendre. Elle a signalé sa volonté sur nous, depuis six semaines, par des événements qui nous ont profondément affligées. Nous avons eu la douleur de perdre, la semaine dernière, notre sainte et bonne supérieure, Mme Delphine ; c'est après une longue et douloureuse maladie dans laquelle sa vertu ne s'est point démentie un instant. Je dois vous parler aujourd'hui trop à la hâte pour vous donner plus de détails. Une autre fois (1) je vous édifierai de ce récit. Unissez vos prières aux nôtres pour cet ange qui, nous l'espérons cependant, n'en a plus besoin.

J'admire comment Notre-Seigneur vous a con-

(1) Cette lettre contenait les mêmes détails à peu près que la précédente : c'est pourquoi nous avons cru inutile de la publier.

duite, et j'éprouve le besoin de vous en féliciter, de m'en réjouir avec vous. Je n'ai pas attendu jusqu'à présent à en rendre au bon Dieu de sincères actions de grâces. Il y a dans ses desseins d'ineffables combinaisons de bonté et de sagesse. Heureux ceux qui en sont l'objet et qui le comprennent! Une grande douleur vous était réservée parmi tant de consolations... C'est que la Providence ne peut guère nous laisser jouir ici-bas de ses divines faveurs sans y mêler quelque amertume. Ne nous attendons jamais sur la terre qu'à de pareils contrastes, ma chère fille. Ici la foi nous les fait encore adorer. Quels inconsolables chagrins n'eussiez-vous pas ressentis si votre excellent père vous eût été enlevé avant d'avoir connu la lumière et suivi la route qu'elle lui traçait! Mais, à cela près, tout était bon dans cet homme : cœur, esprit, jugement, formaient en lui un assemblage rare de qualités précieuses, sans les défauts qui les accompagnent d'ordinaire, et rendaient plus facile sa conversion. J'avais été frappée de cette observation dès la première fois que je le vis; elle m'avait portée à trouver un certain plaisir dans les entretiens de votre bon père, qui, toutes les fois surtout qu'il s'agissait de matières religieuses, y montrait une candeur, une simplicité et une bonne foi que je faisais remarquer malgré moi-même à quelques-unes de nos dames. L'une d'elles, madame Thérèse, aimait aussi ces bonnes qualités, et me disait

un jour qu'elle avait grande confiance que Dieu le convertirait, et que d'ailleurs elle implorerait tant cette grâce, que le Seigneur ne pourrait la lui refuser. Dieu l'a bien exaucée. Et pour moi, quoique pensant beaucoup plus à vous qu'à tout autre dans cette affaire importante, j'avoue que j'ai souvent recommandé à Jésus-Christ et à sa sainte mère ce bon protestant qui nous intéressait à si juste titre. Nous avons pu nous en convaincre : un cœur droit est naturellement catholique; il lui faut la vérité, et comme il la cherche de bonne foi, elle se montre à lui d'elle-même. Tout cela d'ailleurs nous est une leçon qui s'applique à nous toutes tant que nous sommes. Qu'est-ce que ce monde qui nous échappe si vite et si entièrement ? Qu'est-ce que cette fortune pour laquelle on risque son salut, et à quoi servira de gagner l'univers si l'on vient à perdre son âme? Bénissons les décrets souverains qui nous rappellent ainsi aux pensées utiles, et travaillons nous-mêmes à mourir, quand il le faudra, dans la paix du Seigneur.

J'ai fait passer votre lettre à Alodie, qui doit vous avoir écrit depuis. Elle vous aura dit ce qui la concerne : et c'est encore une âme précieuse au Seigneur que celle-là, et qu'il s'est choisie, je crois le prévoir, pour opérer de grandes choses à la gloire de son nom. Qu'on l'aime ardemment, ce Dieu si bon, quand on le considère attaché au bien de ses créatures et les poursuivant de sa grâce pour

les rendre heureuses ! Il paraît que vous voulez rester ce que vous êtes, et je vous en félicite, ma bien chère amie, si telle est la volonté de Dieu ; car je crois que c'est un état fort tranquille que celui que le Seigneur vous aura désigné, si vous vous décidez, en demeurant avec votre maman, à éloigner de vous les embarras d'un ménage et les sollicitudes qu'il inspire. C'est un genre de devoirs à part que vous aurez à remplir, et qui n'offre guère de difficultés. Je vous en parlerais, mais le temps me presse, et je suis forcée de m'arrêter. Au moins vous aurez vu que je tenais à vous donner signe de vie. Si je le puis bientôt, j'ajouterai à cette lettre une suite que je vous enverrai promptement. Vous savez qu'il m'en coûte de ne pas compléter mes pensées quand je parle à quelqu'un dont le bonheur m'intéresse : et puis ce que vous me demandez mérite que nous en parlions. Ne m'écrivez donc pas avant le **14**, afin que nos lettres ne se croisent pas en route. Cela occasionne toujours des méprises de mauvais effet. Donnez-moi un petit souvenir soir et matin, et ne doutez jamais, non plus que madame votre mère, de mon sincère attachement en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

SAINTE-SOPHIE.

LETTRE XXIII.

Mme Sainte-Sophie à Valentine.

N.... 23 novembre 1831.

Non, ma pauvre Valentine, non, je ne pense pas de vous ce que vous croyez ; je ne suis pas non plus étonnée de vous lire, car on m'avait annoncé depuis longtemps une lettre dont je m'explique maintenant le retard ; enfin je ne vous garde aucun ressentiment, puisque une multitude d'occupations ne sont pas capables de me faire remettre cette réponse. Votre position, ma chère enfant, m'inspire un trop tendre intérêt, et je me reprocherais de manquer à tout ce que l'amitié peut suggérer de charité véritable, en ne vous offrant pas mes consolations lorsque vous souffrez.

Que n'ai-je appris plutôt que vous en manquiez ! Il est vrai qu'après que vous nous eûtes quittées, nous ne sûmes comment interpréter votre silence ; mais nous apprîmes enfin que vous étiez mariée, et nous n'aurions su quelle était votre nouvelle position, si Constance, en m'apprenant la mort de votre respectable mère, ne nous eût en même temps parlé de vos difficultés de ménage. Cette affligeante nouvelle nous attrista beaucoup ; mais Constance ne nous ayant pas écrit depuis lors, nous n'avons pu que prier pour vous, et je vous

assure que votre nom a souvent été proféré par moi devant Notre-Seigneur, au milieu de tant d'autres noms de vos compagnes. C'est cette bonne Alodie qui m'a entretenue plus récemment de vos chagrins.

Concevez par là, mon enfant, quel tort vous avez eu de nous cacher si longtemps vos sujets de tristesse. Outre que c'était manquer à notre cœur, vous manquiez aussi de soutien et de force. Mais je ne puis vous gronder, vous avez trop grand besoin que je vous console.

Il est vrai, mon enfant, et il m'en coûte moins de vous le dire, puisque vous le sentez et l'avouez : c'est une grande faute de se choisir soi-même un époux, quand on ne sait encore ni ce qu'est le mariage, ni si l'on y est appelée. Quand on se hasarde ainsi dans une affaire aussi épineuse, c'est toujours une passion étourdie qui détermine, et la passion n'est jamais qu'une source de peine et de repentir. Ce qu'elle avait fait voir en beau n'est plus bientôt qu'une réalité sans prestiges ; tout-à-coup se manifestent dans celui qui devait nous rendre heureuse des vices ou des défauts inconnus, fardés jusqu'alors : on le trouve dissipé, frivole, prodigue; et, si l'on est assez sûre de sa propre conscience pour n'imiter pas ses écarts, on ne peut échapper du moins au malheur de devenir sa victime.

Que faire alors ? se révolter contre un joug au-

de me représenter aujourd'hui ma pauvre et chère Valentine écoutant des inspirations si différentes! Sans doute vous devez ce renouvellement de votre âme à notre bonne Alodie, qui pratique si bien les conseils qu'elle donne. Je m'en réjouis et vous encourage à ne pas vous laisser abattre désormais. Ne vous laissez exaspérer par aucune violence, rapprochez de vous autant que vous le pourrez le cœur de votre mari, et craignez par-dessus tout de ne pas faire assez pour y parvenir.

J'avoue, ma chère enfant, que c'est un malheur d'avoir ignoré ses obligations avant de les prendre; hélas! et tant de maux découlent souvent d'une imprudence! Mais enfin, c'est toujours un engagement contracté : il faut le remplir, et la fidélité à cette loi qu'on s'est faite devient un sûr moyen de réparer des fautes et d'acquérir des mérites devant Dieu. N'oublions pas que le salut est attaché à l'accomplissement de notre œuvre, quelle qu'elle soit. Ne maudissez donc pas votre état, comme vous l'avez tant de fois maudit, lorsque vous aviez le malheur d'oublier la Providence. En expiation de vos murmures et de vos plaintes, pratiquez, mon enfant, l'obéissance et la résignation, redoublez d'exactitude et de fidélité; cherchez même par des petits soins et des attentions délicates à ramener vers vous un caractère qu'il ne vous est pas encore impossible, j'ose le croire, d'adoucir et de modifier. Si une telle régularité vous semble

à charge, conjurez le Dieu de bonté de vous aider par sa grâce : on peut tout quand il fortifie ; lui seul peut alléger le fardeau de vos peines, et les changer en douceurs. Songez qu'il n'est pas de vocation qui n'ait ses dégoûts et ses épreuves. Vous trouvez dans la vôtre des soucis ou des devoirs difficiles ; partout ailleurs vous en auriez d'autres, et partout il faudrait supporter les premiers et vous acquitter des seconds. Ainsi des répugnances ne sont pas tant de bonnes raisons que de faux prétextes. Efforcez-vous d'en triompher ; sachez bien que la religion purifie tout, qu'il n'est pas une action, si commune ou si grande qu'elle puisse être, qui ne soit sanctifiée par elle. Il est vrai que ces vérités, si haut qu'elles soient placées dans l'ordre moral, échappent quelquefois au cœur et à la mémoire. C'est pourquoi il ne faut pas se conduire seule. Un guide spirituel vous est indispensable; choisissez-le donc au plus tôt: que de chagrins vous vous fussiez évités en ne vous éloignant pas de cette source de rafraîchissement ! C'est là que vous puiserez les consolations avec de pieuses pensées; que vous recevrez d'un confident charitable un baume à verser sur toutes les plaies de votre cœur, et que vous apprendrez peu à peu combien la douce religion de J.-C. est belle, puisqu'elle fait céder la nature à la grâce et la colère à la résignation.

Je voudrais m'arrêter, mais je m'aperçois qu'en finissant ici j'oublierais une portion bien intéres-

sante des soins que Dieu vous a donnés. Vous me parlez de vos petits enfants en termes qui me font juger que vous les aimez : et c'est beaucoup aux regards du Seigneur qu'une bonne mère ! Il ne faut pas se dissimuler toutefois que cette tendre affection doit encore avoir pour principe et pour règle un profond sentiment religieux ; autrement vous aimeriez vos enfants moins pour Dieu que pour eux et pour vous-même, moins par charité que par instinct, moins pour un bonheur éternel auquel ils sont destinés comme vous, que pour de fragiles espérances de la terre dont vous savez déjà toute la vanité. Comprenez bien, ma chère fille, la noble et grande tâche que vous avez reçue du ciel envers ces frêles et intéressantes créatures. Plus votre position vous semble fâcheuse, et plus leur éducation vous demande de soins. Trop jeunes encore pour avoir pu apprécier vos malheurs, ils touchent cependant à cet âge où les premières lueurs de la raison, aidées d'une curiosité inquiète, ne manqueront pas de fixer leur attention sur ce qui se passe autour d'eux. Mettez le plus grand zèle à leur cacher toujours les orages domestiques; ne vous plaignez jamais devant eux de leur père : ce serait les porter à la méfiance, établir en problème votre bon droit ou le sien, et par là vous priver tous deux de ce respect, de cette tendre confiance sans lesquels vous n'auriez aucune autorité sur eux. Accoutumez-les à s'aimer, à supporter mutuelle-

ment leurs petits défauts, à ne vous rien cacher de leurs faiblesses. Il faut tempérer par la douceur de vos avis et la circonspection de toute votre conduite, la mauvaise influence qu'exerceraient sur leur éducation les défauts trop visibles, peut-être même la rudesse de leur père. Vous formerez ainsi leur caractère, d'où émanera continuellement un ensemble d'aimable simplicité et de charité commode et prévenante. Que de fautes, que de douleurs vous leur épargnerez pour l'avenir ! Et combien ils vous béniront un jour de les avoir dirigés dans le droit chemin où se trouve le bonheur avec la vertu ! car vous leur rendrez ainsi la carrière de la vie plus facile : le vent de l'adversité ou des épreuves pourra bien les fatiguer, mais jamais les flétrir ni les abattre.

Pauvre enfant, vous le voyez bien : oui, je vous aime encore. Et comment, si je ne vous aimais pas; aurais-je pu vous dire ainsi tout ce que je pense, avec une franchise qui ne craint pas de vous déplaire, parce qu'elle veut vous guérir ! Oh ! oui, je vous l'assure, vous avez toujours ici une amie ; cette amie priera pour vous, pour vos chers petits enfants, pour votre époux, bien plus malheureux encore que vous ne l'êtes, puisqu'il n'a pas la religion pour le modérer et le conduire ! Mais priez aussi, vous, ma chère Valentine; priez, car les supplications d'une mère chrétienne, d'une épouse vertueuse et résignée, sont mises en réserve

dans le ciel, et Dieu leur accorde tôt ou tard une large part de ses grâces. Ce Dieu bon comprend trop bien le cœur maternel pour se détourner d'une mère qui prie. Et quel objet plus capable de le toucher que le spectacle de ces vertus intérieures qu'il vous demande, que vous jetterez au milieu de votre famille comme autant de semences dans un champ fécond ! J'en ai la confiance, mon enfant, vous vous montrerez douce et bonne ; vous effacerez vos imperfections par d'heureuses qualités dont vous avez reçu le germe ; ce changement rapprochera de vous celui qui s'en éloigne, et vous vous réjouirez un jour d'avoir peu à peu gagné son âme. J'espère que vos prochaines lettres m'apprendront ce mieux, que je désire de toute l'ardeur avec laquelle je vous aime.

SAINTE-SOPHIE.

LETTRE XXIV.

Alodie à Eléonore.

L... 3 décembre 1831.

C'est toujours vous, mon amie, c'est toujours la même Éléonore que j'ai aimée et qui me fait voir encore tout son cœur dans ses deux lettres, comme autrefois je le voyais dans ses conversations, quand je lui prédisais qu'elle deviendrait catho-

lique. Ma chère amie, que vous dirai-je? Si j'ai d'abord ressenti tant de bonheur de recevoir de vos lettres après un si long temps, quelle joie n'a-ce pas été pour moi, à plus forte raison, d'apprendre qu'enfin le grand jour des célestes miséricordes avait lui sur vous! Croyez que je n'ai pas tardé à en bénir notre divin Maître, comme je n'avais pas attendu que vous eussiez reçu de lui cette faveur pour l'implorer. Je me rappelle ce que nous disait un jour notre pieux aumônier des Ursulines, d'après St Augustin, que l'amitié était une fusion de deux âmes dans les mêmes joies et les mêmes déplaisirs. Je vois clairement que joie et déplaisir sont inséparables, puisque toujours l'une est traversée par l'autre, et que, par un contraste plein de bonté, Dieu daigne toujours aussi adoucir par quelques consolations les peines que sa justice nous prodigue. Vous en avez fait l'expérience, ma pauvre Éléonore. Un coup bien douloureux vous a frappée en même temps que vous receviez les plus grandes preuves de l'amour de Jésus-Christ pour les âmes. Vous n'êtes pas la seule, chère amie, à qui ce Dieu fasse part des quelques gouttes de fiel restées au fond de son calice. Je vous en citerais que vous avez connues, dont la vie est semée d'événements déplorables, mais qu'après tout elles supportent avec courage, en les considérant dans leur principe et dans leur fin. Une d'elles surtout qui vous est

chère, que peut-être vous aimez au-dessus de quelques autres, parce que vous en êtes plus aimée; celle qui vous écrit enfin et que vous auriez cru ne devoir être jamais malheureuse; celle à qui ont souri toutes les bienveillances de ce monde, Alodie, oui, Alodie gémit et pleure tous les jours. Si notre bonne mère Sainte-Sophie vous a répondu, comme je le crois, elle vous a parlé de moi sans doute, et vous savez ce que je souffre : du moins pouvez-vous à peu près le concevoir. Il y a donc fort loin de ce que je suis à ce que vous me supposiez. Je ne suis pas mariée, Dieu merci, et ne le serai jamais. Il est vrai que, si j'eusse voulu y consentir, cette grande affaire se serait faite, et plusieurs fois, moins parce qu'on eût trouvé en moi tout ce que votre amitié me dit de flatteur, que parce qu'il arrive rarement que dans ma position on ne soit pas recherchée. Soyez-en sûre, ma chère amie, malgré mes bonnes intentions de faire le bonheur d'un mari, celui qui m'eût prise aurait moins tenu peut-être à ces dispositions qu'au titre de gendre du comte de Villier. Je conviens que tout le monde ne s'arrête pas seulement à de telles considérations : mais que les exceptions deviennent rares! Et n'est-ce pas une bonne raison pour se méfier?.. Puissé-je, au lieu de ce qu'on m'offrirait encore, échapper pour jamais aux regards, m'enfermer de nouveau dans notre ancienne et chère demeure de N... , et trouver chez nos

bonnes Ursulines le lieu de mon repos! Oui, Éléonore, c'est là ma plus douce espérance. Vous ne l'auriez peut-être pas soupçonné, mais le ciel a une manière de parler au cœur qui a touché le mien et lui fait voir dans ce seul parti le plus digne d'envie. Cependant, à juger de ma vocation par ce qui en arrive, on la regarderait comme une illusion : tout semble s'opposer à mes vœux, et voilà bientôt trois ans que je lutte contre l'orage pour gagner le port. Mais c'est dans ces empêchements mêmes que je vois de quoi m'affermir. Comment ne serait-ce qu'une vaine pensée quand elle me remplit l'âme, que toutes les autres s'y rapportent, quand je ne me plais qu'à la nourrir et qu'elle seule a du charme pour moi ! Vous ne sauriez comprendre, mon amie, quel vide laisse dans mon esprit et dans mon cœur tout autre projet que celui-là. Deux fois mon père, qui se désole de ma détermination, a voulu me marier : les deux partis qu'il choisissait m'auraient convenu à tous égards ; je voyais devant moi dans la route qui m'était ouverte tout ce qui peut flatter un caractère, je dirais même un cœur, comme le mien. Eh bien ! non... ce n'est pas là ce qu'il me faut ; ce que j'aurais aimé autrefois n'est plus capable de me séduire. Mais vous le dirai-je? la tendresse de mon père, ses idées sur ma vocation entretenues par un ami qui l'égare, les préjugés dont il est imbu

contre la vie religieuse, son opposition formelle à l'accomplissement de mes projets, me rendent victime d'un chagrin que je ne puis surmonter. Tout m'est à charge, et mes peines dominent tellement mon existence, que si elles ne finissent pas bientôt, je crois que j'emporterai dans la tombe un désir que les obstacles semblent irriter davantage, et qui, je l'espère, m'aura du moins aidée à me sanctifier. Je vous fais peine, bonne Éléonore, en vous disant là ce que je n'ai dit encore aussi formellement à personne. Pardonnez à ce besoin de tout dire qu'on éprouve dans les grandes douleurs : il en coûte parfois d'être l'amie de quelqu'un qui souffre. Oh ! priez pour la triste Alodie ; priez que le Seigneur ouvre pour lui et pour elle les yeux d'un père qui se trompe. Il est si bon, son cœur excellent le rendrait si digne de connaître la vérité, il m'accorderait si promptement ce que je souhaite, s'il savait combien il me rend malheureuse par ses refus ! Ah ! bientôt il sera forcé de le reconnaître : en sera-t-il encore temps ?...

4 décembre.

J'ai été obligée hier de m'interrompre ici, et je vous avouerai, ma chère amie, que c'était pour pleurer, car je m'aperçois que mon papier me trahirait si je ne vous le disais pas. Vous le recevrez tel qu'il est; et si vous me relisez dans quelque

temps, vous penserez devant Dieu à mes chagrins s'ils durent encore, ou à mon bonheur s'il a daigné les finir.

Ne me prenez pas pour une égoïste, si je n'ai encore parlé que de moi. Vous m'avez pourtant occupée par votre incertitude sur votre avenir. Il est vrai que c'est moins une préoccupation pour vous, qu'un repos de votre âme qui s'abandonne à ce que Dieu voudra, sans chercher à le préparer ou à le prévenir. Notre-Seigneur en a agi avec vous de façon à autoriser cette sécurité si précieuse; et après des preuves de sa protection comme celles que vous avez reçues, vous ne pouvez que vous en rapporter avec confiance à son amour. Je le bénis de vous rendre la vie si douce, et j'oserais dire qu'il vous la gardera telle; car on peut conclure de vos raisonnements que vous vous plaisez comme vous êtes. Vous m'auriez convertie, ma tendre amie, si j'avais eu envie de me marier. Cependant vous y avez mis une restriction : vous ne vous promettez rien, seulement vous laissez couler votre barque sur le fleuve de la vie, jusqu'à ce qu'il plaise à la Providence de l'arrêter, soit devant une île solitaire où enfin vous aborderez pour toujours, soit en vue d'une terre habitée où vous jetterez l'ancre pour conclure un traité d'alliance. Je rirais bien si, au lieu de deux ports si différents l'un de l'autre, vous alliez être forcée par un coup de vent imprévu de relâcher comme moi dans une nouvelle Thé-

baïde. Dieu se plaît ainsi fort souvent à se jouer de nos prévoyances. Quand nous cinglons vers le rivage embelli par nos pensées de jeunes têtes, tout-à-coup il prépare un orage, il nous égare en des mers inconnues, et de là il nous oblige à chercher un asile dans une rade que nous n'avions pas désirée. C'est pourtant là que nous trouvons le calme et le bonheur. Puissiez-vous le rencontrer, quelle que soit la plage où Dieu vous guide, ma chère Éléonore; et pardonnez à cette allégorie un peu longue: je la dois sans doute à un cerveau encore tout plein des *Annales de la Propagation de la Foi*, dont je n'ai pas cessé d'aimer la lecture.

A propos de lecture, j'ai fort goûté votre application à celle des apologistes de la religion, dont les grandes pensées et les discussions savantes laissent beaucoup dans un esprit qui veut s'instruire et se fortifier. Outre qu'on profite infiniment des choses de détail que cette étude fait connaître, on en tire une conséquence générale qui n'est pas moins remarquable contre les ennemis de l'Église. N'est-ce pas chose admirable, en effet, que toutes les fois que Dieu a permis à l'ange des ténèbres de susciter quelqu'un des hérésiarques, en même temps il s'est choisi des hommes particulièrement destinés à les combattre et à les vaincre? Toute l'histoire de la religion est là. Il ne pourrait se faire qu'une institution humaine se fût ainsi conservée par elle-même, en appliquant ses moyens de con-

servation avec autant de précision et de convenance. Le doigt de Dieu est donc là qui soutient l'Église après l'avoir fondée et construite. N'allez pas croire, au reste, que des pensées si solides viennent de moi ; elles sont de mon frère qui habite maintenant avec nous et dont la piété éclairée, aussi bien que son cœur bon et sensible, sait nourrir mon esprit d'utiles réflexions et me consoler dans mes angoisses. Il m'a appris également à trouver dans les Saintes-Écritures une source de sentiments affectueux que réveille surtout en moi la simplicité touchante de l'Évangile. Quel bonheur quand j'y puis lire : « Quiconque aura laissé pour J.-C. ses biens, ses parents, et tout ce qui l'attache à la terre, recevra en échange ici-bas cent fois autant, et ensuite la vie éternelle ! » Que d'instructions, que de paraboles me sont applicables dans ce livre sacré ! Il me semble que, s'il ne me restait que lui dans ce monde, j'en aurais encore assez pour adoucir les rigueurs de mon exil.

Mon père projette un voyage à Paris. Il doit se détourner de sa route directe pour s'arrêter à Blois. Comme il désire que je l'accompagne, malgré la répugnance que je lui ai témoignée, je serais bien contente, ma chère amie, si de Blois il me permettait de me rendre chez vous ; j'esquiverais ainsi le but de cet étrange pèlerinage, qui n'en a d'autre que de me distraire : comme s'il était bien récréatif pour moi de me voir traînée bon gré mal gré

d'une ville en une autre, et cela dans le dessein de me faire perdre ce qu'on appelle mon *idée fixe !* Ne croirait-on pas que j'ai là une menomanie? Quoi qu'on dise, j'essaierai de faire changer mon itinéraire dans le sens qui me sourit, et de chez vous quel bonheur si nous pouvions ensemble aller embrasser Mme Sainte-Sophie ! Nous parlerons de cela. En attendant ne laissons pas languir notre nouvelle correspondance; j'en ai besoin pour assoupir bien des douleurs : un mot d'une véritable amie est si précieux, si efficace ! Vous me raconterez votre vie et vos pensées, je vous dirai les miennes; nous nous rappellerons les beaux jours de N..., nos enfantillages, et nos plans si beaux, et déjà, hélas ! effacés. Adieu, bonne amie, croyez-moi bien dévouée à mon Éléonore, autant pour le moins qu'Éléonore le sera toujours à

ALODIE.

LETTRE XXV.

Madame Sainte-Sophie à Eléonore.

N... 4 décembre 1831.

Voyez-vous comme je suis fidèle à ma promesse? Hier ma première lettre est partie, et voici que j'en commence une seconde, au risque de ne la finir que dans huit jours. Cependant je suis bien

décidée, si l'on ne me dérange, à ne pas sortir de ma cellule avant d'avoir fini.

Vous m'avez dit un mot en terminant l'autre jour, ma chère Éléonore, un mot qui m'a donné beaucoup à penser : on a voulu vous marier, et vous m'annoncez cela avec une espèce d'indifférence qui me persuaderait que vous vous y intéressez peu. Mais vous voulez que je m'y intéresse, moi, et votre confiance me prouve que vous jugez bien de mon amitié. Je croirais manquer à l'une et à l'autre, si je ne vous donnais préalablement quelques avis dont une certaine expérience du monde m'a prouvé l'utilité. Jusqu'ici Dieu vous a prévenue de ses bénédictions, gardée contre les dangers de la séduction et des sophismes, et, comme vous le dites, *la grâce n'a pas été vous chercher si loin pour vous abandonner*. Mais il est un secours que vous devez vous-même à cette grâce; dans quelque vocation que le ciel vous fasse, mon enfant, et surtout s'il vous appelle au mariage, vous aurez besoin d'une prudence toute divine, d'abord pour y entrer, ensuite pour y vivre heureuse. Tant d'autres se sont trompées, que je ne pense pas sans un amer déplaisir que vous pussiez être victime de la même erreur.

C'est un avantage sans doute pour votre excellente mère de vous garder auprès d'elle, et, si Dieu vous en impose le soin, ce sera une pieuse et noble tâche d'embellir ses vieux jours par votre sollicitud

filiale. Je trouve d'ailleurs que vous faites sagement de ne pas vous presser de prendre un époux ; à votre âge, ce ne serait peut-être pas trop tôt, mais il n'est point certainement trop tard pour attendre encore. Ce qui doit, ou plutôt ce qui devra vous occuper dans cette grande affaire, quand le jour en sera venu, c'est d'y bien réfléchir, et de ne rien faire sans l'avoir pesé d'avance par de mûres considérations. Ne doutez pas que votre position n'attire les regards ; vous serez recherchée, et si déjà vous ne l'avez été, il ne faut l'attribuer qu'au peu de temps qui s'est écoulé depuis votre voyage, et à la peine encore toute récente où vous a jetée une perte que nous déplorons tous. Je vais donc vous dire quelles règles vous deviendront nécessaires pour éviter une erreur.

Je suis assez instruite de vos principes et de vos sentiments pour m'assurer que vous ne voudriez pas d'un mari dont la religion ne vous fût pas bien connue ; mais ce n'est pas encore assez, et je vous exhorterai de tout mon pouvoir à n'en pas prendre, si vous n'en trouvez un qui pense en tout comme vous à cet égard. Beaucoup de jeunes gens se parent de magnifiques dehors ; s'ils veulent épouser une jeune personne de piété, ils ne manquent pas d'en afficher eux-mêmes les pratiques ; ils cherchent à s'insinuer dans son cœur par son esprit, ils évitent de blesser par quoi que ce soit une délicatesse qui leur impose ; mais cette réserve

apparente n'est presque jamais qu'hypocrisie, et ne dure que jusqu'au mariage. C'est alors qu'une prétendue piété disparaît, et qu'on est forcée de convenir trop souvent qu'on a épousé un indifférent ou un impie. Heureusement qu'il est des symptômes propres à faire prévoir ce malheur. De telles gens sont ordinairement guindés dans leur dévotion apparente; sans foi réelle ni conviction, ils ne font rien que d'une manière gênée, qui va souvent jusqu'au ridicule. On voit bien qu'ils n'ont pas cette aisance que donne l'habitude dans les plus petites choses. Ils surveillent les actions de ceux qu'ils se décident à imiter; ils dénaturent les termes les plus simples d'une religion dont ils n'ont pas l'usage; ils sont d'une extrême réserve dans les conversations où elle se trouve mêlée. Que si vous pouviez les voir dans leur intimité, vous connaîtriez de tout autres hommes, parlant, agissant alors avec une liberté et un laisser-aller qui ne se ressentent plus en rien de la contrainte qu'ils s'étaient imposée; puis, dans leur ignorance profonde de ce qu'ils ont toujours négligé, s'ils reviennent vers vous, leur embarras les compromet encore. Ces observations, que j'avais faites quelquefois dans ma jeunesse, m'ont été confirmées entre autres par une de nos anciennes pensionnaires, que vous n'avez pas connue. Un officier était venu passer quelque temps dans la ville qu'elle habite, avec l'intention de la demander

à son père. Celui-ci l'avait bien accueilli et paraissait assez disposé en sa faveur. Seulement la jeune personne avait demandé d'y songer, et voulait apprendre à le connaître. Notre homme, lié avec un autre militaire qui fréquentait la maison, et qui était, lui, véritablement pieux, avait appris de son confrère que Julie tenait par-dessus tout à la religion dans le mari qu'elle accepterait. Il ne trouva donc rien de mieux que de se former sur le modèle du bon capitaine, et prit le parti de refaire entièrement son éducation ; il y réussit au point d'oublier, hors même de la présence de Julie, certaines habitudes qu'il ne se fût point permises devant elle. C'est ainsi qu'il ne jurait pas le moins du monde, qu'il entourait ses conversations de toute la décence possible, et ne faisait point difficulté de dire son petit mot, à l'occasion, contre l'esprit irréligieux et l'absurdité des prétendus philosophes. Il allait même à la messe, et, le croiriez-vous? ce fut ce qui le perdit. Sa contenance pendant tout l'office trahissait un homme dont l'église n'était pas le rendez-vous de chaque dimanche. Placé à côté du capitaine, qui l'avait pris sous sa protection, le pauvre homme ne trouvait rien de mieux, pour ne pas se tromper, que de le copier en tout. Si celui-ci se mettait à genoux, celui-là s'y mettait aussitôt ; se levait-on, le voilà debout ; si l'on s'asseyait, il avait soin de s'asseoir. En un mot, il n'était pas un

mouvement de son guide qu'il ne suivît avec une édifiante exactitude ; et dans cette multitude d'actions diverses qui s'accomplirent en une heure, je ne sais trop s'il ne lui arriva pas de prendre son mouchoir uniquement parce que l'autre prenait le sien. Julie, qui n'avait pas perdu son homme de vue, en conclut qu'elle ne se chargerait pas de terminer cette éducation à peine ébauchée. Elle eut raison : la suite a fait voir que ce catholicisme du néophyte était une affaire de convenance, car il a depuis épousé une femme qu'il mène fort militairement, à peu près comme la religion qu'il professe.

Ainsi, ma chère fille, soyez circonspecte et difficile ; il est de mode parmi les jeunes gens de se faire un jeu des pratiques religieuses. En général leur éducation est manquée et leur instruction s'arrête là où elle devrait leur prouver qu'il n'est pas ridicule d'avoir de la foi. Sachez, avant tout, si l'homme qu'on vous offre a reçu dans sa famille des exemples et des impressions de vertu, et comment il en a profité. S'il ne dément pas ses principes par de mauvaises actions ou même par une conduite équivoque, s'il a conservé une réputation de prudence et de modestie dont il a dû faire les gardiennes de ses mœurs, s'il a honoré ses parents, s'il n'en parle qu'avec respect et s'il aime à leur plaire, s'il n'a point de liaisons suspectes ni de ces goûts dangereux qui se trahissent sous mille formes et annoncent peu de sagesse et de réflexions ;

si vous pouvez vous convaincre qu'il vous aime beaucoup moins pour vos agréments ou votre fortune que pour les qualités de l'âme et les vertus du cœur, si enfin avec tout cela il ne parle jamais de la religion qu'avec respect, et la pratique avec une édifiante exactitude; voilà celui à qui vous pourrez confier votre sort, et en accompagnant vos recherches de la prière et d'une intention droite de n'embrasser que l'état auquel vous destine la Providence, il n'est pas possible que vous vous trompiez. Il est vrai que voilà bien des conditions, et j'avoue qu'on n'en demande pas tant d'ordinaire; mais c'est pour cela même qu'il y a tant de mariages dont l'Église et la société n'ont qu'à gémir. Peut-être me dira-t-on que si toutes les jeunes personnes exigeaient autant, le plus grand nombre ne se marierait pas. Erreur, mon enfant; disons d'abord qu'il vaudrait mieux ne se pas marier que de le faire pour être malheureuse. Moi je ne crains pas d'affirmer que celles qui suivraient mes maximes opéreraient dans le monde une heureuse régénération. Les jeunes gens sauraient qu'ils ne peuvent aspirer à une alliance s'ils ne s'en rendent dignes par l'amour et la pratique du bien, et les familles, agissant dans le même but, élèveraient les jeunes gens de façon à pouvoir les marier convenablement. Qu'on appelle ce que je dis un système, une méthode impraticable, une utopie... je ne m'en fâcherai pas, mais je n'en persisterai

pas moins dans ma pensée, avec la permission de tous les critiques de ce monde ; et si j'accorde que, dans le grand nombre des jeunes gens, il en soit dont les qualités purement morales puissent quelquefois rendre une femme heureuse, ce ne sont là que de très-rares exceptions. Elles confirment la règle.

Surtout ayez grand soin de garder votre cœur libre, et de ne pas le laisser enflammer tout de suite pour un objet qui peut-être ne doit jamais lui appartenir. Méfiez-vous des premières impressions que vous seriez capable de recevoir; si on ne les modère, elles font souvent de grands maux, car elles sont toujours les plus vives. S'arrêter aux premières idées qu'on se forme d'un jeune homme aux manières agréables, au bon ton, au langage honnête et décent, c'est trop souvent manquer de sagesse, c'est ouvrir une route dans son cœur à la passion qui ne raisonne point, aveugle bientôt et brouille tout. S'il n'est pas mal d'aimer en vue d'une union que la religion autorise et sanctifie, il faut que cet amour soit réglé par une scrupuleuse modestie et une exacte retenue. La pureté intérieure de l'âme n'en doit pas souffrir; elle veut même qu'on ne pense qu'avec une religieuse discrétion à un objet que la prudence conseillera peut-être d'abandonner quand on l'aura mieux connu.

Ces précautions, remarquez-le bien, sont indispensables, et la religion seule peut les donner.

C'est elle qui les inspire et les facilite, car elle vous a désigné des conseillers naturels dont les avis ont toujours préservé du malheur de se repentir. Vous avez le bonheur d'avoir une mère aussi recommandable par sa piété que par son jugement; vous avez une amie qui vous chérit et à laquelle vous donnez toute votre confiance; enfin vous avez un guide, et c'est ici le point essentiel, qui fera plus que l'amitié, plus même que la tendresse maternelle, parce qu'il ne peut être influencé par aucun intérêt personnel. Consultez-les, et que celui-là surtout connaisse à fond vos motifs, qu'il juge de vos plus secrètes pensées, et vous montre réellement où vous allez. C'est chose déplorable de voir avec quelle étourderie on se lance dans un état si périlleux sans en connaître les devoirs et les dangers, quoique les uns et les autres soient immenses! On parle de se marier comme d'une action commune qui n'appelle même pas les plus simples ménagements. On s'enquiert de la famille, des biens, de l'âge de la personne, de son caractère, de ses talents; mais les vertus ne sont rien, sans doute, car on n'en parle pas. Et c'est le plus souvent du côté de la femme, c'est-à-dire de la partie la plus intéressée et qui doit souffrir le plus, qu'on trouve ainsi plus d'inconséquence et d'aveuglement. Aussi la religion méconnue est bien cruellement vengée tôt ou tard de l'oubli qu'on a fait de ses droits et de sa parole.

Si la question était moins grave, je m'y arrêterais moins. Ma chère Éléonore, ne négligez pas de méditer ces réflexions, il y va de votre bonheur. Je sais de vos compagnes qui pourraient vous en dire autant que moi à ce sujet, et malheureusement elles l'ont appris aux dépens du repos de toute leur vie. Dieu veuille que ce ne soit pas au préjudice d'une vie plus précieuse!

Mais vous n'en êtes pas là encore; la Providence ne vous a rien dit qui vous fasse prévoir un changement. Vivez heureuse et tranquille auprès de votre bonne mère. Profitez de votre belle et agréable solitude des Illets. Là tout vous porte à Dieu et vous le fait aimer. Cette vie en vaut bien une autre, selon moi, et je crois que vous êtes de mon avis.

Contre mon attente, on ne m'a pas dérangée et ma lettre partira ce soir. Adieu : on sonne une messe et j'y vais. Je vous donnerai dans mes prières toute la part que vous possédez dans mon cœur.

SAINTE-SOPHIE.

LETTRE XXVI.

Eléonore à Mme Sainte-Sophie.

A... 9 décembre 1831.

C'est à deux jours de distance seulement que me

sont parvenues vos deux lettres, ma bonne mère. Que vous êtes aimable de m'y parler avec tant d'intérêt! J'ai attendu la seconde avec une impatience que je ne puis vous rendre. Je ne pouvais répondre à la première qu'après les avoir lues toutes deux, et un incident imprévu me faisait souhaiter vivement que cette lecture ne fût pas longtemps retardée. Vous allez me demander de quoi il s'agit : vous ne vous en douteriez jamais... Croiriez-vous qu'après vous avoir entretenue de moi comme je le faisais tout dernièrement, et au moment peut-être où vous m'écriviez des choses si solides et si vraies sur une vocation que je ne croyais pas trop la mienne, un parti s'est présenté, et ne m'a pas trouvée aussi indifférente que je croyais l'être? Oui, ma bonne mère, c'est ainsi que vont les événements de ce monde : quand on s'y attend le moins, on se sent arrêtée dans une course légère et facile par un objet imprévu qui force de rallentir sa marche et souvent de changer son itinéraire. Changerai-je le mien? Je ne sais... mais quelques apparences me le persuadent. Maman ne voit pas ce projet avec déplaisir; je puis même dire qu'elle y sourit, car c'est elle qui m'a fait les premières ouvertures, et ce qu'elle y a ajouté ne tend, je l'ai bien vu, qu'à fixer mes incertitudes. Elle est âgée et craint de mourir sans que je sois mariée : elle ne voit rien de plus pénible pour une fille que cet isolement absolu où la laisse la mort

de ceux qui partageaient son existence ; et j'avoue que cette réflexion me touche réellement. Je ne l'avais jamais faite ; mais elle m'a d'autant plus frappée, qu'elle m'est inspirée par le cœur de celle qui m'aime le mieux et qui doit m'être la plus chère. Je me forme une triste idée, en effet, d'une jeune personne qu'une perte cruelle a privée des appuis naturels que lui avait donnés la Providence dans de bons parents, et qui n'en a aucun autre qui les remplace. Elle ne peut s'attacher à personne, les convenances lui faisant une loi sévère de ménager ses moindres relations sociales avec une prudence minutieuse. L'amitié peut la dédommager de cette solitude ; mais cette amitié, si peu constante quelquefois, n'a-t-elle pas également ses travers? La mort, l'éloignement la détruisent ou l'affaiblissent ; car toutes les amies ne sont pas comme vous, ma bonne mère, et n'aiment point avec autant de force, de persistance et de désintéressement. Si j'ajoute à de si puissantes raisons la malignité de ce monde corrompu dont les yeux toujours méchants épient nos plus petits mouvements pour les interpréter à sa guise ; de ce monde qui empoisonne nos plus innocentes démarches et se joue indignement de notre réputation, je crois qu'on peut au moins se sentir chancelante. Un époux, au contraire, est un appui de toute la vie, un ami qui ne nous abandonne pas, un conseil qui nous guide, un protecteur de notre

réputation dont il fait la sienne et qui ne souffre de rien sous son égide. Voilà ce que maman me dit.

Il est vrai qu'en suivant ces pensées, je n'envisage la chose que par ses dehors agréables, et il en est d'autres contre lesquelles votre amitié a pris soin de me prémunir. Mais je ne parle ainsi qu'en raison des espérances que m'offrirait ce nouvel avenir. Ces espérances, je le crois, n'ont rien de chimérique, puisque je les fonde sur la connaissance que nous avons pu acquérir, maman et moi, des qualités de celui qui me désire. Vous dirai-je d'ailleurs, ma bonne mère, combien j'adopte votre sentiment, quelle sagesse j'admire dans vos conseils sur une si délicate matière? Avant que vous me les eussiez tracés, je les avais lus dans mon cœur. Oui, sans penser à moi-même, que tout cela n'a jamais beaucoup occupée, je n'ai jamais pu comprendre comment on pouvait être assez folle pour épouser un homme sans religion. Quel supplice de se trouver enchaînée à quelqu'un qui méprise nos plus chères pensées, qui ne sait pas regarder l'amour que nous lui devons comme une conséquence de celui que nous portons à Dieu, et qui affecte d'ignorer que tous nos devoirs envers un époux ne sont que l'accomplissement de ce que le ciel nous ordonne! Voilà ce que j'ai toujours pensé de ces unions mal assorties, et vous concevez par là, ma bonne mère, si j'entre dans vos réflexions. Si je ne voyais encore

dans cette conformité d'idées entre vous et moi le résultat des mêmes inspirations que l'Esprit saint accorde aux âmes qui le cherchent, je m'étonnerais d'avoir été si soigneuse jusqu'à présent de faire précisément comme vous venez de me l'inspirer. Par exemple, je n'ai jamais rien eu de plus précieux que la paix du cœur que je tenais à conserver par toutes les précautions possibles; je me suis examinée quelquefois sur les plus petits détails de mes actions, jusque sur mes plus intimes pensées, pour voir si je n'avais pas ouvert trop facilement mon imagination à ces vaines idées que le monde fait éclore si facilement à notre âge, et dont la fin est presque toujours de nous séduire par des sentiments qu'on ne peut plus maîtriser. J'avais de ce danger une telle crainte, que j'en étais plus tourmentée peut-être que je n'aurais dû, et cela avant même d'avoir le bonheur d'être catholique. Les motifs déterminants du mariage m'ont toujours paru aussi n'être qu'une chose extrêmement sainte en elle-même; et cette union de deux personnes qui ne doivent plus avoir qu'un même cœur pour s'aimer, qu'une même volonté pour se sanctifier mutuellement, qui doivent puiser dans la religion, pour se les consacrer l'un à l'autre, toutes les vertus qui soutiennent et consolent; cette union à mes yeux est si noble, si digne, qu'il lui manquerait quelque chose, me semble-t-il, si Jésus-Christ n'en avait fait un sacrement. Je vous fais

là presque une confession, ma bonne mère, et vous avez le droit de me demander si toutes mes théories s'accompliront sûrement par rapport à moi et à celui que peut-être la Providence me destine. Quoique ce soit à vous seule que je parle, je sens bien que je ne peux entreprendre ici une apologie ; mais tenez, franchement, je vous avouerai ce que je pense : on pourrait moins bien choisir. M. Henri a vingt-sept ans et appartient à une excellente famille, dans laquelle on a conservé les principes religieux comme une tradition sacrée. Il a été élevé par une mère pieuse comme un ange, son père a cette foi patriarcale dont quelques vieillards nous montrent encore çà et là de précieux restes ; lui, il est regardé comme un prodige au milieu d'une foule de jeunes gens qui vivent sans frein et se perdent sans remords. Je l'ai vu souvent en société, et ce n'a jamais été sans remarquer entre lui et beaucoup d'autres une différence toute à son avantage. Enfin j'ai plus d'un motif d'espérer qu'il ne me traiterait pas, lui, aussi *militairement* que celui dont vous me parlez. Oh! que cette idée de se condamner pour toute sa vie à être malheureuse est accablante ! Que je plains cette pauvre femme, et que j'applaudis à la prudence de celle qui jugea si bien d'un homme que ses dehors trahissaient ! Voilà encore une de ces mille preuves d'une conduite providentielle de Dieu sur nous tous : l'une

évite un piége que l'autre ne sait pas fuir, et il paraît bien évidemment ici que la plus favorisée est celle qui agit d'après les règles de la prudence chrétienne.

Malgré ce que je vous dis, ma bonne mère, n'allez pas croire, je vous en conjure, que je m'enthousiasme, et qu'il y a déjà une secrète décision dans mon cœur. Non, non : en dépit des plus spécieux motifs, Dieu passera avant tout dans cette affaire. J'ai écouté les raisonnements de mon excellente mère, qui, d'ailleurs, serait inconsolable de forcer le moins du monde mon inclination. J'en ai une autre que j'écoute aussi avec non moins d'attention et de docilité : vous savez de qui je veux parler ; enfin je vais consulter celui qui sait par cœur toute mon âme. D'ici là je ne m'arrête à rien. Je sens trop combien j'ai besoin d'une sagesse qui n'est pas celle des hommes, pour me précipiter en quoi que ce soit. Je ne me pardonnerais jamais d'avoir causé volontairement un seul instant de peine à celui dont la vie sera unie à la mienne : quel qu'il soit, je l'aimerai par sentiment et par devoir ; mais je ne commencerai à l'aimer que du jour où cessera mon incertitude. Redoublez donc vos prières, vous qui êtes tant mon amie ; que je ne fasse rien sans l'esprit du Seigneur. Recommandez-moi à quelques-unes de vos bonnes âmes si ferventes. Ne cessez pas de m'assister de vos sages et pieuses leçons ; et, quoi qu'il

arrive, ne doutez jamais du tendre attachement et de la vive reconnaissance de votre

ÉLÉONORE.

LETTRE XXVII.

Alodie à Mme Sainte-Sophie.

N... 22 décembre 1831.

Quelle douleur n'ai-je pas ressentie, ma bonne mère, en apprenant de vous la triste épreuve à laquelle le bon Dieu vous a mise et toute votre communauté! Il est donc vrai : les saints ne sont pas faits pour la terre. Mais d'où vient qu'en pleurant cette amie si pure j'éprouve je ne sais quoi de doux qui me console? La pensée du ciel est pour moi inséparable du souvenir de cette femme respectable : je vous plains de ne l'avoir plus, je gémis de la cruelle certitude de ne plus la revoir, et j'envie le bonheur qui devient à jamais son partage. Elle a vécu, elle est morte religieuse, et ce que vous m'en dites et ce que j'avais vu moi-même confirme suffisamment nos espérances. Je ne cherche pas à vous consoler, car la foi a déjà rempli dans votre cœur cette mission qui la rend si belle. Et puis j'ai tant à vous dire et vous allez être si contente, qu'il ne faut pas que je diffère. Permettez-moi de commencer par me plaindre un

peu que vous soyez restée près d'un mois sans m'écrire. Vous m'attendiez peut-être, car c'était à mon tour : mais vous allez juger si j'étais coupable. Pour vous, ma bonne mère, étiez-vous encore malade? J'espère que non, et je le demande à Notre-Seigneur du fond de mon âme. Quel que soit le motif qui vous arrête, je reprends la correspondance : je suis épuisée.... mais qu'importe? Le bonheur que j'éprouve n'est pas trop acheté par ce que j'ai souffert. Avant que j'entre dans aucuns détails, apprenez que je suis au comble de la joie, qu'enfin il n'y a plus d'empêchements à mon bonheur, et que mon père consent à rendre sa fille heureuse!

Trois ou quatre jours après ma dernière lettre, je fus obligée de me mettre au lit; mon accablement, dont je vous avais parlé, avait augmenté à un tel point qu'il m'était impossible de me soutenir. Je savais bien que le corps souffrait à cause de l'âme, et j'aurais voulu me passer du médecin que mon père envoya chercher dès qu'il me vit forcée de me coucher. Ce médecin est un excellent homme dont les principes religieux m'ont toujours inspiré une grande confiance. Je ne pus répondre que par mes larmes aux premières questions qu'il m'adressa ; il réfléchit, me regarda en silence quelques minutes, et n'indiqua pas de remèdes, disant qu'il voulait observer cette étrange maladie avant de déterminer un traitement ; il ajouta que le repos et la dis-

traction pourraient opérer d'abord une heureuse diversion, et mille autres choses tout aussi concluantes. Je remarquai peu de conviction dans ses paroles, et l'air morne de mon père, qui assistait à cette visite, me suggérait quelques légères espérances. On me laissa seule et je pleurai encore; mais, pendant que je m'abandonnais à cette tristesse qui, au reste, me soulageait beaucoup, une autre scène se passait dans le salon. Antonin n'avait pas eu de peine à faire dire au docteur ce qu'il pensait de mon état. Celui-ci avait avoué à mon père qu'il était alarmant, que le chagrin causé par une vive contrariété et les efforts continuels que je faisais pour la vaincre étaient le principe de mon mal : il était d'avis que ce mal pouvait empirer, avoir des suites funestes, et qu'il était temps de s'opposer à ses progrès. J'ai su tout cela par mon frère qui bientôt après vint me prévenir que mon père ne tarderait pas de se rendre à mes désirs, et que sa conversation avec le médecin l'avait déterminé à ne plus m'opposer de résistance. Ce fut en effet ce jour-là même que j'obtins cet acquiescement si longtemps refusé. Mon père vint me trouver dans ma chambre et me dit que, d'après ce qui paraissait de ma résolution, il préférait mon bonheur au sien, et que je pouvais faire mes arrangements de façon à me satisfaire le plus tôt possible. Il a bien pleuré aussi dans cette entrevue : car alors il s'agissait d'un sacrifice sur lequel il n'y aurait plus

à revenir. Il le sentait, et ma joie, que je ne songeais pas à dissimuler, ajoutait naturellement à sa tristesse. Pour abréger, il a été convenu que je vous écrirais, ma bonne mère : c'est vers vous que je tourne mes regards; je crois que le bon Dieu me veut aux Ursulines, et maintenant je m'en rapporte à vous pour tout ce qui concerne le choix qui me reste à faire.

Je voudrais être déjà chez vous, et vous le concevez; mais il me faudra quelque temps encore pour disposer certaines affaires de famille. Écoutez ce que je compte faire : je laisse à mon père la jouissance d'un tiers sur le bien qui me revient de ma mère, le second tiers à Antonin, le troisième à la communauté que je choisis. Ce que j'abandonne au premier doit revenir après lui en portion égale aux pauvres de notre paroisse et à l'hospice de St-Magloire. Mais il ne veut accepter, aussi bien que mon frère, qu'après ma profession, soit qu'il espère ne pas me voir aller jusque-là, soit qu'il craigne de trop précipiter une mesure qui pourrait me retenir dans le cloître malgré les dégoûts que j'y pourrais trouver. Ces précautions ne sont pas à blâmer sans doute, mais j'ose vous assurer qu'elles seront fort inutiles.

Vous ne sauriez croire combien vite j'ai recouvré mes forces depuis l'heureux jour où j'ai vu changer enfin ma position. Le mal avait fait tant de progrès et m'avait tellement affaiblie, qu'il m'a

fallu plus de quinze jours pour retrouver l'usage de mes jambes qui ne pouvaient plus me soutenir. Je suis encore extrêmement fatiguée, mais je compte cela pour rien, et j'ai du moins une santé morale qui me dédommage amplement. Une de mes plus douces pensées est d'espérer maintenant que mon tempérament, naturellement sain et robuste, redeviendra bientôt ce qu'il a été, et que je pourrai d'autant mieux m'appliquer au service de Dieu. Ce qui m'occupe à présent, c'est de me déterminer sur une maison : la vôtre m'a toujours été chère, je m'y plairais ; mais je vous connais si prudente et si impartiale, que je ne ferai rien sans votre avis. Il faut encore qu'en cela votre expérience, ma bonne mère, supplée à la mienne. Conseillez-moi donc. Mon confesseur, qui s'applaudit avec moi de me voir enfin délivrée de mes chagrins, ne se décide pas facilement à me donner son avis sur ce point important. Antonin désire que j'embrasse l'institut des Filles-de-la-Sagesse, attendu que la maison de St-Magloire est desservie par elles, et qu'il penche vers cette congrégation dans laquelle il voit tous les jours s'exercer tant de vertus. Pour moi, je reviens toujours à vous par la même raison, et par suite des anciennes affections que Dieu m'a faites à N.... Je le répète, je ne ferai rien sans que vous y preniez part. Je vous établis présidente de ce conseil intime où les voix sont si diversement partagées, et la vôtre comptera pour deux.

Parlons un peu d'autre chose; et d'abord avouons qu'il y a de singulières destinées, ou plutôt disons que la Providence agit sur nous par des ressorts bien mystérieux. Voilà Constance dont je reçois une lettre ces jours-ci (1), qui ne veut pas se marier, malgré tous les avantages qu'on lui propose. Cette union dont il est question pour elle, lui est conseillée par son père, par ses amis les plus intimes, par le curé de sa paroisse, et même par son directeur, qui tous s'accordent à faire l'éloge du jeune homme peu riche d'ailleurs, mais très-vertueux. La fortune de Constance pourrait fort bien suppléer à celle que ne lui donnerait pas son mari; mais Constance, tout en avouant que ce mari lui conviendrait si elle en voulait un, déclare qu'elle ne veut pas plus de celui-là que d'un autre, et pour en finir, devinant sans doute ce que je pense, elle me demande un avis, à moi si peu disposée à être impartiale! Je lui ai répondu tout de suite qu'elle eût à vous écrire : j'ai des preuves que vous vous y entendez mieux que moi. Ainsi, mon excellente mère, vous allez avoir encore à exercer votre zèle et votre charité. Oh! qu'il y en a d'anciennes élèves des Ursulines qui savent juger l'un et l'autre!

Comme vous m'en aviez témoigné le désir, j'ai écrit à Valentine : je me sens portée de moi-même

(1) On n'a pas retrouvé cette lettre.

à consoler ceux qui souffrent. Cette pauvre jeune femme est réellement à plaindre. Éléonore m'a écrit aussi ; sa lettre est pleine de sentiments admirables, et sa foi, sa simplicité, sa confiance en Dieu se disputent, pour ainsi dire, à qui se fera le plus admirer.

Oh ! que je suis heureuse, ma bonne mère ! voilà donc mes peines terminées ! Vous aviez bien raison de me dire que tout cela finirait... Le soleil d'un beau jour a dissipé tous les nuages, et l'horizon ne se découvre plus à moi que sous l'aspect le plus riant. La seule chose que je crains, c'est que nos arrangements d'intérêt ne traînent en longueur et ne me fassent perdre encore plus de ce temps qui me dure. Il faut pourtant se soumettre. C'est encore un de ces mille ennuis qui s'enlacent toujours sur la terre aux plus douces jouissances ; et comme je devine que vous me recommanderiez la patience, le calme et une modération toute chrétienne de mes désirs, je vais commencer à pratiquer ces sages préceptes : quand je crois qu'ils me viennent de vous, ils me sont encore plus faciles... Ne dites-vous pas que cette docilité est vraiment digne d'une novice? Oh ! vous en verrez bien d'autres dans deux mois : car il faudra encore tout ce temps-là, je le crains fort...

De grâce, ne demeurez pas un mois sans me répondre ; vous me feriez mourir. Voyez d'ailleurs comme vos lettres me deviennent nécessaires...

Adieu, adieu, je vous embrasse. Priez pour mon père, et pour mon bon abbé qui me charge de vous le demander et de vous offrir ses compliments respectueux. Si je pouvais par une plus grande ferveur mériter à tous deux ce que je leur désire : à l'un une foi plus solide et plus active, à l'autre ce qu'il implore lui-même avec tant de foi, d'aimer toujours Dieu et de le servir toujours plus parfaitement !

Je ne veux pas finir sans vous dire, ma bonne mère, ce que je demande aussi pour vous. Nous comptons encore une année de plus au nombre des nôtres. Voici une époque où beaucoup de menteurs auront à faire valoir leurs protestations, feintes ou vraies; heureusement vous n'en trouvez pas dont il faille se méfier dans votre solitude où tout est vrai, où tout est sincère. Mais ne croyez pas non plus que les mensonges du monde influencent en rien les âmes qui s'y sentent étrangères; regardez-moi surtout dans cette occasion comme une de vos filles, et croyez-moi toujours la même, vous dont le cœur s'est fait le modèle du mien.

ALODIE.

LETTRE XXVIII.

Constance à Mme Sainte-Sophie.

Château de Gensac, 29 décembre 1837.

Voici une époque, Madame et bonne mère, qui nous rappelle ceux que nous aimons, lors même que nous ne les avons jamais oubliés. Tout cède à ce souvenir qui ramène notre cœur vers celui de nos amis, et quelques obstacles qui empêchent une lettre dans le cours d'une année ne sont plus aujourd'hui des excuses pour ne pas écrire. Il semble que la paresse, non plus que la multitude des affaires, ne tient pas contre l'amitié qui réclame des preuves d'un véritable retour. Aussi je vous écris, rendant grâces à cet usage, quelquefois si ennuyeux, de ce qu'il m'oblige de rompre un instant avec mille soins qui tour à tour se partagent toutes mes heures, et me laisse le doux loisir de vous parler encore un peu. Vous nous avez dit, je m'en souviens, à N...., que nous devions voir dans ces occasions un moyen d'exercer une vertu précieuse à Dieu et aux hommes, la charité, qui gagne toujours à ces rapports, ne fussent-ils que de politesse, établis parmi les membres d'une même société. Recevez donc, bonne mère, les vœux d'une de vos plus tendres

Tous les matins j'accompagne mon cher Octogenaire !

filles, qui se trouve heureuse de pouvoir encore vous les offrir. Ils sont proportionnés, je vous l'assure, au prix que j'attache à vos bontés. Six ans d'éloignement n'ont pas, je le sens, affaibli ma reconnaissance, et je m'efforce de le prouver en suivant vos derniers avis. Croiriez-vous que je viens vous en demander encore? Rien n'est plus vrai; et à cent lieues d'où vous êtes, j'ose encore solliciter cette bonté angélique dont j'ai recueilli tant de marques pendant tout mon séjour aux Ursulines.

Je vous dirai enfin que l'on veut me marier, et qu'après plusieurs années passées dans une indifférence absolue sur ce point, il en est sérieusement question depuis quelques jours. Mon bon et vénérable père, qui ne m'en avait jamais parlé et qui payait assez ma tendresse par toutes les preuves qu'il n'a cessé de me donner de la sienne, a hésité d'abord sur le parti qu'il prendrait. Je devine que son cœur s'est trouvé embarrassé entre l'idée de mon bonheur, qu'il ne voudrait pas entraver, et celle de ses propres besoins qui me retiennent auprès de lui. Mais cette dernière raison devait être à ses yeux la moins grave; la première l'a donc emporté, et il me presse d'accepter des offres qui lui semblent avantageuses. En cela, je dois le dire, il n'est pas le seul de son avis: plusieurs personnes dont l'amitié ne peut nous être douteuse, et entre autres le bon curé

de Gensac dont je vous ai parlé quelquefois et qui a toute ma confiance, m'enhardissent ou plutôt s'efforcent de m'encourager. Je le ferais pour peu que j'en eusse envie, car je ne trouverai probablement rien de plus convenable. Le parti qu'on me propose n'est pas riche, il est vrai ; mais de ce côté la Providence a fait assez pour moi, et d'ailleurs cette considération n'en serait jamais une qui me retînt. Ce que j'estime le plus, c'est la réputation de la famille qui deviendrait la mienne, les vertus du jeune homme qui y joint de l'esprit et, dit-on, beaucoup de science ; ce serait enfin le plaisir que causerait à mon père l'union de sa fille avec le fils d'un de ses plus anciens amis, magistrat comme lui et capable de perpétuer les souvenirs de sa maison. Et après tant de belles choses que vous dirai-je ? C'est que je ne vois rien là qui me flatte réellement ; c'est que, malgré l'expérience et la sagesse de mes conseillers, je ne me sens nullement portée à faire ce qu'ils me conseillent. De plus, je le répète, j'estime infiniment les bonnes qualités et la vertu bien reconnue du jeune substitut; mais, pour l'aimer le moins du monde, c'est autre chose, et je vous affirme qu'il n'en est rien. Pourrais-je donc me résoudre à épouser quelqu'un qui me témoigne des sentiments que je n'ai pas pour lui, quelqu'un qui, au jugement de tout le monde, se fait aimer dès qu'on le voit, et que ma froideur actuelle me fait craindre de n'aimer jamais?

Songez-vous, ma bonne mère, quel supplice ce doit être de ne pouvoir attacher son cœur à celui dont la vie, pour ainsi dire, doit être la nôtre? Je n'oserais jamais en courir le risque. Je sais bien que ce mariage est une chance heureuse pour celle qui voudra le faire, que plus tard mille autres peuvent se présenter sans offrir les mêmes avantages. Mais cette raison, excellente pour qui veut se marier, n'est rien pour qui n'en a pas envie. Je ne sais pourquoi, dès que j'ai pu y songer, il m'a été impossible de me familiariser avec cette idée. L'exemple de ma pauvre sœur, dont la triste position fait d'autant plus désirer à mon père une compensation pour la seconde de ses filles, suffirait, je crois, pour dégoûter à toujours quiconque se sentirait même une certaine inclination : mais j'ai pour moi, outre ce sujet de craintes, la pensée des devoirs onéreux que je m'imposerais, la perspective d'une liberté factice qu'on espère quelquefois trouver dans ce nouvel état, et qui n'est, à bien calculer, qu'un esclavage souvent déguisé, quoique plus souvent encore il devienne fort évident pour tout le monde. Enfin je vous dirai en un mot que j'ai pour ce genre de vie un dégoût dont je ne me rends pas compte, et de la même manière que d'autres ont du goût pour tout autre chose, sans savoir d'abord pourquoi ni comment. J'écrivais dernièrement à Alodie et lui parlais de ces grandes affaires : elle m'a exhortée à vous écrire, ce que

j'eusse fait sans qu'elle me le dît. Celles qui vous ont connue, ma bonne mère, savent toujours à qui recourir.

Dites-moi donc, je vous en prie, ce que vous pensez de cela : votre jugement sera d'un grand poids dans une situation aussi difficile que l'est la mienne. Si je pouvais vous dire combien je suis tourmentée par mille anxiétés qui naissent de ce conflit élevé entre les désirs de mon père, de mes amis, et les répugnances de mon propre cœur ! Que ne donnerais-je pas pour que tout fût fini et qu'on ne parlât plus de moi ! Dès que j'aurai pris assez de courage pour me déterminer à quelque chose, je cesserai d'y penser, et je ne doute pas que je ne retrouve ma tranquillité habituelle. Mais jusque-là.... veuillez donc être encore ma bonne, ma fidèle amie ; et, pour me bien suggérer ce que je dois faire, rappelez-vous mes goûts d'autrefois. J'aime toujours la solitude. Le silence d'une retraite profonde, le calme de la campagne, la simplicité de la vie retirée, me plaisent chaque jour davantage. Avec mon père, j'ai pu satisfaire ce penchant, et m'y livrer la plupart du temps sans réserve. Nous habitons Gensac la plus grande partie de l'année : auprès de lui je m'oublie entièrement ; ses quatre-vingts ans et les infirmités qui les accompagnent semblent me faire un devoir de lui consacrer toutes mes heures. Le monde n'arrive plus jusqu'à nous que par ambassadeurs ;

quelques visites de personnes intimes ne viennent troubler que pour peu d'instants notre solitude, et dès que nous sommes seuls, nous reprenons nos petites habitudes dans lesquelles chacun de nous trouve le repos et le bonheur. La maison que nous possédons ici, entourée de fraîches vallées et de prairies immenses, est construite des vieilles pierres d'un ancien château qui tombait en ruines, et que mon grand-père fit abattre il y a trente ans pour y substituer une demeure plus commode et moins vaste. L'église paroissiale n'en est pas loin : c'était autrefois la chapelle seigneuriale, et sa proximité est d'une grande ressource à mon cher octogénaire dont les forces sont assez bien conservées, mais qui souvent pourrait être fatigué d'une course un peu plus longue. Tous les matins je l'y accompagne à la messe, et le soir nous y retournons encore faire une petite visite au Saint-Sacrement. Avant de nous coucher, nous réunissons les domestiques dans la grande salle à laquelle on a conservé son aspect et sa forme antiques, et, tournés vers la grande cheminée que surmonte un grand crucifix en bronze, le maître fait lui-même à haute voix la prière à laquelle tout le monde répond, et qui est suivie d'une lecture faite par moi. Nous ne manquons jamais à cet exercice commun. Il faut qu'il y ait quelque dérangement plus notable dans la santé de mon père pour qu'il consente à s'en dispenser, et alors je préside la

pieuse assemblée. Dans le beau temps, les fermiers profitent de ce moment pour venir nous parler de nos affaires, et ils ne s'en retournent qu'après avoir prié avec nous et entendu notre lecture. J'avoue que cette dévotion simple et profonde de mon père me fait trouver quelque chose de plus touchant dans la piété filiale. Les soins que je lui prodigue et qui doivent toujours, ce me semble, porter avec eux de bien douces consolations dans le cœur d'une fille, ne sont point dictés par le sentiment du devoir, mais par celui de la tendresse. C'est de ma part un élan d'amour mêlé d'une vénération que tout le monde partage, et à laquelle je me sens d'autant plus disposée que plus d'objets l'alimentent sous mes yeux. Il y a quelque chose de si consolant, de si doux dans cette vie qui s'écoule toute avec mon bon vieillard, que je ne sais comment je ferais pour m'en séparer. Si de trop justes appréhensions me disent que de jour en jour cependant j'ai plus à le craindre, toujours est-il qu'il ne dépendra pas de moi que la Providence n'accorde à mes prières une longue prorogation. Un jour il me restera encore de précieux souvenirs; et si alors je m'ennuie d'être isolée, si ma vie, renfermée dans une sphère de monotonie, me semble trop seule, trop *indéterminée*, ne serai-je pas à temps de me marier, si je trouve? Et quelle fille n'a jamais trouvé quand elle a été riche! Que dois-je donc faire? Je vous le demande

encore une fois. Dois-je sacrifier aux désirs de ceux qui m'entourent toute ma vie dans un état que je n'aime point ? Peut-il être dans la volonté de Dieu que je m'abandonne ainsi moi-même, ou bien puis-je écouter mon goût, ne suivre que mon sentiment, et me conserver dans un état que la religion sanctifie, puisqu'il est plus parfait que le mariage ; et me détournant ainsi des mille sollicitudes d'un ménage, vivre uniquement pour le Seigneur dans l'accomplissement des vertus propres aux vierges chrétiennes ?... Si je ne me trompe, ce dernier parti est le meilleur : le présent et l'avenir me le font croire, puisque je me trouve heureuse, et qu'en suivant la même route je ne risque pas de m'égarer.

Oh ! ma bonne mère, répondez-moi, et priez pour votre fille. C'est vous qui m'avez inspiré une confiance sans bornes dans Marie, la reine des vierges. Comme je la conjure de me faire en tout ressembler à elle jusqu'à la fin, priez-l'en vous-même, et daignez me répéter ces saintes leçons que j'écoutai toujours avec tant de plaisir, et que je suivrai avec toute ma docilité d'enfant. Soyez-en persuadée comme de la tendre et vive affection que vous garde à jamais le cœur de votre

CONSTANCE.

LETTRE XXIX.

Mme Sainte-Sophie à Eléonore.

N... 17 décembre 1831.

Sans m'attendre positivement à vos dernières ouvertures, ma chère Éléonore, je ne vous cache pas que je suis peu étonnée de vous voir, en dépit de votre première profession de foi sur le célibat, pencher aujourd'hui vers le mariage. C'est une étrange chose que l'esprit de l'homme : mille événements divers peuvent le modifier différemment; toutes les contradictions de cette vie s'y croisent et s'y combattent, et tel a fait souvent des projets fort solides en apparence, qui peu de jours après les a vus effacés par des résolutions contraires!... Pour vous, ma jeune amie, rien ne m'avait semblé impossible, dans cette opposition avec vous-même. Non, vous ne m'avez rien dit qui pût me faire croire à une détermination bien ferme de ne pas vous marier; je vous dirai même que je vois de bonnes raisons parmi celles que vous me dites. La conduite exacte et religieuse du jeune homme, les vertus de sa famille, ce que vous avez pu observer de ses qualités personnelles et de sa fermeté dans le bien sont à mes yeux autant de garanties. Je crois même voir que Dieu entre pour beaucoup dans cette nouvelle combinaison, car vos sentiments, vos pieux

scrupules, et la délicatesse que vous mettez dans toutes vos pensées sur cet établissement n'indiquent pas tant une âme étourdie qui change de route selon ses caprices, qu'un esprit sérieusement occupé d'une affaire dont il a compris toute l'importance. Je le dirai donc : ce sont là des vues sages, et elles portent sur des avantages réels; il ne s'agit plus que de balancer ces avantages avec les inconvénients que j'ai signalés, et je vais encore vous en montrer quelques autres, afin de vous faire juger avec pleine connaissance de cause.

D'abord, ma bonne amie, si vous vous mariez, vous devez être décidée à ne plus faire votre volonté : quelles que soient les apparences, souvenez-vous que votre mari n'est pas aussi parfait que vous croyez le voir. D'ici vous ne l'apercevez qu'à travers un prisme, et deux jours après la cérémonie nuptiale, les belles couleurs commenceront à se ternir : eût-il même toutes les perfections que je lui suppose, quoi de plus inconstant que ces perfections, et quelle impossibilité trouvez-vous à un changement qui diminuera de beaucoup votre bonheur, ne fût-ce qu'en détruisant des illusions? Jamais ces attrayantes qualités n'empêchent absolument certains défauts qu'une foule de petites causes nous cachent d'abord, mais qui finissent bientôt par se faire jour. L'expérience crie bien haut cette incontestable vérité. Pour vous, bonne Éléonore, vous n'aurez pas le droit d'imiter

ce changement : vos heureux priviléges consisteront à rester toujours la même, en dépit de mille tentations. Quand on sera brusque ou boudeur, vous aurez le droit d'y opposer l'aimable égalité de votre caractère; si l'on parle trop fort, vous ne répondrez qu'à demi-voix ; si l'on gronde, vous vous tairez ; si l'on se plaint de quelqu'une de vos petites négligences, vous redoublerez de zèle et d'empressement. Aimez-vous à rester quelquefois seule et sédentaire, attendez-vous qu'alors il faudra vous promener. Vous trouvez-vous disposée à profiter d'un beau jour pour changer d'air et vous distraire, soyez sûre qu'une affaire, un rien quelquefois vous arrêtera tout court et vous prouvera le mérite de la résignation et du sacrifice. Voilà, entre mille détails, l'histoire de chaque semaine dans un ménage. Je me rappelle qu'un poëte italien fait lire sur le frontispice de l'enfer qu'il dépeint : « Vous qui entrez, laissez ici l'espérance. » Eh bien! ma fille, quand on se marie, on peut de même lire en esprit sur la porte de sa nouvelle habitation : « Vous qui venez de la maison paternelle dans celle » d'un époux, laissez mourir ici votre volonté » propre. » Tout ceci peut donc se résumer en deux lignes : toujours quelques nuages que vous devrez dissiper, toujours quelques petits chagrins à déposer au pied de la croix. Trop heureuse encore lorsqu'on n'en a que de petits !

Voulez-vous une histoire qui réunisse dans un

cadre pourtant assez rétréci presque toutes les amertumes du mariage? Je vous en raconterai une aussi brièvement que je pourrai; elle vous intéressera d'autant plus qu'elle est celle d'une de vos meilleures amies : c'est la mienne en un mot, et je vais confier à votre cœur et à votre discrétion des souvenirs que j'ai voulu oublier depuis longtemps, auxquels je ne reviens jamais qu'en présence de Dieu pour le prier et le bénir, et dont je ne vous fais part aujourd'hui que dans la pensée qu'ils pourront vous être utiles.

J'avais presque votre âge quand mes parents, éblouis par une perspective qu'ils me croyaient avantageuse, me marièrent à M. de Sainte-Sophie. Son grade de colonel, et la bienveillance de Bonaparte qu'il avait accompagné dans presque toutes ses guerres et qui ne devait pas oublier son avancement, me placèrent assez haut dans les pensées du monde; mais ces titres n'auraient pas suffi à mon cœur, si je n'avais trouvé aussi dans le colonel des qualités dignes de mon estime. Une franchise qui s'unissait à un ton de bonhomie, des sentiments élevés, une probité sévère et une moralité irréprochable, toutes qualités qu'il tenait de son éducation première, me firent croire que je n'avais pas à me repentir de l'avoir épousé, quoique j'eusse longtemps hésité, ne me croyant pas la moindre vocation pour le mariage, ayant eu même avant cette époque une certaine envie d'embrasser la vie

religieuse. J'avais d'ailleurs tant prié et fait prier avant cette union, que Dieu avait sans doute daigné me conduire. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne fus pas malheureuse : mon mari se serait fait un scrupule de contrarier le moindre de mes goûts qu'il savait toujours prévenir. Sans être aussi chrétien que je l'aurais voulu, il respectait la religion, ne souffrait pas qu'on en parlât mal devant lui, et s'accommodait facilement à mes habitudes de piété. C'était beaucoup, eu égard à celles de sa profession, et un jour me semblait devoir venir tôt ou tard où son retour complet aux pratiques du christianisme réaliserait enfin mes espérances. Néanmoins je ne pus être heureuse, sans doute parce que personne ici-bas ne peut l'être, et que la sérénité d'une belle matinée n'est jamais une sauve-garde contre les orages du soir. Pendant un espace de cinq ans, je pus rester à peine quelques mois avec mon mari que ses devoirs retenaient continuellement à l'armée; et si je lui fus réunie pendant six semaines non interrompues, ce ne fut que pour veiller nuit et jour auprès de son lit, où l'arrêta une blessure dangereuse reçue à la prise d'Ulm. Je compte pour rien un immense voyage que cet événement m'imposa dans une saison déjà rigoureuse, et mon retour à Paris où j'avais laissé mes deux enfants, et les inquiétudes mortelles que j'y rapportai avec la crainte de voir se renouveler à chaque instant un malheur dont je me sentais si

vivement affectée. Mais il était dans les desseins de Dieu que mes épreuves se multipliassent désormais. L'aîné de mes enfants me fut ravi par la petite vérole, et presque aussitôt le second succomba aux atteintes de cette cruelle maladie que son frère lui avait communiquée. Pourrez-vous, ma chère Éléonore, vous faire une idée de ce que mon cœur eut à souffrir? Ah! oui, il est doux d'être mère : ce titre a quelque chose de précieux et de saint pour celle qui le comprend; mais combien ne vaudrait-il pas mieux n'en avoir jamais goûté les consolations pour celle qui le perd! Non, rien n'est accablant comme de voir s'effacer peu à peu un reste de vie dans ces faibles et innocentes créatures à qui l'on voudrait donner la sienne, et que la mort arrache à des embrassements inutiles! De toutes les douleurs de ce monde, il n'en est pas d'aussi cuisantes.

Je dus apprendre cette triste nouvelle au colonel qui ne la reçut que deux mois après, les opérations de la guerre interceptant fort souvent les communications entre la France et la Prusse où il se trouvait alors. Par la même raison, j'attendis fort longtemps une réponse. Dans cet intervalle, quelles n'étaient pas mes angoisses? Les faits militaires se succédaient avec une rapidité incroyable : le théâtre de la guerre changeait d'un jour à l'autre; et, quoique les bulletins de l'armée ne parlassent que de nos succès, le cœur d'une épouse ne pouvait

s'y tromper, et tant de triomphes ne me cachaient pas les périls des vainqueurs. Ce ne fut qu'après la célèbre bataille d'Iéna que je reçus enfin une lettre. Elle me déchira le cœur par l'expression d'une douleur qui s'augmentait encore de la mienne, et, pour surcroît d'inquiétude, j'y apprenais que l'empereur s'était montré peu favorable à M. de Sainte-Sophie dans une occasion où celui-ci n'avait cru faire que son devoir. Cette dernière circonstance paraissait le toucher beaucoup moins que nos chagrins domestiques; mais j'y vis, de mon côté, un nouveau sujet d'appréhension. Les services du colonel lui avaient fait espérer de passer général : si ce poste honorable avait de quoi satisfaire une ambition légitime; si nous pouvions même le désirer comme une augmentation de fortune pour mon mari que la révolution avait presque entièrement dépouillé, j'y voyais avant tout de quoi tranquilliser ma tendresse; car j'avais maintes fois entendu dire à M. de Sainte-Sophie lui-même qu'au combat le colonel devait être le premier devant l'ennemi, et qu'il était quelquefois de la prudence d'un général de ne pas s'exposer à ses atteintes. Je craignis donc que le mécontentement de Napoléon ne retardât une récompense achetée par du sang et par des fatigues, et je ne me trompai pas : mon mari ne devait jamais la recevoir.

Cependant plusieurs autres rencontres dans lesquelles il fit preuve de science et de courage, lui

valurent des éloges et réveillèrent mes espérances. Lui-même ne doutait pas que bientôt il ne les vît se réaliser ; et il attendait beaucoup de la guerre qu'on venait de déclarer à l'Espagne, quoiqu'il n'en approuvât pas le motif, lorsque, par une de ces déceptions trop ordinaires dans la vie humaine, il trouva la fin de ses projets de gloire et d'avenir là même où il croyait les fonder plus solidement. Dangereusement blessé au siége de Saragosse, il demeura un mois à l'hôpital de l'armée, après quoi les médecins jugèrent qu'il devait rentrer en France. Cette fois ce furent les feuilles publiques qui m'annoncèrent ce funeste événement. Jugez de ce que je dus éprouver en apprenant dans une lettre qui le précéda et qui n'était pas de sa main, la déplorable cause de son retour. J'allai au-devant de lui jusqu'à Bordeaux, où je voulus qu'il se reposât quelques jours, puis nous revînmes à Paris à petites journées. La désolation dont j'étais navrée ne trouvait d'adoucissement que dans les soins que j'aimais à prodiguer par moi-même à mon pauvre malade. Trois mois je m'attachai à son chevet, souffrant dans mon âme tout ce qu'il souffrait d'une blessure profonde qu'avait compliquée une fièvre dévorante, épiant les progrès ou les affaiblissements du mal, cachant mes larmes que je n'osais laisser voir, préoccupée en même temps du malheur que je redoutais, et de craintes plus grandes encore pour le salut éternel de mon

époux. Que de prières j'adressai au ciel, que de sacrifices j'aurais faits pour lui conserver la vie qui lui échappait, ou pour lui en procurer du moins une autre qui ne fût pas périssable ! Dieu ne daigna exaucer que la moitié de mes vœux. Outre cette première préparation à un sincère retour vers Dieu, dont un cœur droit ne manque jamais, la tendresse de toute ma conduite, mon assiduité et le zèle de mes soins secondèrent mes exhortations, et j'eus la consolation de voir la grâce opérer dans une âme qui m'était si chère. Il se sentait mourir, il comptait les jours qui lui restaient; et cette grande pensée d'une mort qu'il avait si souvent affrontée, mais qui ne lui avait jamais apparu dans les batailles avec cette solennité dont la religion l'environne, cette pensée le ramena à des sentiments de foi que je ne pouvais me lasser d'admirer et de bénir. Ce fut dans ces dispositions que le Seigneur l'appela à lui, fortifié de tout ce que notre sainte religion nous offre de consolant à la dernière heure, et modérant l'excès de mon affliction par les témoignages d'une ferme confiance en la bonté divine qui lui accordait la grâce de le connaître enfin et de l'aimer.

Jugez, mon enfant, si tant de choses ont pu se passer sans remplir mon cœur d'anxiétés et de peines ! Il faut l'avoir éprouvé pour concevoir ce qu'une telle vie a de pesant. N'avoir sur la terre que trois êtres qui nous soient unis par les liens de

la nature, et les voir l'un après l'autre descendre au tombeau ; marcher de douleur en douleur dans une vie hérissée des sollicitudes les plus actives, celles de mère et d'épouse ; ne réaliser en quelque sorte aucun de ces deux titres dont l'un se trouvait presque effacé par l'absence, l'autre entièrement détruit par la mort!... Devinez-vous ce que doit implorer de résignation et de courage une femme que le ciel mène par ces chemins difficiles ? Ainsi, par quelque moyen que ce soit, le mariage nous éprouve. Si l'on en savait d'avance les misères et les difficultés, personne ne voudrait s'y engager : c'est trop de peines pour bien peu d'avantages. Et cependant on y court ; et il est vrai de dire que c'est là le but auquel Dieu conduit le plus grand nombre, les uns pour une fin les autres pour une autre, et que de tant de circonstances qui nous affligent ou nous consolent, il tire sa gloire presque toujours. Certes ce n'était point par goût que je m'étais mariée ; c'était uniquement par raison. A l'époque où je m'y décidai, une jeune personne privée de ses parents (et les miens étaient d'un âge qui me faisait craindre d'en être bientôt séparée) n'avait aucune ressource dans le monde : point de communauté, point d'asile pour se soustraire aux dangers de l'inexpérience et aux piéges des méchants. Il fallait donc se faire un protecteur, et c'est à ce titre que je pris un époux. Mais dans cet événement n'y a-t-il pas encore à adorer

la Providence? Si je ne me fusse pas mariée, le ciel aurait deux anges de moins; un homme que son excellent cœur rendait digne d'être chrétien ne le serait peut-être jamais devenu ; si j'étais entrée dans le cloître avant ce mariage, le monde me serait demeuré totalement étranger, la connaissance que j'en ai acquise n'eût été utile à personne, et aujourd'hui, mon Éléonore, je ne vous dirais pas à quoi vous devez vous attendre. Ainsi, quand Néron faisait emprisonner St-Paul, Néron ne croyait guère que l'apôtre seconderait les vues miséricordieuses de Jésus-Christ, en faisant des néophytes jusque dans le palais d'un persécuteur. Ainsi, dans sa marche mystérieuse que nous avons tant de motifs d'admirer, ce bon maître opère toujours pour notre avancement et pour la gloire de son nom avec une sagesse infinie. Après de si longs détours, il m'a conduite enfin dans mon lieu de refuge que je ne changerais pas pour les plus magnifiques palais; il m'a donné une pauvreté qui me vaut mieux que tous les trésors du monde. Ah! puisse-t-il en être à jamais glorifié!

J'ai cru vous devoir ce récit, ma chère enfant, pour vous montrer de loin quelques-unes de vos épreuves. Souvenez-vous qu'elles seront inévitables, en quelque genre que ce soit. La différence des positions en met nécessairement une dans les circonstances, voilà tout. Mais encore une fois, si tout le monde voulait éviter ces chances difficiles, il faudrait ne

pas se marier, et cela ne peut entrer pour tout le monde dans les vues de la Providence. Je dis même qu'il y a des douceurs parmi ces épines. Être aimée et savoir qu'on l'est de personnes qu'on aime, c'est beaucoup, et j'ai trouvé dans ce sentiment de quoi me faire supporter bien des fatigues et des soucis. L'éducation des enfants est une source abondante de peines et d'inquiétudes pour une mère qui comprend toute la grandeur de sa tâche; mais ces enfants la récompensent eux-mêmes de ses soins et de ses travaux : on les voit grandir, on surprend dans leur âme le fruit des leçons qu'on leur prodigue; un progrès dans la vertu, un succès dans les études, une condition honorable dans la société, voilà de quoi flatter le saint orgueil d'une mère, voilà de quoi la dédommager de toutes ses veilles. Et pour l'union intime de deux époux, je dirai aussi que c'est une des plus pures jouissances de cette vie. Quand deux cœurs ont bien su se choisir, que les folles passions n'ont point égaré la jeunesse, et qu'on ne s'est promis une foi mutuelle que dans une ferme intention de remplir ces engagements sacrés que Dieu lui-même sanctifie; quand on sait réciproquement s'étudier pour se complaire et établir sur une étroite charité une heureuse sympathie de volontés et de sentiments, la chaîne, ma chère amie, ne devient jamais pesante. Quelques larmes la terniront peut-être de loin en loin, mais celui

qui les verse les voit essuyées par l'autre, et nous savons tous qu'une peine devient toujours supportable quand elle est partagée par quelqu'un qui nous est cher.

Je conclus enfin, mon Éléonore, que vous pourriez, d'après ce que Dieu semble faire actuellement, vous marier sans commettre une imprudence. C'est mon avis, et vous ne vous plaindrez pas qu'il ne soit longuement développé. Mais je ne le donne pas en dernier ressort. Consultez, comme c'est votre dessein, l'homme de Dieu qui peut lire dans votre âme bien mieux peut-être que vous et moi ne le pouvons. Son expérience, son ministère, les grâces attachées à ses sublimes fonctions lui dicteront encore des observations que je n'ai pu faire : vous calculerez tout avec lui devant le Dieu qui bénit toujours la simplicité d'intention et qui s'attache de préférence aux âmes qui ne veulent pas marcher sans lui. Que je désirerais que toutes les unions se contractassent avec des dispositions aussi louables que les vôtres !

Il est temps de finir ; je ne vous dis rien de ma nouvelle *charge*, qui m'en est une dans toute la force de ce mot. J'écrirai bientôt à notre bonne Alodie, dont vous savez probablement toute la joie. Elle vous dira comment cette pauvre dame Sainte-Sophie est supérieure des Ursulines. Je n'ai pu encore le lui apprendre, quoique je souffre de

l'impatience où elle doit être depuis un mois que je ne lui ai écrit. Il m'a paru plus pressant de vous répondre. Figurez-vous d'ailleurs que la moitié de mon temps est absorbée par mes lettres. Je ne le regrette pas néanmoins, puisqu'elles me rendent utile à mes jeunes amies, et que celles-ci y verront une nouvelle obligation de prier pour celle qui les chérit toujours tendrement. Toute à vous, ma chère fille.

SAINTE-SOPHIE.

LETTRE XXX.

Mme Sainte-Sophie à Alodie.

N... 4 janvier 1832.

Je dois commencer, ma bonne fille, par vous remercier de vos tendres inquiétudes sur ma santé qui n'a point souffert, grâce à Dieu, depuis que vous en aviez eu des nouvelles directes; je me hâte, en remettant à la fin de ma lettre la cause de ce long retard que vous me reprochez, de vous féliciter et de partager votre joie. Je chercherais inutilement à vous dire quel bonheur j'éprouve de vous savoir heureuse. Eh bien! ne vous avais-je pas dit que Dieu en viendrait là avec vous! N'admirez-vous pas aujourd'hui comme il dispose des événements avec nombre, poids et mesure, et

atteint aux fins qu'il se propose avec un délicieux mélange de force et de douceur ! Oh ! le bon maître que celui-là ! Après vous avoir fait passer par les contradictions et les revers, le voilà enfin qui vous ouvre la patrie que vous sollicitiez ; il a entendu vos gémissements, il les exauce, et c'est quand vous perdiez courage qu'il se plaît à vous faire voir sa toute-puissance et sa bonté. Jugez de là comme il est le maître des cœurs, et voyez comme il a su changer tout-à-coup celui de votre père ! C'est aussi une fort utile leçon pour l'avenir, car il ne faut pas vous dissimuler que d'autres épreuves vous sont reservées : vous ne manquerez ni de tentations, ni de combats, ni même de dégoûts dans cette vie religieuse qui ne vous est plus interdite. Mais alors vous aurez toujours une voix secrète qui vous rappellera les grandes choses que le Seigneur fit pour vous, et d'ici là vous aurez pour encouragement le souvenir de votre patience, preuve d'une vocation que je regarde comme incontestable. Après les consolations de l'amitié, mon cœur vous devait de s'unir à vos actions de grâces, et je n'ai pas tardé à m'en acquitter : tous les jours encore je remercie, comme pour moi-même, le bon Pasteur qui daigne marquer ses brebis et les séparer de celles qui s'égarent. Ne cessons de le conjurer vous et moi, mon amie, de perfectionner son œuvre et de la mener à une heureuse fin.

J'approuve fort le partage de vos biens tel que vous l'avez fait ; et puisque vous trouvez le moyen de concilier vos intérêts avec ceux de votre famille, je ne vois rien de plus sage. J'ai toujours regretté, je l'avoue, que les communautés ne pussent abandonner entièrement le soin de ces affaires matérielles, et faire voir dans l'acceptation des sujets qui leur viennent un désintéressement absolu. Trop souvent la malignité prête, sous ce rapport, aux maisons religieuses des vues et des intentions qu'elles n'ont pas. C'est un malheur, mais qu'y faire ? et ne semble-t-il pas juste à tout esprit raisonnable que ceux qui augmentent les charges d'une famille qui les adopte contribuent à des frais communs, nécessaires, indispensables ?.... Pour ce qui vous regarde, mon enfant, je vous aurais conseillé précisément ce que vous avez fait, et si vous trouvez occasion d'en parler, je désire beaucoup que vos parents ne l'ignorent pas.

Nous voici arrivées à ce que j'appellerais volontiers une seconde période de votre vocation : il s'agit de savoir quelle religieuse vous devez être. Savez-vous bien que vous m'embarrassez un peu en exigeant de moi une opinion à ce propos ? Mais heureusement vous avez une confiance inaltérable dans mes paroles : vous les savez dictées par mon cœur beaucoup plus que par mon esprit, et vous ne croyez pas qu'ici je consentisse à rien juger sans ma conscience. Je serai donc pleine de franchise et

de simplicité; je ne parlerai que pour vous, et je vous dirai : Oui, je crois que notre maison vous convient, mon Alodie. Vous avez vu par vous-même comment s'écoule notre vie : elle nous astreint, il est vrai, à une suite de travaux et d'occupations qui se partagent avidement chaque journée ; mais sous cette loi, qu'il audrait se faire partout, puisque l'homme est partout condamné au travail et que cette condition lui devient une garantie contre le péché, nous trouvons une vie douce, vie d'union, de paix et de prières. La plus grande charité nous attache les unes aux autres, en un mot nous sommes des sœurs. A proprement parler, il n'y a pas d'austérités inhérentes à notre règle ; les soins de l'enseignement nous les interdiraient par cela même qu'ils fatiguent. Les superfluités du monde, que l'esprit de pauvreté nous fait un devoir de ne vouloir pas, les vaines satisfactions des sens qui détournent du recueillement, les communications extérieures qui troubleraient le repos de notre sainte retraite, sont autant d'objets inconnus parmi nous, et les petites mortifications qu'ils nous ménagent y entretiennent l'esprit de pénitence par lequel se raniment tant d'autres vertus. Quant à l'éducation, c'est chose pénible souvent, et presque toujours difficile, je l'avoue ; mais en cela comme en toute autre chose, il y a un apprentissage à faire, une sorte de noviciat. L'expérience ne vient qu'à la longue, mais enfin on l'acquiert; et le

bien qu'on fait réellement dans ces fonctions, qui nous élèvent pour nos jeunes personnes jusqu'à la dignité, je dirai même jusqu'à la tendresse de leurs mères, est d'autant plus consolant, qu'il ne peut se réaliser sans paraître et nous payer bientôt de notre vigilance. Avec la douceur pour les autres, la fermeté pour ne pas se décourager soi-même, on vient à bout de tout dans ce ministère important ; et c'est une bien douce pensée que celle d'avoir travaillé au bonheur de tant d'âmes innocentes, et acquis les droits les mieux mérités à leur gratitude et à leur amour. Je crois, ma chère fille, que vous n'êtes pas incapable de réussir dans cette œuvre. Loin de là, votre goût pour l'étude, les dispositions qu'elle a développées en vous pour l'intelligence et pour la mémoire, le fond de votre caractère, que des épreuves auront sans doute encore perfectionné, tout me fait espérer que vous vous plairez dans notre maison. Il n'y aurait d'obstacle pour vous que dans une complexion affaiblie ou un tempérament altéré. Mais votre nouveau genre de vie sera, je le crois, un remède tout-puissant contre les vicissitudes de votre santé, qu'il faut d'ici-là nous conserver avec grand soin. Dites-moi si tout cela vous sourit. D'avance je vous tiens assurée, pour être reçue ici, de la voix de la supérieure.

Hélas ! mon enfant, cette supérieure, savez-vous bien que c'est moi ? Oui, me voilà chargée de

ce que je n'avais pu craindre, car jamais la pensée qu'on se hasardât de songer à moi pour de si grandes fonctions ne serait venue me troubler. C'est peu de jours après que j'eus reçu votre dernière lettre que ma nomination m'est parvenue. Elle m'a jeté sur les bras tant d'affaires, de visites à recevoir, d'arrangements de toute sorte, qu'il a fallu renoncer au plaisir de vous répondre aussitôt. Oh ! soyez religieuse, bonne Alodie, mais demandez bien au Seigneur de n'être jamais supérieure. L'obéissance est plus commode que le commandement ; et, pour exercer celui-ci, il faut tant de sagesse, de charité, de discernement, de réflexion, en un mot d'esprit de Dieu, que personne, dans quelque état que ce soit, ne peut savoir si, comme supérieur, il est *digne d'amour ou de haine*. Jusqu'à présent j'avais été paisible dans mes attrayantes fonctions de l'enseignement ; je ne m'occupais que de moi seule et de mes enfants qui m'étaient toujours plus chères. Il n'en sera plus ainsi : une énorme responsabilité pèsera sur ma tête, et, je le crains bien aussi, sur mon cœur !.. Ce qui me rassure un peu, c'est que, même en acceptant ce fardeau, je me suis laissé guider par l'obéissance, et, d'une autre part, je compte sur de ferventes prières. Ne m'oubliez pas dans les vôtres, vous, mon enfant, qui devez être maintenant si pleine de cette aimable ferveur. Je vous remercie de vos bons souhaits qui se réunissent à tant

d'autres de mille endroits divers. Joignez-y donc à présent tout ce qui peut porter bonheur à une misérable supérieure. De mon côté, ai-je besoin de vous dire que vous ne sortez pas de mon âme en présence de Notre-Seigneur? Vous ne cesserez d'y avoir une large place, et pour souhaits de bonne année, je dis encore au céleste époux qui vous a choisie : Seigneur, à jamais votre paix, votre charité, votre bonheur à ma chère Alodie.

SAINTE-SOPHIE.

LETTRE XXXI.

Mme Sainte-Sophie à Constance.

N... 10 janvier 1832.

Grand merci, ma bonne Constance, de vos souhaits de nouvel an. En vérité je pense comme vous que cette époque est utile à quelque chose, puisqu'elle rapproche les distances aussi bien que les cœurs. Si vous ne m'eussiez rien dit cette année, j'aurais pu le trouver quelque peu étonnant, puisque vous auriez dérogé à un usage que je tiens beaucoup à vous voir maintenir : mais je me serais bien gardée de vous en vouloir. Vos vieilles habitudes, mon enfant, encore plus que votre nom, me dispenseront à jamais de toutes craintes à ce sujet. Recevez donc aussi mes vœux ou plutôt la

nouvelle assurance de ceux que j'adresse pour vous chaque jour au bon Dieu. Il m'est impossible d'oublier mes anciennes filles. Dispersées en tant de lieux différents, elles viennent toutes chaque matin se réunir au pied de l'autel pendant le saint sacrifice, et là je crois les voir, et je demande pour chacune ce que mes souvenirs m'indiquent de plus nécessaire. De leur côté, et je ne le dis pas sans une vive émotion, elles ne m'oublient pas non plus; parmi le grand nombre que nous avons vues rentrer dans le monde après être restées avec nous, nous en comptons difficilement quelques-unes dont nous n'ayons chaque année quelques preuves d'attachement. Nous trouvons dans ces relations d'amitié et de confiance des moyens que Dieu veut bien bénir quelquefois, d'entretenir au loin nos jeunes amies dans les bons sentiments que le monde pourrait affaiblir.

Vous êtes, mon enfant, de celles qui avez le mieux apprécié combien je les aimais : c'est pourquoi je vous apprendrai tout ce qui me concerne avant qu'aucune autre ait songé à vous le dire. J'ai été désignée pour succéder à la vénérable mère Delphine dans la direction de notre maison. Je vois dans ces nouvelles dispositions de la Providence de quoi m'inquiéter et me réjouir, puisque d'une part j'aurai beaucoup à faire, peut-être plus que je ne pourrai, et que de l'autre, cette circonstance semble m'attacher pour longtemps à N..., d'où il

paraît que je serais bientôt partie pour exercer ailleurs les mêmes fonctions. Dieu soit béni de tout ; mais souvenez-vous, ma bonne Constance, que j'ai plus grand besoin que jamais de vos pieuses prières. Rendez-moi tout ce que je fais pour vous en ce genre. Si vous me voulez autant de bien que je vous en veux, je suis assurée que Dieu vous entendra, et je deviendrai telle qu'il me veut.

En voilà bien assez sur mon compte. Parlons de vous pour laquelle il est question de si grandes choses. J'ai relu votre lettre trois ou quatre fois, et tout bien pesé, malgré l'extrême réserve et l'excessive maturité que je mets ordinairement dans ces sortes de décisions, je n'hésite pas à vous dire : Ne vous mariez pas. Sans doute, en ne jugeant que d'après les circonstances que vous me signalez, je tiendrais un autre langage : il est si rare de trouver un mari chrétien et en qui se réunissent, comme une heureuse conséquence de sa foi, les vertus que paraît avoir celui qu'on vous propose ; cela est si rare, dis-je, qu'en pareil cas, pour peu qu'on se sente de vocation, je suis tentée d'y encourager. C'est là à peu près ce que j'écrivais dernièrement à Éléonore, dont vous savez, m'a-t-on dit, le mariage projeté. Mais vous me parlez si clairement de vos pensées sur ce point, vous y mettez si peu de restriction, vous me paraissez, en un mot, si convaincue et si bien décidée, que je ne vois pas pour-

quoi j'aurais un autre avis que le vôtre sur une matière toujours épineuse. On ne peut nier que le mariage n'entraîne après lui un assujétissement continuel pour ceux qui s'y engagent. C'est un état dans lequel rien n'est plus nécessaire que la patience, c'est une longue mortification qui se révèle à chaque instant par une contrariété de plus : et cela, remarquez-le bien, pour ceux même qui y sont le plus certainement appelés, pour ceux dont c'est, à proprement parler, la vocation. Que sera-t-il donc pour les autres qui ne l'embrassent que par une folle imitation de ce que fait le vulgaire, ou qui ne cèdent qu'à des instances de parents, d'amis aussi peu éclairés qu'eux-mêmes, ou à des motifs indignes d'âmes chrétiennes, tels que l'entraînement d'une passion irréfléchie, les attraits fragiles d'une beauté périssable, les calculs de fortune ou d'ambition ! Dans toute autre position, l'on trouve au moins quelque adoucissement à des difficultés qui sont rarement intolérables : si l'on s'ennuie du célibat, on se marie ; si la vie religieuse devient un fardeau, ce qui n'arrive jamais, les vœux n'ayant pas été perpétuels, on peut revenir dans le monde et y vivre encore vertueuse ; mais une fois mariée, on l'est pour toute la vie, il faut souffrir et se résigner ; on a tout au plus la permission d'étouffer ses sanglots, de dévorer ses ennuis, d'étancher en secret des larmes amères, et de remplir malgré soi

des engagements qui, pour n'être pas de notre goût, n'en sont pas moins une œuvre de conscience. Je vous parle sciemment, ma chère fille...

J'ai connu de jeunes personnes que ces réflexions ont fait renoncer à un parti qu'elles n'auraient adopté que par de frivoles motifs, et que Dieu, par conséquent, n'aurait pas béni. Oh! qu'il faut bien garder son cœur, et qu'une fille à votre âge est exposée à d'étranges illusions! Combien se laissent égarer par une vanité trop ordinaire à notre sexe, et ne voient dans le mariage qu'un moyen de la satisfaire! On s'imagine qu'un nom auquel s'attachent quelques idées de gloire ou de richesses doit contribuer puissamment au bonheur : il est charmant de se voir entourée à vingt ans d'égards et d'attentions, d'avoir une campagne, des domestiques, des équipages; celle même qui n'aspire pas à de si hauts destins sourit à une aisance dont l'espoir la captive, à des habitudes nouvelles qu'elle se promet... Mais ce bonheur à venir, qu'est-ce la plupart du temps qu'un somptueux château en Espagne? Et ces châteaux-là, mon enfant, il est toujours bien cruel de les voir s'écrouler pierre à pierre!

Ces idées, j'en suis sûre, vous paraissent justes, et il faudrait n'avoir jamais vu de ménage malheureux, il faudrait même ignorer qu'il en existe pour ne pas les comprendre. Cependant je ne les ai exprimées que parce qu'elles se rapportent directement à l'objet qui nous occupe aujourd'hui vous et moi.

Cet objet, considéré en lui-même, mérite que nous nous y arrêtions absolument. Examinons donc le célibat tel que doit nous le faire envisager la foi chrétienne, règle unique et infaillible de nos opinions et de nos actes.

Il n'y a pas à douter que le mariage ne soit la vocation la plus générale. Dès l'origine du monde, nous voyons le Seigneur y attacher de nombreuses bénédictions. Jésus-Christ a sanctionné tout ce qu'en avait dit l'ancienne loi ; il a fait plus encore : à sa parole, cette union est devenue indissoluble, sacrée ; il l'a mise au rang des mystères institués pour sanctifier les âmes, l'a ornée de grâces spéciales, d'une force relative aux difficultés qu'on y trouve ; et, en nous disant par un apôtre que le mariage est honorable en toutes choses pour qui sait en garder la sainteté, il a expliqué aux époux leurs obligations mutuelles, d'où ressortent si nettement l'excellence et la dignité de notre sexe, jusqu'alors oublié et avili chez les nations païennes. Eh bien ! malgré tant de raisons qui recommandent cet état, il en est un que la religion lui préfère, qu'elle élève de beaucoup au-dessus de lui, et dont les prérogatives, dans le langage du Sauveur, brillent d'un éclat tout céleste : c'est le célibat chrétien. Il est à remarquer ici que les Juifs eux-mêmes, dont les idées et les habitudes sociales étaient en opposition avec le célibat, professaient de la chasteté la plus haute estime. Les

termes qu'emploient les livres saints pour en faire l'éloge respirent une sorte d'enthousiasme. C'est Job faisant un pacte avec ses regards pour éviter jusqu'à la moindre pensée, Joseph exalté pour sa vertu dans une circonstance délicate, Suzanne protégée de Dieu pour son innocence, Judith honorée par tout un peuple à cause de sa viduité; c'est l'Esprit-Saint dictant les sublimes paroles de la *Sagesse* en faveur de cette innombrable multitude des âmes pures, dont la gloire, dit-il, est impérissable et surpasse en valeur les plus riches conquêtes. Ne sont-ce pas là de magnifiques louanges? Mais ce n'est rien encore : le Dieu qui a voulu faire de toutes les circonstances de sa vie mortelle autant d'instructions dont la plus petite offre tant à réfléchir et à imiter, le Dieu qui choisit une vierge pour sa mère, préfère de tous ses disciples celui dont l'innocence avait conservé toujours son heureuse intégrité. Il aime, il approuve, il encourage cette virginité, dont le but est tout céleste et mène à une plus sûre perfection; il avoue que cette belle prérogative n'est pas comprise de tout le monde, que ceux-là peuvent seuls l'apprécier qui y sont appelés par une grâce, par une vocation spéciale. Puis, appliquant cette doctrine à tous les chrétiens dans la personne des fidèles de Corinthe, saint Paul relève à leurs yeux le mérite d'une pureté parfaite; il distingue avec toute la clarté possible les vues de la Providence, qui appelle les

uns au mariage et les autres au célibat; et il donne la préférence à ce dernier comme plus conforme aux exemples du Sauveur, aux siens propres, disant à ceux qui ne sont retenus par aucuns liens qu'il leur est bon de rester ainsi, car ils se donneront beaucoup plus librement au service de Dieu.

Nous voyons donc la prééminence du célibat solidement établie dans les idées de la religion. Si tout le monde, comme dit le Sauveur, ne comprend pas cette parole, il en est du moins qui en goûtent le sens et qui trouvent du charme à l'accomplir. Vous sentez, vous, ma chère Constance, ce charme intérieur; pourquoi ne pas le suivre? Vous sanctifierez ainsi une vie à laquelle vous portent d'ailleurs un penchant vertueux et des goûts légitimes; vous vous placerez au nombre de ces âmes choisies que Dieu associe aux plans de la Providence, pour montrer tout ce que les conseils évangéliques peuvent donner à l'homme d'élévation et de grandeur véritable. De quoi ne rend pas capable ce détachement absolu auquel tend la vierge chrétienne! Combien d'œuvres excellentes ne peuvent se faire que par elle! Cette force qu'elle reçoit des saintes habitudes de la modestie et de la piété, la rend invulnérable dans les occasions les plus difficiles : sans elles, qu'eussent été sur le bûcher ou sur l'échafaud les chastes martyres des premiers siècles? Et à une époque peu éloignée en-

core de la nôtre, quand la France, courbée sous les châtiments du ciel, expiait dans la terreur ses infidélités et ses folies, les plus admirables victimes de la foi ne furent-elles pas de pauvres religieuses, d'héroïques jeunes filles, celles enfin qu'une vertu angélique unie à tant d'autres, ses inséparables compagnes, avaient prémunies contre les horreurs mêmes de cette affreuse mort!

Pour moi, je regarde que ce sont là de puissants témoignages en notre faveur. Vous partagez ma conviction à cet égard, ma chère enfant, et cependant je ne veux pas me borner à cette démonstration; vous aurez toutes mes pensées, et cette tâche que je m'impose me semble assez importante pour que je la remette à une autre lettre. Celle-ci est déjà longue, et les heures qui s'envolent si rapides m'avertissent que je dois finir. Il est bien entendu que je ne vous ferai attendre que le moins possible la seconde partie de mon sermon. Si je fais comme les grands prédicateurs, c'est que je connais mon auditoire, toujours indulgent, et disposé par un sentiment de foi à écouter aussi bien la fin que le commencement de l'homélie. Quoi qu'il arive, soyez sûre que mon zèle ne se ralentira pas dans le silence, et pendant ce court repos dites, ma chère fille, quelque petit *ave Maria*, pour une orateur qui vous aime dans la charité du divin Maître.

SAINTE-SOPHIE.

LETTRE XXXII.

La même à la même.

N... 26 janvier 1832.

Ma fille, il me semble vous voir cherchant à deviner pourquoi je mets tant d'intervalle entre les deux parts que j'ai été forcée de faire à mon *sermon* : il faut donc que je m'explique. Vous saurez que j'ai eu beaucoup d'affaires à terminer, de correspondances à finir, et enfin, vous ne devineriez jamais la dernière raison, qui n'est pas la plus mauvaise... Une jeune religieuse de votre connaissance nous est arrivée au commencement de cette semaine, venant passer quelques jours avec nous, et, pour ainsi dire, essayer son noviciat. Reconnaissez-vous à ces traits une de vos anciennes amies de pension, celle que vous aimiez le plus, je crois, et qui vous aimait aussi beaucoup? Qu'ai-je besoin maintenant de vous nommer Alodie? Oui, c'est elle qui est ici ; son père, qui voulait l'emmener à Paris, l'a laissée à moitié chemin, et elle s'est arrêtée à N..., où elle se déplaît d'autant moins qu'elle y a retrouvé beaucoup de personnes et d'objets qui autrefois ne lui furent pas indifférents. Vous avez appris d'elle-même et le succès de ses démarches auprès de son père

qui enfin consent à la laisser suivre sa vocation, et le voyage qu'elle avait projeté de faire ici. Je ne vous en raconte donc rien. Il me suffit que vous puissiez voir dans maintes petites causeries et autres circonstances semblables de quoi me détourner assez naturellement de mes projets épistolaires.

Je reviens à vous, et je poursuis ma petite dissertation sur l'objet de vos pensées actuelles. Vous avez eu déjà toute ma réponse à vos incertitudes sur le choix d'un état, puisque je me suis efforcée de vous faire reconnaître tous les avantages de celui que vous préférez. Vous n'êtes pas la seule, mon enfant, que Dieu favorise de ces douceurs; mais je ne vous dissimulerai pas que vous trouverez par le monde des censeurs amers de ce genre de vie : hommes, et souvent femmes frivoles, s'occupant fort peu d'examiner le fond d'une question délicate, mais pérorant avec une incroyable assurance de ce qu'ils ne sentent ni n'entendent; esprits faux et abusés par les vaines exagérations d'une philosophie menteuse, qui contrarient tous les goûts qu'approuve la religion, et font profession cependant de ne jamais déroger à leurs fantaisies personnelles. A ces grands parleurs qui ne sont mariés la plupart que pour le malheur de leurs femmes et de leurs enfants, demandez pourquoi ils ne vous laisseraient pas consacrer paisiblement votre existence à des volontés, à des habitudes qui

ne leur nuisent en rien ; priez-les de vous dire si leurs passions qu'ils écoutent avec une si étonnante complaisance, et leur luxe qui insulte au pauvre tous les jours rebuté par eux, si leurs plaisirs, dont l'heure d'après ne leur laisse qu'un souvenir qui n'est pas toujours pur, ne sont pas autant de témoins qui les accusent et qui revendiquent pour vous le droit de vivre comme il vous plaît. Citez-leur, entre autres, ce qui se passe chaque jour à N... Une petite association de demoiselles s'est formée ici sous les auspices du Sacré-Cœur de Jésus : ce ne sont presque toutes que de nos anciennes pensionnaires. Elles se réunissent un certain nombre d'heures de l'après-midi, et travaillent ensemble pour les malheureux auxquels elles distribuent une foule d'objets de première nécessité ; d'autres visitent les malades, affermissent les uns dans la foi, leur inspirent la résignation et la confiance, avertissent les autres des périls de leur âme, leur parlent de Dieu et de la religion, les rendent meilleurs, les consolent et adoucissent leurs derniers moments. Il y en a qui consacrent leur travail à l'œuvre admirable de la Propagation de la foi, œuvre immense dans son étendue et dans ses résultats, œuvre sublime par le dévoûment de ceux qui s'y appliquent, et dont on peut comparer les modiques ressources mille et mille fois multipliées par le zèle à des grains de sable qui, réunis en un corps solide, finiraient par devenir un édifice im-

posant. Sans doute, aux yeux de quelques esprits forts, c'est un bien petit mérite que d'être importune par charité, de ramasser, denier par denier et avec une pieuse parcimonie, ces sommes qui se grossissent au souffle de la Providence, et, traversant les mers, vont suppléer à la misère et aux privations de nos frères de la Chine et du Canada, procurent du pain aux apôtres de ces terres nouvellement chrétiennes, et des temples à ces peuplades que le nom de Jésus-Christ civilise et soumet à des lois. Sans doute on rira de pitié quand on apprendra qu'une jeune personne, riche, aimable, et sollicitée par toutes les promesses, renonce au monde qui les lui fait, et préfère à ses plaisirs et à ses fêtes la gloire de devenir pour quelques pauvres enfants de son village une humble institutrice, une tendre mère; on dédaignera cette modeste fille oublieuse de son nom que le monde prononce avec respect, et prodiguant sa fortune à des entreprises non moins utiles qu'obscures. C'est elle qui préside par ses propres soins au blanchissage du linge d'un établissement de charité; ce linge, elle ne craint pas de le raccommoder de ses mains, partageant ainsi le travail de plusieurs ouvrières qu'elle entretient chez elle toute l'année, renouvelant ce qui se détériore, ajoutant à ce qui manque. Je ne finirais pas s'il fallait énumérer toutes les œuvres excellentes que fondent chaque jour et que perpétuent sans re-

lâche ces pieuses réunions. Tout cela, mon enfant, le monde l'ignore, ou il affecte de ne pas le voir, parce qu'il n'a que de l'égoïsme et de l'orgueil; mais nous qui le voyons souvent, en y pensant devant le Seigneur, nous versons des larmes d'attendrissement et d'actions de grâces, car nous reconnaissons de quoi la foi est capable, et quel empire notre divine religion se fait dans les cœurs. Et qu'on me dise si de telles occupations seraient possibles à des femmes mariées, dont les sollicitudes et les devoirs de tout genre seraient autant d'obstacles à leurs bons désirs. Une mère de famille ne va pas chercher bien loin de quoi rendre sa vie utile et méritoire : elle a chez elle tous les éléments possibles de zèle et d'activité. Il y a donc à admirer encore cette disposition toute providentielle des choses d'ici-bas, qui soustrait par une résistance inexplicable un certain nombre d'individus à une loi générale de la nature, afin de les appliquer au bien de la société humaine par des œuvres qu'eux seuls peuvent deviner et accomplir !

Vous pourrez, ma chère fille, imiter ce noble et beau dévoûment, sinon dans toutes ses circonstances, au moins dans quelques-unes d'elles et dans beaucoup d'autres plus conformes à votre position. Je ne conçois pas une fille chrétienne vivant dans le monde sans les vertus qui font son plus bel ornement et sa sauvegarde. Ces vertus sont l'apanage indispensable d'un état que la re-

ligion entoure de tant de respect; celle qui l'embrasse et qui l'aime, cet état, devient aussi, en une façon bien réelle, l'épouse de l'Agneau sans tache : elle doit être comme son divin époux, et reproduire entièrement l'éclat de sa pureté virginale. Ah ! bien loin d'elle cette affectation dans les manières, dans les discours, où doit régner une aimable simplicité ! Elle fuira tout ce qui se ressent d'un vain désir de plaire, et craindra la moindre coquetterie comme une souillure pour une âme qui ne doit plaire qu'à Dieu; elle saura mépriser les fades éloges d'une beauté périssable, ne brillera que par sa bonté, sa modestie, son égalité d'humeur, son humilité, sa patience; s'appliquant, en un mot, à répandre autour d'elle tous les bons exemples, elle se sanctifiera en faisant le bien, et ce que la terre n'admirera pas dans sa conduite privée, les anges s'en réjouiront dans le ciel. Voilà, mon enfant, ce que nous vous verrons accomplir ; je ne fais aucune difficulté de me le promettre. Dieu vous manifeste pour le présent ce que vous devez faire : un bon père, blanchi dans l'exercice des vertus chrétiennes et des travaux honorables qu'elles ennoblissent encore, est un dépôt sacré confié par le ciel à votre piété filiale. Les sentiments qui se révèlent dans votre cœur quand vous parlez de lui me prouvent que vous comprenez tout ce qu'une telle mission a pour vous de saint et de consolant. Je n'appréhende donc point que rien

vous manque de ce qui doit embellir jusqu'au dernier jour cette précieuse vieillesse. Mais vos soins ne se borneront point à un objet si vénérable. Vous seconderez ses intentions, vous entrerez dans les volontés de la Providence, en continuant dans la maison paternelle ce bel enseignement de la vertu et de la foi qu'il y a maintenu jusqu'à cette heure avec tant de persévérance, et dans lequel vous l'avez aidé avec tant de succès. Vous ne serez pas fâchée, je le suppose, que sur ce point je vous fasse part encore de ce que je pense.

C'est la marque d'une âme privilégiée, ma jeune amie, que d'aimer le salut des autres et d'y travailler selon ses moyens et ses facultés. Heureuse la jeune personne qui trouve une douce jouissance dans les soins charitables qu'elle prodigue à ses frères, qui se fait l'ange visible des familles instruites ou soulagées par ses entretiens et ses secours : image la plus ressemblante du Dieu de bonté qui promit tout à ceux qui chériraient ses pauvres ! Heureuse donc ma bonne Constance, dont le cœur est sensible à ces pures joies ! Oui, mon enfant, et je ne veux pas vous le cacher ; vous m'avez attendrie en me traçant le tableau de vos réunions du soir autour de votre vieux père : j'ai cru voir, à sa voix et à la vôtre, descendre sur vous les bénédictions du Seigneur, et ces bons villageois qui partagent vos prières remporter dans leurs modestes demeures les principaux fruits de

vos exemples et de vos leçons. C'est par là que ces pauvres gens apprennent à servir le grand Maître, qu'ils sont entretenus dans la pensée de son service, et qu'au milieu de leurs fatigues de chaque jour, ils mènent une vie innocente non moins qu'utile. Pourquoi tant de maîtres oublient-ils ce devoir qui pèsera sur eux, au dernier jugement, de toute la colère d'un Dieu qu'ils méprisent dans la personne de ses membres! Combien en est-il qui regardent au-dessous d'eux de songer au bien spirituel de leurs domestiques, dont pourtant ils doivent répondre, et qui deviendront leurs plus redoutables accusateurs! Combien vivent mollement à la campagne où ils ne vont que pour changer de luxe et de divertissements, et ne pensent pas que là, tout près d'eux, des malades languissent dans la privation des choses les plus nécessaires, des familles indigentes manquent de travail et de pain, d'autres, plus malheureux encore, vivent dans le crime et le désordre, affreux abîme d'où les retirerait peut-être une main secourable qu'on ne leur tend pas! Ces réflexions suffisent pour désigner à un bon cœur où doit tendre sa sollicitude : mais qui peut en juger la portée, si ce n'est un esprit éclairé par l'Evangile, une âme s'ouvrant d'elle-même aux suaves émotions d'une piété qui ne se dément pas?

Cherchez, ma bonne Constance, à marcher toujours dans le sentier que Dieu trace devant vous.

Entretenez-vous à son service par tous les moyens que la religion vous suggère : vous savez qu'il n'en est pas de petits pour atteindre à de grandes choses. Les exercices de dévotion qui se partagent votre journée entretiennent la ferveur ; soyez-y donc fidèle et faites-les entrer dans l'ensemble de toutes vos occupations. Quand ils sont bien réglés, on ne manque pas de temps pour les accomplir, et il en résulte une heureuse habitude d'ordre et de régularité dont toutes les actions se ressentent. J'ai toujours observé que celles d'entre nos pensionnaires qui conservent la foi dans le tourbillon du monde ne doivent ce mérite qu'à la facilité du petit règlement que nous leur avons donné en nous séparant d'elles; il en est qui se sont mariées et qui n'y tiennent pas moins : rien n'en va plus mal dans leur famille ; elles savent d'ailleurs concilier avec les exigences de leur état des pratiques qui les soutiennent et les encouragent fort souvent. Si quelquefois elles cèdent à des occupations impérieuses qui réclament leurs premiers soins, elles reviennent dès qu'il est possible à leur régularité habituelle, pour ne s'en relâcher de nouveau que devant d'autres circonstances semblables. Vous en ferez autant, ma chère Constance, et vous n'ôterez rien au mérite de votre exactitude toutes les fois qu'une action inspirée par un motif de charité vous aura détournée de la prière.

Vous me parlez de Marie, et ce nom, que j'ai

cherché à vous rendre aimable, me plaît en quelque sorte davantage encore sous votre plume : c'est que l'amour qu'on porte à Marie est une juste mesure de celui qu'on a pour la vertu. Imitez-la, mon enfant, et vous irez sans danger sur les écueils de la vie ; sa pensée sera pour vous pleine de consolation et de force. Et comment ne le serait-elle pas ? Est-il une vocation qu'elle ne protége, une circonstance où elle n'apparaisse à nos yeux sous les plus riantes images ? Vierge et mère en même temps, et par là revêtue des deux plus beaux titres que puisse envier la nature humaine, elle puise dans cette double prérogative une puissance de protection à laquelle on ne peut recourir en vain : mère, elle veille avec la jeune mère sur le berceau du nouveau-né, elle aime l'enfance et soutient ses premiers pas dans les voies hasardeuses du monde ; vierge, elle inspire le mépris des voluptés mondaines, se fait voir à nous simple et modeste, veillant sur l'innocence, l'encourageant par la pensée de la sienne dont rien n'a jamais terni la pudique splendeur.

Je le dis avec un plaisir que négalerait aucun autre : de tous les souvenirs de ma première jeunesse, aucun ne m'est plus cher que celui des moments que je donnai au service de la sainte Vierge. J'aimais à lui demander tout, afin de lui témoigner pour tout ma reconnaissance ; je lui consacrais les grâces que je recevais, comme autant de preuves

de ma tendresse et de mon dévoûment. Que de fois, à une autre époque de ma vie, quand le monde me faisait entendre sa voix si différente de celle qui m'appelait à Dieu, j'ai fui les assemblées fastueuses où Paris étalait avec orgueil ses modes futiles, pour aller sous les voûtes majestueuses de Notre-Dame penser à des choses plus conformes aux besoins de mon cœur! Je choisissais ordinairement une heure de la soirée. Je m'approchais avec un sentiment de respect et de confiance de la magnifique chapelle d'où Marie semble jeter sur ceux qui l'implorent un regard d'amour et de faveur. Bientôt mon âme se plongeait dans le vague des plus aimables rêveries. Tout me parlait, et le silence interrompu seulement par les soupirs de la piété solitaire, et l'ombre qui augmentait par degré, et la lampe dont la lueur vacillante était l'image fidèle de mes pénibles agitations. Je serais demeurée là toute ma vie; je savourais le calme d'une paix, hélas! trop peu connue, et je ne me retirais qu'après avoir uni ma voix à celle d'une jeune fille dont les accents angéliques s'élevaient jusqu'au trône du Seigneur au milieu de ses compagnes qui répétaient par intervalles : « Sainte » Marie, priez pour nous. »

Oh! ne l'oubliez jamais, ma chère fille : rendre hommage à la Reine des vierges, c'est honorer l'excellence de toutes les perfections. Quiconque sait tout le prix d'une conscience pure, se laisse

naturellement entraîner vers elle par un mouvement de vénération et d'amour.

Je m'aperçois que je me suis oubliée moi-même en parlant de notre mère commune. Puisse ma tendresse pour elle passer dans votre âme! Mais vous l'aimez autant que je l'aime, et je m'en réjouis : j'y vois un sûr garant de votre conduite édifiante, et une sauvegarde pour une vocation que je vous exhorte à suivre et à conserver ; car c'est à ce point que je réduis tout ce que j'ai voulu vous écrire. Vous avez mon avis aussi bien réfléchi qu'il m'est possible ; je ne crois pas que vous vous repentiez un jour de l'avoir suivi. Quant au désir de M. votre père, qui n'est pas tout-à-fait conforme au mien, je ne doute pas qu'il ne cède aux puissantes raisons que vous m'avez données et à celles que j'ai fait valoir. Si vous le jugez à propos, dites-lui et vos confidences avec moi et mon opinion. Il n'en faudra pas davantage pour le convaincre, et lui faire voir dans les raisons qui conseillaient votre mariage beaucoup moins de poids que dans les nôtres. Il ne veut, au reste, rien que pour vous : c'est donc vous qui déciderez, et son cœur subordonnera sa volonté à la vôtre.

J'ai écrit à Valentine, peut-être le savez-vous. Je la plains infiniment, mais je ne désespère pas ; car elle a un fonds excellent, et le cœur beaucoup meilleur que la tête. Vous la consolerez aussi, vous, ma chère enfant, et, bien plus heureuse, vous

n'aurez pas à redouter ses épreuves ni ses malheurs. Adieu, il est bien temps de se taire, et voici d'ailleurs notre Alodie qui me demande une petite place pour y mettre deux mots. Vous voyez qu'il ne lui en reste guère. Je finis donc ; comme toujours, votre toute affectionnée

SAINTE-SOPHIE.

Aux Ursulines de N... 26 janvier.

Vous ne vous attendiez guère à ce *post-scriptum*, ma chère Constance : il est pourtant vrai que je date aujourd'hui d'où nous étions ensemble il y a quatre ans. Que n'y êtes-vous encore ! Mais moi, comment y suis-je ? Oh ! vous saurez cela... Apprenez seulement pour ce soir que je suis venue faire mon inspection et préparer ici de grandes choses. Je voulais à toute force amener Eléonore, chez laquelle j'ai couché une nuit ; mais elle est sérieusement occupée d'une affaire importante qui finira, je le crois, par s'arranger à l'avantage de certain jeune homme dont on dit beaucoup de bien. Je leur souhaite toute la prospérité possible : pour moi, j'aime mieux rester ici. Tout le monde y est content ; il n'y a pas jusqu'à ma femme de chambre qui me disait hier : « Mademoiselle, je ne me déplairais pas ici ; si vous le voulez, j'y reste avec vous. » — J'espère que bientôt je m'y habillerai toute seule... Quel dommage que je ne puisse vous en dire plus long ! Adieu, bonne Constance.

Que vous êtes heureuse que Mme de Sainte-Sophie vous écrive de si longues lettres, et si serrées ! Mille amitiés à Valentine quand vous lui écrirez. Pauvre Valentine !... Adieu encore, ma bonne.

ALODIE.

LETTRE XXXIII.

Éléonore à Mme Sainte-Sophie.

A.... 12 février 1832.

Ma bonne mère, vous auriez déjà reçu ma lettre depuis plusieurs jours, si Alodie ne m'avait prise à l'improviste autant pour son arrivée que pour son départ. Malgré toutes mes instances et celles de maman, elle nous est restée à peine vingt-quatre heures ; j'aurais presque autant aimé ne pas la voir. Vous jugez que de choses nous avons eu à nous dire de part et d'autre : aussi a-t-il fallu renoncer à lui confier mon courrier. Sans doute elle vous aura fait part de nos conversations, et vous savez comment vont mes grandes affaires. Néanmoins je sens le besoin de vous en parler encore ; ce sera au moins une compensation à la privation que j'ai eue de ne pas accompagner à N... cette bonne amie, dont les instances eussent été si capables de m'entraîner. Vous ne pouvez vous faire une idée de l'amitié et de l'estime que

maman a conçues pour cette excellente jeune personne. Au reste, j'ai remarqué avec plaisir qu'elle n'a plus rien de sa tristesse, que sa santé est bien refaite, et je ne doute pas que l'air de bonheur qu'elle a toujours dès qu'il s'agit de sa vocation ne soit un sûr présage de l'heureuse paix qu'elle trouvera chez vous. Ne m'oubliez pas, s'il vous plaît, auprès d'elle, et dites-lui bien qu'elle se souvienne de ce qu'elle nous a promis : elle doit passer huit jours avec nous à son retour.

Les sages réflexions que vous me faites, ma chère mère, ont réveillé les miennes et m'ont sérieusement préoccupée. Oui, je ne me le cachais pas : il y a des peines, de la gêne, des tourments dans cet état sur lequel vous avez réuni une foule d'observations si judicieuses. Mais ces traverses ne sont-elles pas inhérentes à notre vie, quelle qu'elle soit ? Après avoir montré votre lettre à maman qu'elle a beaucoup intéressée, je l'ai fait lire aussi à mon confesseur : tous deux sont tombés d'accord avec vous, ils m'ont pressée de suivre ce que vous m'inspirez ; et cependant, vous le dirai-je ? j'étais encore indécise. C'est vraiment une situation difficile que la mienne, on y a besoin de lumières que Dieu seul peut donner ; et la perspective d'un avenir incertain renfermé dans un cercle qu'on va se tracer à soi-même, et d'où l'on ne pourra plus sortir, est, il faut bien l'avouer, un assez grave sujet d'inquiétudes. Ne fûtes-vous

pas ainsi vous-même, quand vous ne vîtes plus qu'un petit nombre de jours entre votre liberté qui expirait et des engagements irrévocables? Dans ces perplexités, j'ai recouru encore à mon charitable directeur. C'est lui qui enfin m'a tranquillisée, en me rappelant vos conseils, ma bonne mère, et me disant ce que la piété solide d'un jeune homme aussi vertueux offre de sécurité à celle qui s'y confie. Je me suis donc résolue à donner mon consentement; je mets toute mon espérance dans le Seigneur qui voit le fond de mon âme, bien décidée à remplir, avec sa grâce, les devoirs que je contracterai, et même à n'opposer que des concessions et de la douceur à ces *bouderies* passagères que votre expérience me prophétise....

Que je vous suis reconnaissante pour tant de bonté, ma bonne mère! C'est cette facile complaisance que vous mettez toujours dans vos rapports avec vos filles, qui vous a portée à me dire de ces choses intimes, toutes confidences bien précieuses qui m'ont touchée infiniment par le but de celle qui me les a faites, et édifiée par la simplicité avec laquelle vous m'y parlez de vous. J'espère que vous ne m'en voudrez pas de les avoir communiquées aux deux seules personnes qui voient mon cœur aussi bien que vous le voyez..... Enfin, de tout cela, je ne sais qu'attendre. J'ignore si la Providence me réserve des épreuves sem-

blables aux vôtres, ou d'autres non moins amères. Je me résigne d'avance à tout ce qu'elle voudra ; mais aussi j'espère qu'elle daignera en ordonner autrement, et cette espérance me vient encore de vous-même. J'admire comme vous guérissez de la peur celle que vous aviez d'abord rendue si peureuse; en tâchant de tenir la balance juste, et de ne faire pencher ni le bien ni le mal, vous établissez habilement une compensation qui tranquillise, et vous finissez par nous faire voir que le ciel peut devenir moins sombre qu'il ne paraît. Ainsi vous me déterminez, et c'est sur votre parole que je m'embarque.

Je sais bien que vous serez plus heureuse, vous, ma bonne mère, avec votre silence et votre paix que rien ne trouble. Vous êtes presque au port et déjà à l'abri des tourmentes qui en éloignent. Est-ce donc la peine de se plaindre et de trouver fatigante la charge dont vous vous plaignez ? A mon tour je vais vous faire la leçon, et je vous exhorterai à ne pas accuser la Providence. Elle fait bien tout ce qu'elle fait ; c'est pourquoi vous me permettrez de vous adresser mon compliment et à toute la maison de Sainte-Ursule. Cette nouvelle ne m'a point étonnée. Alodie, qui s'y attendait comme moi et bien d'autres, s'était hâtée de me l'annoncer dès qu'elle l'avait sue. J'en bénis le bon Dieu, qui veut par là vous rendre plus généralement utile que vous ne l'auriez été.

Je vous dirai qu'on s'occupe beaucoup maintenant de régler les conventions de mon mariage. Il ne se fera néanmoins qu'après Pâques, ce qui me donnera près de trois mois que je vais passer, je l'espère, de façon à mettre Notre-Seigneur dans mes intérêts. J'ai exigé ce terme, auquel tout le monde s'est arrêté volontiers. D'ici là, beaucoup d'excellentes âmes prieront pour moi. Je ne vous demande pas de vous y unir : c'est tellement dans votre cœur ! Si la santé de maman ne s'y oppose, j'irai chez vous faire une retraite de quelques jours, dans laquelle je m'appliquerai à ne penser qu'à Dieu et à moi. Vous voudrez bien m'accorder une faveur dont le refus me rendrait jalouse d'Alodie. Puissé-je mériter dès à présent, par une ferveur nouvelle et plus constante, toutes les grâces que j'implore ! C'est là mon vœu le plus cher, après celui de mourir aujourd'hui même, si je devais aller jamais contre la volonté de Dieu et ne pas me sanctifier dans l'état que j'embrasse.

Recevez, ma bonne mère, pour la millième fois, toutes les amitiés de votre

ÉLÉONORE.

LETTRE XXXIV.

Madame Sainte-Sophie à Eléonore.

N.... 24 février 1832.

Vous dirai-je, ma fille, combien je bénis Dieu des sentiments où je vous trouve! Ils me démontrent fort clairement que je ne me trompe pas en vous conseillant ce mariage; de plus en plus je crois que c'est réellement votre vocation, et je puis vous appliquer à cet égard ce que vous dites de celle d'Alodie, dont on ne doute pas dès qu'elle en parle. Je ne m'étonne pas, au reste, de vos perplexités; j'aurais été beaucoup plus surprise de ne vous en voir pas, ce qui est le propre de ces mariages du monde sur lesquels on ne consulte pas le Seigneur plus que tout autre guide, que l'on contracte comme on passe une transaction de commerce, et qu'on n'envisage sous leur jour véritable que lorsqu'on ne peut plus que se repentir. Grâces au ciel, tout est bien différemment arrangé pour vous, et je ne crains rien. Soyez déjà rassurée contre vos inquiétudes par la certitude qu'elles finiront. N'est-il pas tout simple qu'à la veille presque d'une action aussi importante, l'esprit se préoccupe de ses conséquences? Il en est ainsi des vocations les plus solides, et jamais de

celles qu'on s'est faites soi-même par caprice ou par témérité. Votre retraite, que nous vous verrons faire avec grand plaisir parmi nous, rétablira tout-à-fait le calme dans votre âme. Vous feriez une chose excellente de venir vers le 12 du mois prochain. Nous nous verrions librement quelques jours, et le 18 vous entreriez avec nous en retraite. Le bon M. Germain, dont vous connaissez la piété et l'onction, doit nous en donner les exercices qui se termineront le 25, fête de l'Annonciation. Ces choses ont été ainsi réglées, afin que nous puissions nous trouver dans un plus grand recueillement pendant la semaine de la Passion, et passer de là avec plus de fruit à la semaine sainte. Voyez, et disposez vos petites affaires de manière à ce que votre voyage ait lieu pour cette époque.

Je ne puis trop approuver l'importance que vous attachez à l'événement qui se prépare pour vous, mon enfant; mais je vous conseille de ne pas vous arrêter à vous seule : celui qui devra partager votre vie doit devenir aussi devant le Seigneur l'objet de vos prières. Inspirez-lui d'agir comme vous : sans doute les sentiments qu'il professe lui ont fait un devoir d'y songer, et il se préparera par les sacrements et les autres moyens que suggère la piété véritable; mais vos avis, un seul mot de vous quelquefois, feront beaucoup pour cette œuvre. L'aumône est spécialement un excellent

moyen d'attirer sur soi la miséricorde céleste : employez-la, puisque la Providence vous en a ménagé à tous deux l'heureux pouvoir. L'un et l'autre vous devez acquitter d'avance cette dette contractée envers elle ; car il y a mille raisons de croire qu'elle vous a choisis pour la servir ensemble, et il faut regarder cette attention qu'elle a eue sur vous deux comme une récompense du zèle que vous avez eu pour sa gloire. Pour hésiter à le croire, il faudrait oublier ce qu'elle fit autrefois en faveur d'Isaac, sa protection toute visible sur Éliézer conduit par elle jusqu'à la jeune Rébecca, et cet ange, autre envoyé qui sauva Tobie en lui donnant Sara pour épouse. Touchantes histoires écrites par Dieu lui-même, afin de remplir de confiance ceux qui n'agissent que par son amour! Ce souvenir me rappelle les instructions si courtes mais si pleines de choses que les Saintes-Écritures mettent dans la bouche du bon Raguel sur le point de se séparer de sa fille : il l'exhortait à honorer son beau-père et sa belle-mère, nouveaux parents qui bientôt pour elle allaient remplacer les premiers, à aimer son époux d'une charité sainte et respectueuse, à gouverner sa famille dans la douceur et la vigilance, à régler sa maison d'après les pieux exemples des patriarches, à se montrer elle-même irréprochable en toutes choses. Lisez cette simple et admirable histoire, et vous verrez quelles bénédictions reçoivent ceux qui se marient dans la

crainte du Seigneur. Si je voulais vous citer un exemple après celui-là, je vous ferais l'éloge de Valérie, que vous avez connue ici quelque temps dans les premiers mois que vous y avez passés. Vous savez quelle était sa piété, et vous ne serez pas étonnée qu'ayant si bien profité des grâces qui l'ont développée dans son cœur, elle ait si bien réussi dans la suite en des choses hérissées de si nombreuses difficultés. Ses enfants sont devenus, dès leur plus bas âge, l'unique objet de ses soins et de ses plus minutieuses précautions. Je la vois assez fréquemment, tant parce qu'elle nous aime toujours qu'à cause de la proximité de sa maison et de la nôtre dont la chapelle est la sienne : eh bien! elle ne me parle presque jamais que de ces enfants; elle étudie avec une attention continuelle leur caractère, qui commence à se développer, et dont elle s'applique à réprimer les écarts naissants. Elle m'avouait ces jours derniers qu'elle sent ce que la foi lui impose, au point de préférer infiniment le salut de ces petites âmes au bonheur de les conserver ici-bas; malgré tout l'amour qu'elle tient pour eux de la nature, elle serait prête à sacrifier son titre de mère avant de consentir à la perte de leur innocence. Elle ne parle qu'avec un accent de conviction et de sensibilité, du bonheur qu'elle éprouve à découvrir en eux des inclinations vertueuses. Mais sa tendresse ne se borne pas à cette pieuse vigilance : les plus petits détails l'intéressent aussi

quand ils ne se rapportent qu'à un bien-être matériel. Elle ne distingue pas entre le corps et l'âme, dès qu'il s'agit de ses chers élèves; et les précautions pour la santé sont en elle le résultat de la plus affectueuse prudence. Elle tient même à s'attacher ses enfants par des liens dont elle a seule deviné le pouvoir; elle pense, et je lui ai maintes fois entendu dire qu'il n'y avait rien dans un ménage qui fût indigne d'une mère; que trop souvent on abandonnait aux domestiques des soins qu'elle devrait se réserver comme autant de moyens de faire apprécier sa tendresse; que c'était avoir une fausse idée des convenances que de mépriser certaines occupations intérieures, preuves toujours renaissantes d'une sollicitude qui honore le cœur d'une mère, et qu'elle ne s'abaissait pas plus en cousant une petite robe qu'en nourrissant ou veillant dans une maladie celle qui devait la porter. Voilà de ces principes qu'on lit quelquefois dans des livres, que je n'ai pas manqué d'enseigner moi-même à certaines de nos jeunes amies; mais Valérie les professe et les pratique, ce qui me paraît infiniment mieux que de les savoir et de les négliger. Elle est aussi du petit nombre de femmes que je connais dont le mari, sans être pourtant aussi chrétien qu'il faudrait, apprécie ses heureuses qualités selon leur mérite, et se loue sans aucune restriction de ses vertus. Cet excellent homme était fait pour elle : bon et sensible, il se laisse facilement con-

duire par un jugement dont il connaît la sagacité et la justesse. De là une douce paix dans la famille, des exemples de bienveillance réciproque dont les enfants profitent, et qui les accoutument entre eux à des rapports de prévenance et d'aménité; de là encore dans le mari des dispositions secrètes à une vertu qui croîtra insensiblement sous les inspirations d'une piété aimable et commode : je ne doute pas qu'il ne devienne un jour beaucoup plus éclairé sur les choses de la foi, et Valérie ne devra pas moins cette consolation à sa conduite qu'à ses prières.

Il n'est sans doute pas inutile de remarquer ici que Dieu lui fait trouver dans ce bonheur domestique le prix de la docilité qu'elle a toujours montrée aux leçons de sa jeunesse. Elle aimait l'étude, le travail, et les sanctifiait par la religion ; maintenant elle peut rendre à sa jeune famille ce qu'elle recevait alors, et perpétuer de la sorte les bienfaits de la Providence : précieuse faveur du ciel pour une mère de guider elle-même ses enfants dans la science et dans la vertu ! Peu le savent faire ; et celles qui le font et s'y donnent comme à une œuvre sacrée n'en sont-elles pas plus méritantes? Je sais une certaine Éléonore à qui les mêmes biens sont réservés ; les consolations de son état lui viendront de son zèle à ne rien faire que pour la gloire de Dieu ; elle sera heureuse sur la terre, indépendamment du bonheur promis dans le ciel par

un Dieu qui n'abandonne jamais quand on l'aime et qu'on le fait aimer.

J'approuve tout-à-fait votre conduite prudente, ma chère Éléonore ; vous faites bien de ne rien précipiter. D'ici au jour que vous désignerez, vous m'écrirez encore, et je prierai pour vous avec bien d'autres, nous unissant au saint sacrifice que je ferai offrir en union à celui du ministre qui bénira votre engagement.

Je reconnais aussi que vous prêchez fort bien ; c'est d'un heureux augure pour l'avenir : vous aurez plus d'une occasion de faire valoir ce talent, soyez-en sûre, et croyez-moi pour toute cette vie et même pour l'autre

Votre amie dévouée

SAINTE-SOPHIE.

LETTRE XXXV.

Constance à Madame Sainte-Sophie.

Gensac, 7 mars 1832.

MA BONNE MÈRE,

Un petit voyage et une indisposition qui en a été la suite m'ont empêchée de vous répondre sur-le-champ, comme j'en avais l'intention ; et dès que j'ai été un peu mieux, mon père, attaqué de

la goutte, ne m'a plus permis de m'occuper d'autres choses que de lui. Dieu merci, le voilà plus que convalescent, et je vous donne les premiers instants dont je puis disposer. Je vais donc reprendre votre lettre dans l'ordre même que vous lui aviez donné.

Et d'abord ne croyez pas, ma bonne mère, que je vous plaigne d'être supérieure, il s'en faut de beaucoup; j'en félicite, au contraire, et vous et toute la famille dont vous devenez la mère. Je sais qu'il est bien plus commode de ne pas avoir d'autorité : la conduite d'autrui est toujours un fardeau pour ceux qui s'en chargent, à plus forte raison pour ceux qu'on en a chargés; il n'est personne qui ne le sache, si restreint que soit le cercle de son pouvoir. Au contraire, c'est une douce vie que celle de la soumission et de la dépendance. On s'y entoure d'une obscurité à l'abri de laquelle on marche sans responsabilité et sans périls : moins méritoire, il est vrai, cette vie est la plus sûre. Mais il ne peut se faire que tous y soient appelés. Où seraient les peuples s'il n'avaient des chefs, et quel vaisseau pourrait seul diriger sa course et se passer de pilote? Pour vous, ma bonne mère, votre expérience, votre charité, vous rendent cette tâche facile. Dieu, qui vous la donne, l'accomplira avec vous. Je souhaiterais de tout mon cœur que vous pussiez retirer quelque profit de mes prières..... Quoi qu'il en soit, elles ne vous manqueront pas,

je vous le promets ; j'y trouve d'ailleurs un véritable intérêt, puisque je ne fais que prêter à usure.

Enfin il est décidé que je ne me marierai pas ; mon digne père a cédé à mes observations, et consent à ce que je lui reste sans partage. Comme vous le dites, il ne voulait que mon bonheur : c'eût été le troubler que de me forcer à une détermination qui contrariait si directement mes goûts et ma volonté, et dès lors il n'est plus question de rien. Je vous assure, ma bonne mère, que votre assentiment sur tout ce que je pensais m'a fait grand plaisir; j'ai gagné même, à vous ouvrir mon cœur, des aperçus que je n'aurais jamais trouvés dans mes propres réflexions, et qui me semblent on ne peut plus justes. Vous riez, mais vraiment vous m'avez fait un beau et bon sermon ; vous m'avez développé d'une façon aussi claire qu'incontestable les avantages de la virginité chrétienne. J'aime surtout votre polémique chaleureuse contre les adversaires de cet état mixte qui permet d'allier les vertus de la vie religieuse, pour lesquelles on doit toujours conserver une grande estime (et que dans le monde aussi l'on doit pratiquer en grande partie), et les devoirs de ce monde qu'on ne se sent pas toujours disposé à quitter avec toutes ses attaches. Je crois que je m'associerais volontiers à vos pieuses réunions de jeunes, et peut-être de vieilles demoiselles qui font, je le vois bien, de grandes choses sans en avoir l'air ; et puis, croyez-

vous que je ne reconnais pas votre adresse dans l'arrangement de vos bons avis? Vous tâchez de les faire glisser sous le voile d'une fine allégorie : vous me dites ce que font tant d'autres, et ce que doit faire la jeune chrétienne qui renonce au monde dans le monde même, et vous n'en venez à moi qu'à la fin et par d'habiles détours. Oh! je le vois bien, vous croyez encore votre mauvaise tête de Constance tout ce qu'elle était jadis, susceptible, difficile, rebelle quelquefois, quoique si disposée par son cœur à vous écouter et à vous comprendre. Non, non, n'employez plus ces moyens; au nom de votre franchise et de ma docilité, dites-moi toujours ce que vous voulez que je fasse. J'ai remarqué plusieurs fois que vous me parliez comme à Valentine, dont la position, je le sens bien, exige quelques précautions de plus...

Je vais vous dire ce que je ferai, puisqu'il est bien décidé maintenant que je ne changerai pas de parti. Je resterai à la campagne avec mon père, tant que la divine Providence daignera me le conserver. Je veux lui être utile jusqu'au dernier moment qu'il peut réclamer de moi, et je me trouverai heureuse de répondre par ma tendresse à son amour que l'âge n'affaiblit en rien. Si j'en étais libre, j'habiterais la ville pendant l'hiver : on y rencontre pour tout une infinité de ressources qu'on n'a pas ici, et j'espère que si je puis changer

ainsi ou plutôt varier mon domicile, ce ne sera que pour être alternativement utile en deux endroits. L'été, j'aime cependant mieux la campagne, dont le calme et les tableaux font passer dans mon âme un bien-être que je ne trouve pas ailleurs. Je l'habiterai donc au moins plusieurs mois chaque année, et je reviendrai ainsi à mes vieilles connaissances que je reverrai avec plaisir. Je m'étonnerais quelquefois du bonheur qu'on ressent à revenir vers ceux qu'on s'est attachés par des bienfaits, si je ne voyais dans ce sentiment une espèce de récompense que Dieu nous accorde pour n'avoir pas résisté à ses inspirations de charité. Tout ce que je désire, c'est de pouvoir goûter souvent combien ce bonheur est pur et véritable. Je m'efforcerai, ma bonne mère, d'y ajouter encore par l'accomplissement fidèle de vos instructions : ce que vous me donnez en elles m'est trop précieux pour que je puisse oublier de le reproduire en toute occasion. Les pauvres, nos domestiques, deviendront certainement de plus en plus l'objet de mes soins ; dans ce travail, car c'en est quelquefois un, et il n'y manque pas de petits dégoûts, je rendrai à Notre-Seigneur quelque peu de ce qu'il a fait pour moi, et j'imiterai encore, par une analogie bien consolante, la sainte Vierge, si attentionnée auprès de son divin fils ; la sainte Vierge que vous me feriez aimer aujourd'hui par l'éloge gracieux que vous m'en faites, si vous

ne m'aviez appris bien auparavant ce qu'en peut attendre une âme fidèle.

Je me persuade que vous n'avez plus Alodie, c'est pourquoi je ne vous dis rien pour elle. Ajoutez, ma bonne mère, tout ce que je lui eusse écrit d'affectueux, à ce que je désire que vous preniez pour vous-même. Ce ne sera encore que la millième partie des sentiments que vous conserve à jamais votre

CONSTANCE.

LETTRE XXXVI.

Alodie à Valentine.

L... 16 mars 1832.

Je suis tout nouvellement arrivée de N..., ma chère Valentine; et après avoir souvent et longtemps parlé de vous avec notre bonne dame Sainte-Sophie, nous sommes convenues que je vous écrirais dans mes premiers loisirs. Quelques jours viennent de s'écouler en visites faites et reçues, et maintenant que j'ai pu reprendre mes petites habitudes solitaires, j'arrive enfin à l'une de mes amies que j'aime le mieux. Oh! oui, nous avons beaucoup parlé de Valentine, et les oreilles ont dû lui sonner; mais tranquillisez-vous, ma chère, ce ne peut être que l'oreille droite, qui annonce, dit-on, les bonnes

choses. Aurais-je pu médire en si bonne société, et causant de vous? Par modestie vous n'oseriez peut-être répondre à cette question : nous savons qu'en penser néanmoins, et je ne vous dirai pas quel bonheur j'ai ressenti en apprenant que votre sort s'est amélioré : cela résulte pour nous de ce qu'on a dit à notre bonne mère, et je m'en réjouis d'autant plus que je l'ai vivement désiré, et tous les jours demandé au ciel.

Je veux vous donner des nouvelles de mon voyage qui vous soient intéressantes : je vous parlerai donc successivement des personnes de votre connaissance que j'ai revues. Il faut vous dire d'abord que je ne comptais pas du tout sur cette petite excursion, qui n'a duré que cinq semaines. Mon père avait à Paris des affaires qui l'y appelaient depuis longtemps; il aurait voulu que je l'y accompagnasse : j'ai préféré une visite aux Ursulines, où tout me sourit bien plus que dans une ville que je n'aime point, et il ne s'est pas opposé à mon désir. Vous voyez que mes affaires vont bien, et je ne vous en dis que cela, parce que je sais que vous connaissez le plus intéressant par notre correspondante de N... Une seule chose, par exemple, aurait pu me faire consentir à retourner dans la capitale : je vous y aurais vue... mais vous devinez que ce plaisir devait céder aux circonstances dans lesquelles je me trouve actuellement. Si quelque jour on m'y envoyait, je bénirais l'obéissance qui

concilierait très-bien mes devoirs et mes affections.

De quels sentiments mon cœur n'a-t-il pas été rempli en revoyant les lieux que j'aimais tant, que j'ai tant regrettés, et qu'aujourd'hui enfin j'espère revoir encore! Qu'il y a de charmes dans les souvenirs de l'enfance, quand ils renaissent où se formèrent nos premières impressions! Je pouvais attacher une idée à chaque objet; ma mémoire, je crois, ne fut jamais si fidèle. C'est toujours la même chapelle, et là nous fîmes notre première communion; les mêmes allées couvertes de ce grand jardin, témoins de nos processions à la Fête-Dieu et à tant de fêtes de Marie; et les charmilles où les rossignols chantaient toute la nuit, et la belle statue de la sainte Vierge qui domine avec son air de bonté maternelle la cour des récréations, et les petits parterres de chaque élève où croissaient les fleurs qui à peine écloses formaient des guirlandes et des bouquets pour les autels. Tout cela, ma chère amie, me frappait à la fois; je n'avais pas assez de mes yeux pour le revoir, et tant de choses avec mille autres saisissaient mes regards et mon imagination avec aussi peu d'ordre que j'en mets à vous les retracer. Et puis, quand après deux ou trois jours d'admiration ou plutôt d'extase, d'une joie enfin que je goûtais avec délices, j'ai pu faire rentrer mon esprit dans son assiette ordinaire, les grandes réflexions me sont revenues. J'enviais le bonheur de quelques-unes de nos an-

ciennes compagnes qui sont restées là, paisibles et studieuses, depuis que j'en suis sortie. Quelques-unes vous ont connue et m'ont parlé de vous, entre autres Théodosie et Victoire, dont l'une a bien plus d'esprit que l'autre sans doute, mais qui toutes deux ont de précieuses qualités et sont également estimables. J'ai fait aussi quelques visites à certaines autres qui, rentrées chez leurs parents, ne cessent pas de venir à Sainte-Ursule, et sont vraiment des modèles de piété dans le monde. Mme Sainte-Sophie a eu la bonté de les inviter même deux ou trois fois à venir passer le jour avec moi : vous pouvez conclure de tout cela qu'on m'a gâtée. Comme je ne me cache plus de rien et qu'on en était prévenu par d'autres, chacune m'a parlé de ma vocation ; on m'a même appelée par anticipation *Mme Alodie*, et, vous le dirai-je ? cette dame-là n'était pas trop fâchée intérieurement de la gaîté de ces demoiselles : vraiment elle n'a jamais mieux entendu la plaisanterie. Mais ensuite il a bien fallu s'avouer qu'on n'était encore qu'une humble et pauvre petite postulante qui demande en grâce une demi-aune de mousseline blanche, et la préfère déjà en espérance aux riches et magnifiques coiffures de vos princesses de Paris. Ces idées-là, ma chère, m'ont poursuivie plus d'une fois jusqu'à la chapelle. Souvent je m'y suis trouvée seule avec une ou deux autres religieuses qui faisaient bien pieusement leur heure d'adoration.

Tout était d'un calme qui me pénétrait jusqu'au fond de l'âme : je priais alors avec un bonheur inexprimable. Ce tabernacle qui renferme le Dieu pour qui j'abandonne tout le reste ; ces saintes femmes l'adorant dans une ferveur qui le dédommage de tant d'injures ; le souvenir de mes combats bientôt enfin couronnés ; la pensée de mon pauvre père qui bien loin de moi s'occupait alors d'intérêts tout mondains, et s'applique ordinairement, hélas ! si peu à l'affaire la plus importante ; mon frère qui m'a témoigné tant d'amitié, ma mère elle-même que j'ai trop peu connue ; voilà ce qui m'entraînait vers Dieu avec une foule de sentiments divers, capables, vous le croyez, de faire succéder une certaine gravité à nos innocentes folies. Ainsi tout le temps que j'ai passé à N... s'est partagé en sérieux et en folâtreries, et Mme Sainte-Sophie nous encourageait dans nos ébats, en disant avec cette aimable bonté que vous lui connaissez qu'Alodie pouvait tout se permettre, puisqu'elle *jouait de son reste*.

Malheureusement il fallait revenir à la maison pour veiller à certaines choses que mon père m'avait recommandées, et de plus je devais m'arrêter huit jours à A... chez Éléonore. C'était une promesse faite à mon passage chez elle où j'avais couché en allant à N... Cette bonne amie m'a reçue avec toute l'affection qu'elle m'a toujours portée et que vous avez appréciée souvent vous aussi, bonne Valen-

tine. C'est encore une halte fort agréable que j'ai faite là. Toutes deux seules avec nos femmes de chambre, nous avons fait à pied ou en voiture, sur les bords de la Loire, deux ou trois délicieuses promenades et maintes causeries; nous avons été voir des communautés : j'ai fait connaissance avec de charmantes jeunes personnes, élèves aussi des Ursulines. Mais surtout, ma chère, vous n'avez jamais vu une aussi bonne personne que madame Sulivan. Je ne m'étonne pas si Éléonore aime tant une semblable mère. De telles rencontres m'attristent toujours, parce qu'elles me font songer à la mienne... Mais c'est vraiment la bonté personnifiée que cette respectable dame. Elle a près de soixante-cinq ans, et n'est ni moins aimable ni presque moins alerte qu'elle ne l'était à vingt. Elle aime sa fille par-dessus tout au monde, et il faut dire que celle-ci le mérite sans aucune restriction. Vous l'avez vue à N.... il y a environ six ans : elle était alors un modèle de douceur, de piété, malgré son protestantisme qui n'en était réellement pas un, et vous savez combien nous l'aimions toutes. Eh bien! maintenant c'est encore cent fois mieux : je ne lui ai pas surpris la moindre imperfection pendant mon séjour auprès d'elle; c'est au point que j'en ai à rougir, moi qui vais être religieuse. Je ne vous parle pas de son mariage qui se fera dans un mois, elle vous en a écrit, et à Constance. J'aurais appréhendé pour elle les peines

de cet état ; mais vraiment, grâce au caractère dont elle est douée et à la vertu dont elle est capable, je crois impossible qu'elle soit malheureuse avec quelque homme que ce puisse être : le plus terrible mari s'adoucirait devant cette bonté qui tient des choses célestes. Au reste, il paraît que Dieu la favorise singulièrement. J'ai vu le fiancé, dont on ne peut qu'augurer bien si on le juge à son ton de décence et à ses manières polies ; ensuite on en fait toutes sortes d'éloges. Maintenant, voulez-vous je vous dise?... je crois vraiment que des trois la maman est la plus contente.

Je ne vous épargne pas les détails, ma bien chère amie, parce que je ne doute pas que tout cela ne vous intéresse. Cependant je m'aperçois que le papier va me manquer, si je n'en viens à vous promptement. Je serais aise, ma bonne Valentine, d'apprendre de vous ces petits détails qui me tranquilliseront sur votre position actuelle, et me consoleront des chagrins dont j'ai été la triste mais bien affectueuse confidente. Ne me laissez pas ignorer jusqu'où a été la bonté de Dieu à votre égard. Je l'en bénirai avec vous, et le conjurerai de vous continuer ses grâces les plus abondantes. Je me persuade que vous aurez dû cet heureux changement à votre courageuse patience, et aux excellents conseils de notre bonne mère. Ne doutez pas, mon amie, que Dieu ne fasse pour vous mille fois davantage, en raison de votre zèle et de votre fidé-

lité. Mme Sainte-Sophie n'a pas cessé de prier pour vous tous les jours depuis votre première lettre, et en cela son cœur s'est trouvé d'accord avec le mien, sans que pourtant nous nous soyons concertées: c'est l'instinct de l'amitié de se deviner sans se rien dire. Il en sera encore ainsi; je ne vous oublierai pas devant Notre-Seigneur; chaque jour il entendra pour ma pauvre Valentine quelqu'une des prières bien faibles sans doute, mais bien ferventes, de sa nouvelle épouse, qui mêlera dans ses actions de grâces les bienfaits qu'elle recevra et ceux que vous aurez reçus. Si vous saviez avec quel bonheur je vois approcher l'époque de ma fuite définitive de ce monde où je m'ennuie! Quel bonheur de lui dire adieu pour toujours! J'ai écrit à Constance deux ou trois petits mots. J'embrasse vos bons petits enfants et leur maman de tout mon cœur d'amie.

ALODIE.

LETTRE XXXVII.

Valentine à Alodie.

Paris, 28 mars 1832.

Vous êtes toujours la même, charitable Alodie: vous entretenir de moi au loin, m'écrire ensuite, et m'écrire de si jolies choses!... Oui, c'est toujours vous; et, sans chercher votre nom, l'on vous

devinerait dans une lettre à ces charmantes pensées qui vous viennent du cœur. Mais, quelque plaisir que j'éprouve ordinairement à vous lire, il est centuplé cette fois, car je tiens enfin de vous-même que vous êtes heureuse : le ciel va bientôt combler vos vœux. Quoique je l'eusse appris en effet de Mme Sainte-Sophie, qui a eu la bonté de m'écrire vers la fin du mois dernier, vous ne deviez pas douter que pour moi ces détails, et tant d'autres que vous y eussiez ajoutés, n'eussent été empreints du plus vif intérêt. Puisqu'il faut se contenter de ce qu'on a, je vous dirai que vos souvenirs m'ont enchantée. Comme vous cependant, je me sens parfois attristée par quelques pensées qui viennent se jeter au travers de nos joies les plus pures, et ma mémoire, en me rappelant de beaux jours passés à N....., m'a ramenée aussi vers quelques pages de ma vie où je lis des reproches sévères contre moi, et vers d'autres encore, plus récentes et plus tristes. Vous avez raison : heureuses celles qui jouissent encore dans la retraite de l'innocente simplicité de leur cœur, dont l'ambition ne va pas au-delà de quelques amusements du lendemain, et pour qui l'étude fait tous les soucis de cette vie! Voilà ce qui m'est revenu cent fois par jour depuis votre lettre. Avant-hier surtout, je puis dire que j'ai pensé à vous toute la journée : le soir j'avais été me promener au Luxembourg, que j'affectionne entre toutes les

promenades de Paris parce qu'on n'y est point gêné par la foule. Mes deux petits enfants jouaient avec leur bonne à quelque distance de moi : assise sur un banc que recouvrent les vieux arbres, je relus tout ce que vous m'écriviez, et quand ce fut fini, je recommençai encore deux ou trois autres fois ; toujours quelque nouvelle réflexion de plus m'était suggérée par les vôtres. Je rêvai ainsi plus d'une heure, absorbée en vous et en moi-même, éprouvant une quiétude intérieure que je n'avais goûtée depuis longtemps. Ce que vous me dites de votre recueillement dans la chapelle de N..... ressemble beaucoup à ce qui m'arrivait alors. J'errais d'une pensée à une autre : tour à tour je m'occupais d'Édouard, de vous, de Mme Sainte-Sophie, de mes chers enfants, dont l'innocent abandon semblait défier les orages qui ont laissé de si profondes traces dans mon cœur. Il y avait dans ces vagues méditations quelque chose de doux qui m'entraînait comme dans une sphère qui n'est pas la mienne ; et tout cela était mêlé de pensées toutes religieuses auxquelles prêtait la fin d'un beau jour, et qui s'exhalaient vers Dieu en sentiments de reconnaissance. Oh ! que je lui dois, Alodie, à ce Dieu de miséricorde ! Il est vrai que je commence à être mieux, non-seulement parce que je me résigne, mais parce qu'il a daigné bénir déjà cette résignation. Et de qui s'est-il servi pour me l'inspirer ? Oui sans doute, comme

vous le dites, Mme Sainte-Sophie a été pour beaucoup dans ce bien ; mais vous, vous, Alodie, n'y travaillâtes-vous pas aussi, et quand il semblait que d'autres peines devaient ne reporter que sur vous seule vos charitables sollicitudes ? C'est vous qui m'avez écrit la première ; c'était à vous que j'avais d'abord ouvert mon cœur et confié les amertumes qui l'oppressaient. A votre parole je fis des réflexions ; je reconnus que vos conseils étaient pleins de sagesse, et je conçus le désir de les suivre. Quand madame Sainte-Sophie vous eut secondée en réveillant une confiance que je lui avais toujours donnée, mais beaucoup moins qu'elle ne la méritait, je fis de nouveaux efforts ; je m'armai de courage, je promis à Dieu d'adorer ses rigueurs, je donnai bientôt des preuves d'une patience à laquelle on ne m'avait pas vue accoutumée. M. de St-Didier, je le vis bien, en était étonné, et je fus encouragée à me faire de nouvelles violences par les heureuses conséquences qu'elles avaient sur son esprit. Au bout de deux mois j'avais gagné quelque chose, et ce caractère si difficile se faisait au mien. Un langage plus modéré, un ensemble de conduite remarquable par une bien plus grande réserve, ont amélioré peu à peu ma position ; et j'ai dû reconnaître la vérité des prédictions que vous et tant d'autres m'aviez faites, que ma douceur adoucirait cette humeur sombre et fâcheuse. L'œuvre est donc

commencée. Puisse le Seigneur la terminer ! Puisse-t-il suppléer dans le cœur de mon mari à ces principes religieux qui y manquent, lui faire part de sa vérité et l'y rendre docile ! Cette espérance me console ; elle est soutenue par la vôtre, et s'effectuera, j'ose le croire, par vos ferventes prières. Si j'ai encore à souffrir, je m'estimerai heureuse que Dieu veuille bien ainsi me faire expier tant de fautes, car j'en ai trop commis !.... et j'aurai pour soutenir mes résolutions les sacrements, source inépuisable de consolations et de grâces. Oui, je le comprends aujourd'hui, ma bonne Alodie, sans cette divine religion point de paix, point de bonheur sur une terre couverte d'épines. Avec elle, au contraire, tout est bien, tout vient de Dieu et peut lui être offert. Voilà ce que j'avais oublié longtemps, ou plutôt voilà ce que je n'avais jamais assez bien su, et ce que vous m'avez fait entendre. Oh ! mon amie, que ne vous dois-je pas !...

Vous me faites envier le sort de notre chère Éléonore. Elle mérite tant d'être heureuse, qu'on ne s'étonne point qu'elle le soit. Ne vous a-t-il pas semblé quelquefois que pour certaines âmes Dieu ne voulait pas suivre les voies ordinaires de la providence, et qu'il leur faisait tout succéder en ce monde même ? Cependant Éléonore aussi a versé des larmes : la perte de son père lui a été fort sensible et s'est entourée de circonstances qui ont dû

centupler ses regrets. Ainsi, je le répète, point de bonheur sans mélange ici-bas.

Vous savez que ma sœur n'a pas voulu se marier: à Dieu ne plaise que je l'y porte!

J'ai embrassé pour vous mes bons petits enfants, d'abord pour être exacte à faire votre commission, et puis pour les embrasser une fois de plus, il faut bien le dire. Pauvres enfants! ils m'occupent plus que moi dans mes prières. Je vous prie, qu'ils aient une place dans les vôtres. Qu'à force d'être recommandés à Dieu, ils évitent les malheurs de tous ceux à qui manque une direction vertueuse et chrétienne! En songeant aux difficultés de leur éducation et aux périls qui vont se multiplier sous leurs pas, je tremble pour leur avenir. Mais cette adorable Providence, qui fait tant pour moi, n'aura-t-elle pas pitié d'eux?

Adieu! Je regrette de ne pouvoir écrire d'aussi longues lettres que les vôtres. Vous concevez combien de bonnes raisons s'y opposent. Je souhaite de tout mon cœur que *Madame Alodie* puisse venir un jour à Paris. Quel plaisir de l'y embrasser! En attendant, je l'embrasse comme je puis du fond de mon âme, et lui désire tout ce qu'elle mérite.

VALENTINE.

LETTRE XXXVIII.

Alodie à Madame Sainte-Sophie.

Paris, 14 avril 1832.

Quelle nouvelle vais-je vous apprendre, ma bonne mère, et que votre cœur va être affligé! Vous seriez-vous attendue à me voir sitôt encore dans les larmes? Et comment n'en verserais-je pas? Depuis huit jours que puis-je faire autre chose? Toutes mes épreuves n'étaient pas épuisées, il m'en fallait une autre; et pour me l'imposer Dieu m'a frappée du coup qui devait m'être le plus sensible... il vient de m'enlever mon père!...

Aurai-je le courage de vous dire tous les détails de ce malheur qui m'accable? Hélas! quel vide s'est fait autour de moi depuis huit jours! Avant-hier c'était sa fête: que de tristes souvenirs m'ont affligée! Je ne l'avais plus pour lui témoigner ma tendresse; je me rappelais qu'à pareille époque, l'an passé, j'avais prié avec ferveur et offert pour lui la sainte victime à cet autre père que j'ai dans les cieux. Que de choses depuis! Tout avait tourné selon mes désirs, et c'est quand je les vois près de s'accomplir que mon bonheur est altéré par un si affreux contraste, et je suis privée de celui qui me disait du fond de son cœur, et presque avec lar-

mes, *qu'il serait heureux si je me trouvais heureuse loin de lui!*

Oh! ma bonne mère, quelle résignation il me faut! que je souffre! .. Et cependant, oui, je me résigne, car j'ai exhorté moi-même à la patience, et j'espère que Dieu ne me reprochera point de m'être trop tournée vers moi seule au jour où il a voulu m'affliger. Qu'il prenne donc tout, et moi, et tout ce que j'ai de sentiments, de volontés, d'espérances terrestres! Qu'il m'apprenne ainsi à n'aimer que ce qu'il aime, à ne vouloir que ce qu'il veut!..

Le 3 avril, jour de Pâques, je revenais de la messe quand on me remit une lettre timbrée de Paris, et dont l'adresse était de la main de M. Derbigny. Ce respectable prêtre, que des affaires de son évêque avaient momentanément appelé à Paris, s'y était rencontré avec mon père, sans doute par une protection toute spéciale de Dieu sur une âme dont les besoins étaient si grands. Le petit démêlé qu'ils avaient eu ensemble à cause de moi, et dont vous avez su dans le temps toutes les circonstances, donna lieu à quelques explications dans lesquelles M. Derbigny, par sa douceur et la force de ses raisons, parvint à ramener son ancien ami. Que je bénis Notre-Seigneur d'avoir disposé de la sorte toutes choses! Le 30 mars, mon pauvre père se trouva frappé de cette horrible maladie du choléra, qui ne paraissait encore que depuis trois ou quatre jours à Paris, et qui menace d'y laisser d'affreuses marques

de son passage. D'abord le mal ne fit pas les progrès qu'on observait sur quelques autres malades ; on espérait d'autant plus de l'efficacité des remèdes. Ce ne fut que le samedi que le danger devenu plus grand fit comprendre ce qui pourrait arriver ; et déjà M. Derbigny m'avait écrit dès la veille, et ne me cachait pas ses appréhensions. Vous devinez, ma bonne mère, quelles furent mes inquiétudes. Je ne balançai point à partir ; dès le soir je pris la poste avec Antonin. Nous arrivâmes ici le surlendemain à quatre heures après midi, et nous eûmes la douleur d'apprendre que déjà il n'y avait plus d'espoir. Nous reconnûmes à peine les traits défigurés de celui que nous nous flattions de rendre à la vie. Notre profonde affliction ne se trouvait tempérée que par la consolante pensée de l'éternité qui s'ouvrait pour notre père. Aussitôt qu'il avait connu le danger de son état, il avait demandé avec empressement à M. Derbigny, qui ne l'avait point quitté, d'entendre sa confession. Ses bons sentiments qui le faisaient revenir, lorsqu'il en était temps encore, à une religion si douce et si compatissante, étaient surtout entretenus par la présence de deux sœurs hospitalières qui le soignaient et que nous trouvâmes auprès de lui. C'étaient des dames du Bon-Secours accourues avec empressement à la prière de M. Derbigny. Les bonnes filles veillaient nuit et jour à son chevet, pendant que leurs sœurs, s'unissant aux autres religieuses de Paris, fai-

saient déjà preuve du plus charitable dévoûment. Oh ! combien j'ai été pénétrée de leurs attentions, de leurs soins, de leur zèle ! Toute jalouse que je me sentais de donner seule des soins à mon père, mon cœur n'osait s'abandonner devant elles à ce penchant. Il me semblait qu'offerts de leurs mains les remèdes devenaient plus sûrs, elles tranquillisaient l'âme en soulageant le corps, et je m'apercevais que leurs services n'étaient pas moins bien reçus que les miens.

Pour nous, M. Derbigny nous consolait, nous encourageait, et préparait notre cœur au rude coup qu'il allait subir par ces paroles de foi que si souvent il m'avait fait entendre. Hélas ! elles n'étaient que trop bien motivées ! Mon pauvre père nous quitta dans ce monde vingt-quatre heures après notre arrivée. Il eut encore le bonheur de se confesser une fois, pendant que mon frère et moi nous conjurions le Seigneur d'écouter son repentir et nos prières : nous voulions que, s'il nous le ravissait dans cette vallée de larmes, du moins il nous le rendît dans le ciel. Une chose qui nous affligea, ce fut de ne pouvoir lui procurer la grâce du saint viatique : son état ne lui permettait pas de le recevoir. Il en exprima le regret en termes qui ne laissaient pas douter de sa foi et de ses désirs. Ensuite ses pensées se reportèrent sur nous. Il me réitéra ses vœux pour mon bonheur, chercha à nous consoler par la considération des volontés de la

Providence à laquelle nous devions nous soumettre, et qui allait, disait-il, le recevoir dans son sein. Il me recommanda à mon frère, quelle que dût être la fin de ma vocation avec laquelle il était parfaitement réconcilié. Enfin, se tournant vers moi, il prit ma main dans sa main défaillante : « Tu vois, » me dit-il, ma chère fille, combien ces pieuses » sœurs ont montré à ton père de zèle et de » charité... Je prie Dieu de le leur rendre au cen- » tuple !... Mais cela ne suffit pas à ma reconnais- » sance, et je mourrai consolé quand vous m'aurez » promis, mes enfants, d'en consacrer le sou- » venir. La Providence vous fait riches : employez » une portion des biens que je vous laisse au sou- » lagement d'autres douleurs. Que par vos soins » s'élève à L... une maison dans laquelle ces saintes » filles pratiquent leurs héroïques vertus. Pour » cela, c'est sur vous que je compte, et j'espère » que bientôt les pauvres de L... les regarderont » comme leurs mères. » — Oh ! ma bonne mère, de quels sentiments je me sentis pénétrée ! Nous signâmes, pour ainsi dire, ce testament que nous présentait la Providence. Toutes les ressources de notre fortune furent dès ce moment consacrées à l'œuvre qui sera bien plus celle de notre père que la nôtre, et nous l'assurâmes en fondant en larmes que nous obéirions à ses volontés. Alors un rayon de joie se répandit sur ses traits ; il nous remercia, nous dit encore mille choses affectueuses auxquelles

je ne répondais que par mes sanglots. Antonin, plus calme ou feignant de l'être afin que je le fusse, lui demanda sa bénédiction : « Non, mon fils, » répondit-il, c'est à vous de me bénir au con- » traire. Et toi, ma fille, mon Alodie, sois heu- » reuse, daigne le Seigneur te consoler et te » conduire; je le prie, mes enfants, de vous donner » toutes ses grâces, et de me pardonner..... Vous » prierez pour moi... » — Ce furent ses dernières paroles. Déjà nous étions prosternés auprès de son lit : nous les avions recueillies avec une religieuse vénération, et déjà, je l'espère, Dieu les avait agréées dans le ciel où il daignait sourire à ce bon père.

Vous connaissez Alodie, ma bonne mère : qu'a-t-elle besoin d'ajouter à ce lugubre récit ? Je m'étais sentie si heureuse en revenant de chez vous ! aurais-je cru que si promptement j'aurais cessé de l'être ! Enfin... que le nom du Seigneur soit béni. Il veut ce dernier sacrifice, et il l'aura. Il me rend orpheline, mais ne me reste-t-il pas en vous une bonne mère ?...

Que dis-je cependant, et quelle force ont les habitudes du cœur ! Oui, j'en suis rendue à une partie de mon histoire qui ne peut manquer de vous causer de la peine : il faut que je vous avoue une autre détermination que j'ai prise sans vous consulter, il est vrai, mais que je crois inspirée par le ciel. Mon père mourant m'a légué le soula-

gement des pauvres. Naguère si opposé à tout ce qui regarde la vie religieuse, il a, dans ce moment suprême, conjuré sa fille d'élever un asile de plus à ces anges qui l'avaient consolé dans ses douleurs, et cette volonté généreuse s'accomplira. Mais cette promesse que j'ai faite a tout-à-coup ouvert devant moi une carrière imprévue. En voudrez-vous à votre fille, si, persistant dans l'offrande qu'elle a faite à Dieu d'elle-même, elle ne va pas à ses bonnes Ursulines qui avaient eu jusqu'à présent tous ses désirs, toutes ses espérances ? Oui, ma bonne mère, j'ai vu ces saintes religieuses qui ont donné à mon père leurs veilles, leur piété ; elles m'ont soutenue, ont pleuré avec moi ; elles m'ont fait comprendre qu'il était doux d'adoucir les peines des âmes qui souffrent ; et auprès d'elles, en face de cette couche sur laquelle mon père venait à peine d'expirer, je crois avoir trouvé l'intelligence d'un mystère que je n'aurais pas découvert ailleurs. J'ai deviné que c'était un trait de ma vocation d'alléger les misères d'autrui, de recevoir les épanchements des âmes souffrantes, d'y appliquer les remèdes que Dieu place entre mes mains. En un mot, c'est aux dames du Bon-Secours que je vais me réunir pour toute ma vie. Bonne mère, à ma place n'agiriez-vous pas comme moi ?... Je crois voir celui que je pleure approuver ce dernier choix de sa fille, sourire maintenant à une vocation qui trop longtemps lui causa tant de

peines, et s'applaudir de ce qu'elle se réalisera du moins dans un ordre qui obtint ses derniers suffrages.

Je sais bien ce que vous pourriez me dire ici, ma bonne mère, et vous auriez d'excellentes raisons contre ce nouveau projet dans les dangers de la précipitation, dans la nécessité de cette vocation particulière dont vous m'avez entretenue autrefois. J'avouerai donc que, sans me comprendre assez, e tout en me voyant entraînée vers vous par une pente que ménageaient depuis longtemps mes affections, mes souvenirs d'enfance et une préférence qui ne pouvait guère avoir d'autre objet, il me semblait que dans votre ordre, ma bonne mère, je manquais d'une chose dont mon caractère avait besoin. M. Derbigny, que Dieu semble m'avoir envoyé à dessein, m'a dit son avis : il pense comme moi qui ne vous avais jamais fait part de ces réflexions, parce que je ne les sentais pas assez, qu'elles n'avaient encore dans mon esprit qu'une forme vague et indécise, et qu'enfin mon cœur agissait plus que ma raison quoique je crusse également suivre l'un et l'autre. Mais encore j'aurais été sûre, en entrant dans votre maison, de trouver de bonnes et indulgentes amies qui me chérissent et me l'ont prouvé mille fois : ce motif n'aurait-il pas terni aux yeux du Seigneur le mérite de mon sacrifice? Ailleurs je n'aurai d'autre motif que l'amour de Dieu... C'en est donc fait! Je crois en-

tendre sa voix, elle m'invite à marcher dans la route qu'il me montre. Je vais retourner à L... avec mon frère. Nous nous occuperons tout de suite de fonder l'établissement de charité qui y perpétuera la mémoire de notre bon père. Là, je l'espère, il reposera, et Alodie y vivra dans la retraite, entre ces restes chéris et l'autel qui sera le témoin de ses dernières promesses.

Oh! ma bonne mère, ne craignez pas, malgré tout, que je vous oublie. Non! en habitant cet asile, mon cœur y sera près de vous. N'est-ce pas à vous que j'aurai dû d'aimer Dieu, d'être religieuse, de pouvoir essuyer un jour tant de larmes? Jamais vos conseils ne s'effaceront de ma mémoire, jamais je ne cesserai de vous appeler ma mère, de vous respecter, de vous chérir comme si vous l'étiez par la nature et par le sang : partout votre image suivra Alodie, et l'encouragera à pratiquer toutes les vertus.

J'aurais voulu vous embrasser encore, et mes autres amies avec vous; elles vont être bien étonnées de ce que je vous apprends. Mais je fais le sacrifice de ce plaisir qui m'eût encore trop retenue dans le monde, avec qui j'en veux finir promptement. Dites-le, s'il vous plaît, à celles que vous pourrez voir. Je ne négligerai pas de leur écrire, car je crois toujours que l'amitié est un sentiment louable : Notre-Seigneur ne l'a pas trouvée indigne de lui.

Voilà donc où ce Dieu de bonté voulait me conduire par tant de détours et de vicissitudes! Je ne puis en tout que lui rendre des actions de grâces, car je ne méritais que des peines, et celles qu'il m'a envoyées il les a mêlées d'inestimables faveurs. Il s'est servi de tout pour me sanctifier; et je ne puis retenir mes larmes de reconnaissance, quand je songe comme il en agit envers moi et plusieurs de mes compagnes. Cette bonne Éléonore a dû se marier avant-hier; pauvre amie, elle ne sait ni mon malheur ni mes dernières résolutions! Valentine m'est venue voir plusieurs fois. Je lui avais annoncé mon arrivée à Paris; elle ne m'a presque point abandonnée dans ma douleur, c'est elle qui m'a accompagnée à la triste cérémonie.

Au moment de fermer ma lettre, la voici qui vient m'annoncer que vous arriverez à Paris mercredi prochain. Hélas! vous y venez quand tout le monde s'enfuit, quand le fléau fait des progrès si horribles. Voilà donc mon cœur partagé entre vous et moi : je voudrais et ne voudrais pas vous voir. Mercredi je serai encore ici, et je pourrai aller vous embrasser chez vos sœurs, heureuse de profiter encore d'une occasion d'autant plus précieuse qu'elle doit être si rare à l'avenir.

J'envoie ma lettre à la poste tout de suite, afin qu'elle vous parvienne avant votre départ de N... Adieu, ma bonne mère, priez pour moi avec votre charité qui ne s'affaiblit pas. Oh! oui, j'ai confiance

que nos deux cœurs s'entendront toujours. Gardez-moi le vôtre comme vous aurez sans réserve celui de la pauvre

ALODIE.

LETTRE XXXIX.

Éléonore à Mme Sainte-Sophie.

A.... 15 avril 1832.

Enfin, ma bonne mère, c'en est fait, et voilà votre Éléonore mariée; elle ne s'appartient plus depuis trois jours. Mardi dernier elle a renoncé à elle-même, elle a fait le premier serment qu'on lui ait demandé de sa vie, et j'espère aussi le dernier. Si vous saviez que de réflexions j'ai faites pendant ces trois jours! mille fois plus qu'auparavant, comme s'il était convenu qu'on devait, dans notre pauvre espèce humaine, penser beaucoup moins à ce qu'il faut faire qu'à ce qu'on fait!... Je puis dire cependant que je n'ai pas agi tout-à-fait de cette façon: les plus sérieuses méditations ont précédé ces engagements irrévocables, et tout me fait compter sur un avenir que M. Duplessis saura me rendre heureux.

En vous quittant le 29 mars, j'étais bien triste, j'aurais voulu cacher les pleurs qui ne vous échappèrent pas; il me semblait que je montrais de la

faiblesse, et ce n'était que des regrets. Dans ce moment surtout, j'aurais consenti à rester avec vous toute ma vie. Ces pensées me poursuivirent pendant toute ma route. Non, je ne crois pas avoir été aussi effrayée quand je me trouvai pour la première fois sur la mer, entre l'Angleterre que je quittais et la France où je venais chercher une patrie dont la tempête s'efforçait de m'éloigner. Ainsi, à mon départ de Sainte-Ursule, c'était un violent orage qui s'éleva dans mon âme. Je craignais de ne pas trouver au port où je tendais l'asile sûr que vous m'aviez donné dans le vôtre ; mes anciennes indécisions recommençaient, et ce fut vous encore, ma bonne mère, qui vîntes tout-à-coup, par un souvenir plein d'autorité sur ma raison, rendre le calme à cette autre mer si tristement agitée. C'est peut-être la millième fois que j'ai pu admirer avec vous tout ce qu'un esprit solide et fort a de pouvoir sur une âme encore inexpérimentée. Heureuse celle-ci quand Dieu lui donne pour contre-poids de sa faiblesse une docilité qui devient sa sauvegarde! Ainsi je combattis mes anxiétés en réunissant contre elles tout ce que vous m'aviez dit sur ma vocation, et ce qu'y avait ajouté votre bon M. Germain, vraiment homme de Dieu, et que ses sages avis me rappelleront souvent... Ces dernières pensées finirent donc par l'emporter sur les autres; et, quand je me jetai dans les bras de maman qui m'attendait avec impatience, j'avais recouvré ma

sécurité, une grande confiance avait fait place à mes craintes, et ma résolution, que je lui communiquai aussitôt, la remplit d'une joie qu'elle ne put d'abord me témoigner que par son attendrissement. Maintenant donc que la chose est faite, je m'abandonne à la Providence qui voit comme j'ai tout voulu faire par elle et avec elle, et à vous qui voulez bien continuer à prier pour moi.

Après-demain, dimanche au soir, nous partons pour la campagne afin d'y recevoir quelques personnes. Ici tout s'est passé simplement autant que nous avons pu. Nous avons surtout cherché les bénédictions de Dieu dans celles des pauvres, à qui nous avons fait des aumônes. C'était un des avis que vous m'aviez donnés, et je tenais infiniment à le suivre; j'ai vu avec beaucoup de plaisir que M. Duplessis et sa famille étaient dans les mêmes intentions, et j'ai appris que cinq ou six jours avant notre mariage, ils avaient envoyé douze cents francs à M. le curé de la cathédrale pour être distribués aux familles nécessiteuses. Voilà qui est d'un bon augure, n'est-ce pas, ma bonne mère? — J'espère que nous en ferons bien d'autres. — Vers la fin du mois nous partirons pour les environs d'Amiens, où nous resterons jusqu'au commencement de juin. Mon mari a dans ce pays des propriétés et des parents qu'il veut me faire connaître. Quant à ceux qu'il a ici, je vous dirai que je les aime déjà comme si je les eusse toujours

connus; et ce qu'il y a de singulier dans ce sentiment, c'est que je ne l'éprouve aussi vif que depuis que je suis leur fille. Cela vient-il de ce qu'ils m'ont fait dès lors plus de prévenances, ou de ce que j'ai pu m'abandonner moi-même tout-à-fait à mon cœur? C'est peut-être l'un et l'autre. Ce qui est certain, c'est qu'ils sont vraiment pour moi d'une bonté charmante.

Avez-vous écrit à Alodie que vous comptez aller à Paris? Je suis persuadée que, si elle l'eût su, elle y serait allée volontiers avec vous: cela surprendrait agréablement son père. Je pensais, il y a quelques heures, à elle et au bonheur dont elle va jouir enfin. N'admirez-vous pas comme moi quelle diversité Dieu a mise dans le sort de quelques-unes de vos anciennes élèves? Moi, me voici établie et fixée dans le mariage; par une opposition remarquable, Alodie renonce au mariage et au monde où rien ne lui a jamais souri; Constance prend un parti qui tient de ces deux positions, et, libre de toute chaîne, elle reste au monde pour l'édifier et le servir. Seule la pauvre Valentine est à plaindre, car elle a des peines bien cuisantes; mais Dieu lui a fait la grâce, depuis quelque temps surtout, de les supporter chrétiennement, et c'est les diminuer de beaucoup. De ces destinées si différentes, une grande vérité me semble naître pour nous devenir encore une leçon: c'est que, parmi nous, celles qui sont heureuses le doivent aux enseignements qu'elles

reçurent de vous; la seule qui ne le soit pas les avait oubliés, et n'est parvenue à rentrer dans une voie plus douce qu'en revenant aux principes d'une véritable piété. Comment ne pas reconnaître toute l'importance d'une éducation véritablement chrétienne pour le bonheur de la vie, et l'influence de la religion sur le choix d'un état? Dites-le vous-même, ma bonne mère, ne sont-ce pas là des titres imprescriptibles à notre amitié et à notre reconnaissance. Ah! comptez-y toujours, surtout de la part d'Éléonore, qui vous aimerait quand toutes les autres vous auraient oubliée, et qui défie qui que ce soit de vous aimer plus qu'elle.

ÉLÉONORE.

LETTRE XL (1).

Constance à Mme Sainte-Sophie.

R... 18 octobre 1836.

Vous voilà donc arrivée, ma bonne mère, et je reçois votre lettre, quand depuis cinq ou six jours mon cœur me pressait d'écrire à N... pour m'informer de vous. Que je suis aise de vous savoir enfin de retour! Qu'on doit être heureuse main-

(1) Entre la 39e lettre et celle-ci quelques autres furent écrites, dont l'intérêt n'était que secondaire et n'avait d'ailleurs aucun trait au sujet de cet ouvrage. Dans cet

tenant dans votre communauté! Je le suis moi-même d'apprendre, quoique en si peu de mots, que vos affaires sont arrangées selon vos désirs. Avec vous elles ne pouvaient avoir une autre issue : vous savez toujours mettre Dieu de votre côté. Mais que j'ai trouvé le temps long!.. deux fois écrire en trois ans, c'est bien peu. Du moins nous nous dédommagerons. Vous êtes bien bonne de me donner sitôt de vos nouvelles. Il est donc vrai que vous étiez restée parmi nous lorsque vous habitiez au-delà des Alpes, et qu'il n'y a pas de véritables distances entre les âmes qui sont unies par la charité! Je ne saurais dire quel bien me fait cette pensée : non, malgré tant de motifs de le croire, tout n'est pas illusion sur la terre, et l'amitié n'est pas un mot vide de sens comme tant d'autres.

J'apprécie infiniment, ma bonne mère, la préférence que vous me donnez sur vos autres filles; elle va bien à ma vive affection, et je vais m'efforcer de vous en donner une nouvelle preuve en répondant à ce que vous me demandez de nos amies avec beaucoup plus de détails que vous n'en attendiez sans doute. Quelques circonstances m'ont

intervalle de quatre ou cinq ans, Mme Sainte-Sophie en avait passé trois à Rome, d'où elle arrivait à peine quand elle reçut de Constance cette dernière lettre, qui devient ici comme le résumé de toute la correspondance, en montrant chacune de nos jeunes personnes dans la position que la Providence leur a faite.

assez bien servie pour que je puisse donner à mes renseignements toute l'exactitude possible. Je vous en préviens toutefois, ce n'est là qu'un abrégé de ce qu'elles vont bientôt vous écrire; car il faut vous attendre qu'à présent nous n'hésiterons pas à reprendre nos vieilles et bonnes habitudes.

Modestement je commence par moi, et vous verrez que mon histoire est toute simple. Vous n'en avez connu que certains traits, et ils ne pouvaient que vous attrister, puisque mon avant-dernière lettre vous apprenait que j'étais tout-à-fait orpheline. Privée de celui qui partageait ma vie entre lui et moi, je me suis renfermée pendant près d'une année dans mes habitudes ordinaires. J'ai peu vu le monde, dont ma position me séparait, et je n'y ai rien perdu. Quelques dames de nos amies sont venues seulement me faire à Gensac de fréquentes visites qui m'ont distraite; mais bientôt cette vie trop sédentaire, et peu propre à me délivrer de tristes préoccupations, nuisit à ma santé, et on me conseilla de changer d'air : j'ai donc erré de voyage en voyage chez tous les membres de ma famille. Six mois se sont ainsi écoulés, sans que je m'en sois presque aperçue, usant d'ailleurs de ma liberté avec toute la franchise que je me suis faite, et laissant le monde, lorsqu'il m'ennuyait, pour quelque petite méditation ou un peu de lecture dans ma chambre ou au fond d'un jardin. Je vous ai parlé, ma bonne mère, de certaines

occasions où j'aurais pu devenir telle ou telle dame : cette perspective, qui m'est revenue depuis, ne m'a pas assez flattée pour me prendre, et je suis restée mademoiselle Constance, comme devant. Tant de circonstances me persuadent toujours plus que c'est là ma vocation, et ce que je vais vous apprendre sera une preuve que je le pense. Cette vie errante que j'ai menée à peu près depuis que j'ai eu le malheur de perdre mon bon et vénérable père, ne pouvait durer toujours ; il fallait me faire une position dans ce monde où la mienne est tant soit peu embarrassante ; car la méchanceté et les soupçons s'attachent trop souvent à une fille qui n'a d'autre appui qu'elle-même. Je ne pouvais habiter seule ni Gensac où j'eusse été trop isolée, ni R... où je n'ai point de parents et que cependant je tiens à ne pas quitter. Mes oncles et mes tantes, qui m'ont fait beaucoup d'offres fort amicales, ont des goûts entièrement contraires aux miens : ils fréquentent et reçoivent une société nombreuse; je n'aurais donc pas trouvé dans une réunion définitive avec eux la vie calme et solitaire que j'aime par-dessus tout. Un seul moyen semblait me rester, et je l'ai pris : une dame de nos amies, qui vivait ici dans une communauté en qualité de grande pensionnaire, m'a déterminée à l'imiter. Nous avons là tous les avantages de la vie commune sans en subir les inconvénients, ou, si vous aimez mieux, ce qui pourrait sembler tel à qui-

conque n'a pas la vocation religieuse. Je paie ma pension et mon appartement, et je partage avec quelques autres personnes, venues ici au même titre, la jouissance des vastes jardins de la communauté, et l'édification que nous donne la pieuse régularité de nos bonnes sœurs. La chapelle aussi nous est ouverte, nous profitons des exercices et des instructions qui s'y donnent; nous pouvons sortir et rentrer lorsque bon nous semble, et nous sommes les unes aux autres une société agréable et commode, parce que chacune y vit sans contrainte et comme elle l'entend. J'espère ne pas me dégoûter de ce genre d'existence, dont tous les jours sont paisibles et n'ont rien des ennuis et de l'étiquette du monde. Je m'en trouve fort contente depuis six semaines que je l'essaie.

Je ne dois pas oublier de vous dire que j'ai affermé le château de Gensac à une de mes cousines mariée depuis peu. Elle l'habitera six mois de chaque année, et l'amitié qui a toujours régné entre nous me fera disposer souvent de l'appartement que je me suis réservé dans mon ancienne demeure. Mes pauvres, d'ailleurs, et mes bons paysans y sont toujours....

Voilà pour ce qui me concerne.

Je vais vous parler maintenant de nos amies, et naturellement Valentine aura mon premier souvenir. Elle est venue passer ici tout le mois de

juillet, après quoi je l'ai reconduite à Paris où, pendant quinze jours, j'ai eu le bonheur de me convaincre de l'heureux changement qui s'est opéré dans sa position. Depuis deux ans surtout, elle m'entretenait fréquemment dans ses lettres des progrès sensibles qu'elle voyait faire à son mari vers une complète amélioration. Elle-même se sentait plus forte et devenait plus solidement vertueuse. Mais quelle consolation n'ai-je pas éprouvée en reconnaissant à quel point tout cela est exact! Non, Valentine, ma bonne mère, n'est plus la même; ce n'est plus Valentine. Son langage est plein de piété et de foi : dans ses conversations intimes (et je n'en ai guère d'autres avec ma sœur), elle avoue qu'autrefois elle aurait pu éviter toutes ses peines; elle se félicite avec un attendrissement qui m'a touchée jusqu'au fond du cœur, d'avoir suivi vos conseils qui lui ont valu ce retour à des principes et à une conduite qu'elle n'aurait jamais retrouvés sans vous. Une longue étude de son mari, une patience à toute épreuve qui observait ses goûts, épiait les moindres mouvements de sa volonté, ont fait de celui-ci un nouvel homme, et j'ai été on ne peut plus étonnée en remarquant tout ce qu'un caractère aussi brusque et aussi peu aimable avait gagné d'amabilité et de douceur. Ce n'est pas encore, il s'en faut bien, un mari parfait; mais, en jugeant de ce qui peut arriver par ce qui est déjà, il pourra le devenir, et il le devra au

bon esprit de sa jeune femme. Qu'on dise ensuite qu'il est possible de se passer de religion dans un ménage! Au reste, il était temps que cette réforme se fît dans les habitudes domestiques de M. et de Mme de Saint-Didier. Leurs pauvres enfants, pour lesquels je redoutais si fort les conséquences d'une désunion trop marquée, n'ont pu être influencés par des exemples que Dieu leur a épargnés. Pauline est entrée à la fin des vacances au Sacré-Cœur de Paris; elle y restera cette année, et quand elle s'y sera accoutumée peu à peu à se passer des caresses maternelles, on la confiera aux bonnes Ursulines de N... Le petit garçon est resté déjà un an au collége de Juilly, d'où il a rapporté plusieurs couronnes. Croyez-vous, ma bonne mère, que je bénis le Ciel de ce que tant de maux prévus d'abord se tournent en bien! Ne devons-nous pas admirer comment la Providence toute charitable veille sur ceux que recommandent auprès d'elle et nos prières et leurs propres efforts!

Je ne vous dirai d'Éléonore rien de bien nouveau, car elle me néglige un peu, et je l'attribue aux occupations que lui donne à présent son titre de mère. Vous avez dû recevoir une lettre de M. Duplessis lors du baptême de sa petite Octavie. Depuis cette époque, la maman n'a pu m'écrire que deux fois; la dernière fut le 19 juillet, ma sœur était encore ici. Mais au moins nous avons le plaisir de nous voir de temps à autre. Elle est venue passer une partie du printemps dans ses pro-

priétés d'Amiens, et j'en ai profité pour lui faire une petite visite de huit jours. Je ne sais s'il y a un ménage plus uni que celui-là. D'après ce que m'a dit Éléonore elle-même, il semble que Dieu avait fait l'une pour l'autre deux personnes qui se conviennent aussi parfaitement : dans tous les deux, c'est le même fond de douceur, de bonté, de religion. Il y a quatre ans qu'ils sont unis, et rien n'a troublé encore le moins du monde la paix qui régna entre eux le premier jour. On dirait qu'ils s'appliquent à ne se contrarier en quoi que ce soit ; ils s'aiment et s'estiment mutuellement, et ces sentiments, qui se fortifient de jour en jour, sont entretenus par les exemples de vertus qu'ils se donnent. Malgré leur fortune et leur condition, ils mènent une vie fort simple, quoique honorable selon le monde : chez eux, nulle ostentation, aucun orgueil, pas de luxe proprement dit ; mais, en revanche, beaucoup de cette générosité chrétienne qui donne aux pauvres ce qu'elle a reçu de Dieu, et relève ainsi l'éclat de tant de vertus par la charité, la plus grande, la plus belle de toutes.

Enfin j'arrive à notre Alodie, ou plutôt à notre *sœur Eudoxie*, car elle n'a plus que ce nom-là aujourd'hui ; je suis sûre que vous me reprocheriez beaucoup de l'oublier, si mon cœur en était capable. Elle vous dira mieux que moi une foule de choses dont elle vous a déjà appris quelques circonstances. Je me bornerai donc à ce qui m'a le

plus frappée dans ma dernière entrevue avec elle. Au mois de mai dernier, elle m'invita à la bénédiction de sa chapelle : vous pensez bien que j'y allai. La cérémonie s'est faite le 24, jour de St-Donatien, qu'elle avait choisi comme étant la fête de son père, dont les restes ont été transportés dans un caveau, derrière le sanctuaire. Je n'avais point vu Alodie depuis votre départ de N..., et cependant je la reconnus tout de suite en entrant chez elle ; ni son costume noir, ni son voile qui lui tombait sur les yeux, ne purent me la cacher. Avec quel bonheur je l'embrassai ! Nous avons passé ensemble trois semaines, et j'ai pu observer combien est vraie cette vocation qu'Alodie bénit tous les jours, et dont elle donnerait presque l'envie aux autres. Déjà tout L... la respecte et l'honore : les pauvres surtout la regardent comme une mère. On n'a pas vu sans admiration ce bel hôtel du comte de Villier transformé en maison de charité par sa fille, devenue la plus humble servante de ceux qui souffrent. Elle a ramené de Toulouse, où vous savez qu'elle a fait son noviciat, quinze de ses compagnes dont elle partage les travaux avec une ferveur et une activité merveilleuses. Ses supérieurs avaient cru pouvoir lui confier la conduite de cette nouvelle maison : elle l'a refusée d'abord, et, sur les instances qu'on a faites, elle a demandé à être mise du moins sous la direction d'une de ses dames plus âgée qu'elle, dont l'ex-

périence supplée à la sienne, et qu'elle suit maintenant avec toute la simplicité que vous lui connaissez. Au milieu de ses travaux et de ses courses continuelles, sa santé se fortifie ; elle en use pour se livrer à tout son zèle : les veilles même qu'elle supporte comme toutes ses autres sœurs ne paraissent pas la fatiguer. Mais je crains que cette vie de dévoûment et d'un travail pénible et sans relâche n'altère bientôt son tempérament. Il faut, je le sens bien, des sujets de ce caractère pour accomplir les vues bienveillantes de la Providence : n'est-il pas dommage cependant que ceux qui la comprennent si bien ne durent pas toujours parmi les hommes pour les consoler ou les convertir ! Alodie s'occupe fort peu de ces considérations quand elles lui sont personnelles : en veillant avec une tendre sollicitude aux moindres besoins de ses sœurs, elle s'oublie elle-même et semble croire que les précautions de sa charité ne lui sont pas nécessaires. Un jour je lui exprimais la crainte que son indifférence pour tout ce qui la regardait ne devînt nuisible à sa santé, et par contre-coup aux œuvres de son état. « Ce n'est » pas de cette façon, me répondit-elle, que nous » devons compter ici : nous n'y venons pas pour » vivre, mais pour servir Dieu et le prochain. A » Dieu ne plaise qu'une dame du Bon-Secours use » de sa mission pour elle-même ! J'ai calculé que, » du jour où nous entrons dans notre institut, on » peut y vivre dix ans en faisant bien son devoir,

» mais fort peu au-delà. Avouez que c'est un très-
» bon moyen d'aller au ciel que de passer par
» cette route. » Et comment n'irait-elle pas ! J'espère seulement que les décrets d'en haut ajouteront quelques dizaines de plus à notre bonne sœur Eudoxie. Je vous connais assez pour croire que déjà peut-être elle a eu de vos nouvelles : mais provisoirement je vais lui écrire votre arrivée. J'y gagnerai deux bonnes choses : de lui faire grand plaisir, et de recevoir une réponse.

Ma bonne mère, vous voyez comme je remplis vos intentions : ne sont-elles pas des lois pour Constance ! Croyez-moi fort disposée à ne jamais faire autrement. Si je puis juger de mes compagnes comme de moi (et je les aime trop pour avoir à cet égard le moindre doute), toutes celles que vous appelez encore vos enfants ne cessent de vous aimer comme leur mère. Pourrions-nous payer autrement vos soins, vos conseils, votre attachement ! Quand je pense à vous, il me semble que la vertu me devient plus chère : c'est sans doute qu'elle s'offre à mon cœur sous vos traits. Oh ! priez donc toujours pour vos filles ; pensez surtout à celle qui n'ose pas dire qu'elle vous aime le mieux, mais qui vous promet de n'avoir jamais de plus chère amie.

CONSTANCE.

FIN.

TABLE.

Pages.

Lettre Ire. Alodie à Mme Sainte-Sophie. — Souvenirs de pension. — Demi-confidence. — Chagrins. 1

Lettre II. Mme Sainte-Sophie à Alodie. — Petits reproches. — Conseils de mère. — Appréhensions peu fondées. 4

Lettre III. Alodie à Mme Sainte-Sophie. — Justification et ouverture. — Commencement d'une histoire. — Espérances. 8

Lettre IV. La même à la même. — Incident. — Origine d'une histoire manuscrite. 13

Cahier d'Alodie. — But de ce cahier. — Imitation de sainte Thérèse. — Sortie de pension ; souvenir de Mme Sainte-Sophie, son caractère et celui de ses sœurs. — Ce que c'est que *la piété*, 15. — Premier pas dans le monde ; dangers, fermeté d'Alodie, 18. — Choix d'un guide pour la conscience ; prudence dans le choix ; M. Derbigny, 22. — Alodie consulte ; avis sur les plaisirs du monde, et sentiment de St François de Sales, 24. — Conduite d'Alodie à ce sujet ; bonté de Dieu sur elle ; docilité à se laisser guider, 26. — Dégoût du monde ; premières idées d'une vocation religieuse ; préoccupations et inquiétude ; combien

les voies de la Providence sont admirables, 32. — Indices de cette vocation ; comment il faut l'étudier, 37. — Persévérance, moyens qui l'entretiennent ; vif désir d'Alodie ; elle est vraiment appelée, consolations, 38. — Commencement des épreuves ; un intermédiaire ; opposition de famille ; raisons naturelles et mondaines. — Peine de cœur ; combats, confiance en Dieu, 43. — Autres assauts dans les directions du monde ; voyage ; rencontres difficiles ; combats contre son propre cœur ; offre d'un établissement ; courageuse résistance ; lutte intérieure contre des raisons spécieuses ; triomphe, 48. — Autre tentation ; recours à Marie ; calme profond, 61. — Encore une épreuve ; respect et fermeté ; charité et espérance ; plan de vie plus conforme à la vocation religieuse ; patience. — Quelques mots sur deux amies. 64

Lettre V. Le comte de Villier à M. Derbigny. — Objections contre la vie religieuse. 77

Lettre VI. M. Derbigny au comte de Villier. — Explication. — Faux jugements des gens du monde. — Ce que c'est que la vocation en général. — Elle doit être subordonnée à l'influence de la religion. — Existe-t-il une vocation religieuse dans les vues de la Providence ? — Elle est une ressource contre beaucoup de malheurs. — On la connaît à des signes certains. — Devoirs des parents à cet égard. 81

Lettre VII. Alodie à Mme Sainte-Sophie. — Une femme formée par la religion. — Comment elle dirige l'éducation de ses enfants. — Bon conseil sur la vocation religieuse. — Persévérance, fermeté. 94

LETTRE VIII. Mme Sainte-Sophie à Alodie. — Elle reconnaît des preuves de la vocation de son élève. — Elle lui en indique d'autres. — Prudence dans l'étude qu'il en faut faire. 100
LETTRE IX. Alodie à Mme Sainte-Sophie. — Découragement. — Perplexités. — Direction de la conscience. 105
LETTRE X. Une religieuse à l'abbé de Villier. — Bonheur du cloître. — Occupations qu'on y trouve. — Préjugés détruits. 112
LETTRE XI. L'abbé de Villier à Mme Sainte-Sophie. — Détails sur Alodie. — Dangers de l'imagination. — Peut-on s'opposer à un attrait irrésistible? 116
LETTRE XII. Mme Sainte-Sophie à Alodie. — Consolations et encouragements. — Les épreuves deviendront autant de souvenirs consolants pour qui aura persévéré. — Différence entre la vie religieuse, le mariage et le célibat. — Deux objets dans la première. — Fausses idées du monde à ce sujet. — On trouve dans le cloître, avec la pratique de la perfection chrétienne, la véritable philosophie. — Des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. — Avantages de chacun deux; facilité de les accomplir. — Avant de s'y engager, prendre l'avis d'un guide prudent. — Nécessité d'une bonne direction. — Conseils d'amie. . . 121
LETTRE XIII. La même à la même. — Consolations et craintes. — Une lettre. 136
LETTRE XIV. Eléonore à Mme Sainte-Sophie. — Une protestante convertie. — Histoire de deux abjurations. — Sentiments d'une âme pieuse et reconnaissante. 137
LETTRE XV. Valentine à Alodie. — Chagrins d'un

mariage mal fait. — Regrets que la religion n'adoucit pas. 148
Lettre XVI. Alodie à Valentine. — Devoirs d'une épouse chrétienne dans les peines du ménage. — La religion seule peut les faire supporter et les adoucir. — Moyens d'améliorer cette position. — Ceci s'applique aussi à la vocation d'Alodie. . . 153
Lettre XVII. Alodie à Mme Sainte-Sophie. — Remercîments et docilité. — Peines intérieures. — Nouveau refus d'un mariage — Résignation. — Charité pour une amie malheureuse. 161
Lettre XVIII. Éléonore à Alodie. — Pieuse gratitude envers Dieu. — Sollicitudes sur son amie. — Pas encore de vocation déterminée. — Bonheur du célibat. — Étude de la religion et ses avantages. — Amour filial. — Invitation. 168
Lettre XIX. — Valentine à Mme Sainte-Sophie. — Elle répare une inadvertance. 177
Lettre XX. — La même à la même. — Excuse d'un trop long silence. — Histoire d'une union contractée sans réflexion. — Fautes d'une épouse.— Difficultés pour le salut.. . , ... 178
Lettre XXI. Mme Sainte-Sophie à Alodie. — Mort d'une religieuse. — Quelques traits de sa vie. — Encouragements contre les épreuves. — Charité. — Le *Traité de la paix intérieure*. . . . 187
Lettre XXII. Mme Sainte-Sophie à Éléonore. — Un cœur droit est naturellement catholique. — Un mot sur le célibat. 197
Lettre XXIII. Mme Sainte-Sophie à Valentine. — Ecueils d'un mariage précipité. — Comment en supporter les peines. — La religion, secours indispensable. — Ne point cesser de remplir ses de-

voirs. — Douceur, courage; recourir à la foi. — Obligations maternelles. — Espérances d'un meilleur avenir. 202

LETTRE XXIV. — Alodie à Éléonore. — Souvenirs d'autrefois. — Sentiments actuels. — Fermeté d'une vocation. — Confidences de l'amitié. — Combien les bonnes lectures affermissent la foi. — Projet de voyage. 210

LETTRE XXV. Mme sainte-Sophie à Eléonore. — Du choix d'un époux. — Veiller sur son cœur. — Précautions chrétiennes. 218

LETTRE XXVI. Éléonore à Mme Sainte-Sophie. — Suite du même sujet. 227

LETTRE XXVII. Alodie à Mme Sainte-Sophie. — Consolations sur la mort d'une religieuse. — Souhaits enfin accomplis. — Du choix d'un ordre en particulier. — Patience. 234

LETTRE XXVIII. Constance à Mme Sainte-Sophie. — Amitiés. — Du célibat; raisons pour et contre. — Vie d'une jeune célibataire. — Elle demande conseil. 242

LETTRE XXIX. Mme Sainte-Sophie à Éléonore. — Encore du mariage. — Peines et joies. — Histoire de Mme Sainte-Sophie. — Vues de la Providence. — Précautions chrétiennes à prendre. . . . 250

LETTRE XXX. Mme Sainte-Sophie à Alodie. — Compliments. — Leçon à puiser dans les succès, aussi bien que dans les revers. — Comment se décider pour tel ou tel ordre religieux? — Devoirs généraux de la vie religieuse. — Responsabilité d'une supérieure. 263

LETTRE XXXI. Mme Sainte-Sophie à Constance. — Contraste entre le célibat et le mariage. — Beauté

et avantage de la virginité chrétienne. — Un *sermon*. . . . . : 269

LETTRE XXXII. Quelques mots sur Alodie. — Vanité des objections du monde contre le célibat. — Services qu'il y rend. — Diverses occupations de la vierge chrétienne ; vertus qu'elle doit pratiquer. — Soins domestiques dirigés par la religion. — Intérieur d'une famille patriarcale. — Marie. — *Post-Scriptum* d'Alodie.. 278

LETTRE XXXIII. Éléonore à Mme Sainte-Sophie. — Agitations de l'incertitude. — Abandon à la Providence. — Paix d'une vie cachée. — Mariage décidé. 291

LETTRE XXXIV. Mme Sainte-Sophie à Éléonore. — Elle la félicite sur ses bons sentiments. — Mesures de piété à prendre avant son mariage. — Souvenirs des Saintes-Ecritures. — Exemple d'une jeune mère chrétienne et devoirs envers ses enfants. — Récompense et fruits d'une éducation bien faite. . . . . , ... 296

LETTRE XXXV. Constance à Mme Sainte-Sophie. — Avantages de l'obéissance dans la vie religieuse ; dangers du commandement. — Résolution de rester dans le célibat. — De quelle sorte Constance se propose d'y vivre. 302

LETTRE XXXVI. Alodie à Valentine. — Récit de quelques voyages. — Souvenirs d'enfance. — Quelques jours aux Ursulines de N... — Caractère d'Eléonore — Tendre intérêt d'une amie. . . . 307

LETTRE XXXVII. Valentine à Alodie. — Félicitations ; regrets du passé ; rêveries. — Amélioration dans le sort de Valentine. — Influence de la conduite d'une femme sur son époux. — Pouvoir

de la religion sur une âme affligée. — Soucis d'une mère. 314

LETTRE XXXVIII. Alodie à Mme Sainte-Sophie. — Nouveaux chagrins. — Mort du comte de Villier ; ses derniers vœux. — Les dames du Bon-Secours. — Nouvelle résolution d'Alodie, et ses motifs. — Desseins jusqu'alors cachés de la Providence. . . 320

LETTRE XXXIX. — Éléonore à Mme Sainte-Sophie. — Elle fait part de son mariage. — Conflit de sentiments opposés avant cette grande action ; comment elle retrouve la paix intérieure. — Heureuses dispositions à un établissement. — Commencements du bonheur domestique. — Comme Dieu fait la part à chacun. 330

LETTRE XL. — Constance à Mme Sainte Sophie. — Retour d'un voyage. — Compte rendu à une voyageuse. — De quelle façon Constance vit dans le célibat au milieu du monde. — Comment Valentine est devenue heureuse dans le mariage. — Éléonore épouse et mère. — Alodie enfin religieuse. 334

FIN DE LA TABLE.

Madame
Séguillon n° Le Bihan
a Pleudanielle,
canton de Lizadrieu
Côte du Nord

Mademoiselle
Marivonne Le Bihan
aux bourd de
Pleudanielle
canton Lisadrieux
C D N